This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

293. b. 12.

293 G. 12

THÉATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD.

TOME II.

OPERA-COMIQUES, avec des Airs notés.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

POUR CE SECOND VOLUME.

LES deux Suivantes,	Opera-Comique.
Les Petits Comédiens,	Opera-Comique.
Le Nouvelliſte dupé,	Opera-Comique.
Pigmalion,	Opera-Comique.
Le Magazin des Modernes,	Opera-Comique.
La Mere embarraſſée,	Opera-Comique.
La Répétition interrompue,	Opera-Comique.
L'Académie Bourgeoiſe,	Opera-Comique.

LES DEUX SUIVANTES,

OPERA-COMIQUE

EN TROIS ACTES;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent en 1730.

ACTEURS.

LUCINDE.

FLAVIE, *Fille de Lucinde.*

AGATHINE, *Sœur de Flavie.*

LE VICOMTE, *Oncle de Flavie.*

LÉANDRE, *Amant de Flavie.*

LISETTE, *Suivante de Flavie.*

ZERBIN, *Valet de Lucinde.*

ORGON, *Pere de Léandre.*

TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

UN Maître DE MUSIQUE, } *& leurs*
UN Maître DE BALLET, } *suites.*

LES DEUX SUIVANTES,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

CONSULTONS-NOUS un peu ; la commiſſion dont Léandre m'a chargée, me paroît délicate.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Au bal il voit ma maitreſſe,
De ſes traits il eſt charmé ;

Et c'eſt à moi qu'il s'adreſſe,
Pour tâcher d'en être aimé.

S'il aime ſincerement, & qu'il ait du bien, comme il me l'a aſſuré, en le ſervant j'obligerai Flavie ; mais tout cela peut fort bien ne pas être, & en ce cas, ce ſeroit un m a uvai office que je rendrois à ma maitreſſe. L'affaire eſt embarraſſante ; il ne faut pourtant pas l'abandonner tout à fait.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

De vrais Amans, ces lieux ſont fort avares.
Qui veut en voir, doit faire plus d'un pas ;
Les épouſeurs, de jour en jour plus rares,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.

Toute réflexion faite, je ne riſque rien à ſonder les ſentimens de Flavie ſur le chapitre de cet amant ; elle vient, tâchons adroitement de lire dans ſon cœur.

SCENE II.

LISETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

QUE je ſuis charmée de te trouver, ma chere Liſette!

LISETTE.

Air : *Je n'ſçais qu'eſt-ce.*

Ah ! qu'avec plaiſir je reçois
Cette douce carreſſe !
Qui cauſe, ma belle maitreſſe,
L'aimable humeur où je vous vois ?

FLAVIE.

Eh ! c'eſt un certain je n'ſçais qu'eſt-ce ;
Ah ! c'eſt un certain je n'ſçais quoi.

Je ſuis comme cela depuis hier au ſoir.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que vous avez pris cette gaité dans le bal où j'ai eu l'honneur de vous accompagner.

FLAVIE.

Je le crois.

LISETTE.

Il m'eſt arrivé la même choſe, à moi. La danſe, les violons, tout cela m'a laiſſé une impreſſion que je n'ai pas coutume d'éprouver.

Air : *O reguingué, ô lon, lan, la.*

Du ſouvenir qui m'eſt reſté,
Mon eſprit ſans ceſſe enchanté,
Toute la nuit m'a préſenté
Les objets les plus agréables,
Et les ſonges les plus aimables.

FLAVIE.

Qu'as-tu donc rêvé ?

LISETTE.

Qu'on vous alloit marier.

FLAVIE.

Moi ! à qui ?

LISETTE.

A un richard, un gros Financier. Vous ſecouez la tête ; vous aimeriez mieux un Officier, n'eſt-ce pas ?

FLAVIE.

Aurois-je tort ?

Air : *Menuet d'Opera.*

Un Plumet
Semble fait
Pour cauſer un bonheur parfait.
Dans ſes ſoupirs,
Il mêle toujours les plaiſirs.
Point de langueurs,
Jamais de douleurs,
Ni de pleurs.
Toujours actif,
Toujours attentif,
Toujours vif ;
Il eſt galant,
Amuſant,
Complaiſant ;

Ses diſcours
Sont toujours
Le joli jargon des Amours.

LISETTE.

Voilà un portrait d'après nature.

FLAVIE.

Gageons que le Maſque qui me parla hier au bal, eſt du nombre.

Air : *Talalerire.*

Je ne puis m'empêcher de rire,
Lorſque je penſe à cet amant :
Comme il me contoit ſon martyre !
Et qu'il me diſoit galamment :
Je veux mourir ſous votre empire !
Talaleri, talalerire.

LISETTE.

C'eſt donc là ce qui vous met de ſi bonne humeur. Eſt-ce que vous avez fait attention à ſes diſcours ?

FLAVIE.

Pas autrement.

LISETTE.

Vous avez bien fait.

FLAVIE.

Pourquoi cela ?

LISETTE.

Bon !

Air : *Menuet.*

C'eſt un volage ;
N'y penſez plus ;
Ah ! quel abus !
C'eſt un volage ;
N'y penſez plus.
Cet amant coquet ;
Au premier objet ;
Inceſſamment
S'engage.
Tout ce qu'il voyoit ;
Hier recevoit
Son hommage.
C'eſt un volage, &c.

FLAVIE.

Il me ſemble que tu l'accuſes un peu légerement.

LISETTE.

Point du tout. Vous n'avez donc point remarqué qu'il en contoit à toutes les Dames du bal ?

FLAVIE.

Je n'ai pas vû cela ; & cependant je n'ai pas ceſſé de l'examiner. Voilà trois fois de ſuite qu'il y vient ; je ne me ſuis jamais apperçue qu'il en ait voulu à d'autres qu'à moi.

LISETTE.

Vous n'avez pas ceſſé de l'examiner ; cela dit quelque choſe. Eh ! bien : je ſuppoſe qu'il vous aime, quel fonds peut-on faire ſur lui ? C'eſt un inconnu qui n'eſt ici que depuis huit jours ; il m'a dit lui-même qu'il n'aimoit qu'à voyager, & que depuis trois ans il n'avoit point vû ſon pere.

Air : *Je m'approche vainement.*

On doit faire peu de cas
D'un amant ſemblable.

FLAVIE.

Ces raiſons n'empêchent pas
Qu'il ne ſoit aimable. (*bis.*)

LISETTE.

Air : *Robin, turelure.*

Un langage ſi flatteur
Eſt pour lui d'un bon augure ;
Je gage qu'à votre cœur,
Turelure,
Il a fait une bleſſure ;
Robin, turelure, lure.

FLAVIE.

Air : *Je ne ſuis pas ſi Diable.*

Je ne ſuis pas ſi folle
Que de m'abandonner
A quelqu'ardeur frivole ;

Qu'on puiſſe condamner ;
Je dépends d'une mere
Dont je ſuivrai les loix ;
Et je ne veux rien faire
Que par ſon choix.

LISETTE.

Paix, paix ; je l'apperçois qui vient.

SCENE III.

LUCINDE, FLAVIE, LISETTE.

LUCINDE.

VOus voilà bien en converſation ! Puis-je en ſçavoir le ſujet ?

FLAVIE.

Liſette me conte un rêve qu'elle a fait cette nuit,

LISETTE.

Oui, Madame, j'ai rêvé.

Air : *Noſtradamus.*

Que vous allez avoir un gendre,
Et qu'avant la fin de ce jour
L'Hymen & le Dieu de l'Amour,
Pour vous le choiſir, vont s'entendre.

LUCINDE.

On a vu des ſonges ſouvent
Confirmés par l'évenement.

LISETTE.

Vous riez, Madame ! Ce ſourire me fait ſoupçonner qu'il y a ici quelque choſe de caché. Ah ! ma petite maitreſſe, de grace, faites nous en part. (*A Flavie.*) Parlez donc, vous.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous en prie, contentez Liſette.

LUCINDE.

Je ne puis rien vous refuſer.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

La nouvelle eſt trop agréable,
Pour vous la taire plus longtems ;
Bientôt par un lien durable,
L'Hymen rendra vos vœux contens.

Votre mariage eſt conclu.

LISETTE.

Mademoiſelle, entendez-vous ? Avec qui, Madame ?

LUCINDE.

Avec un Gentilhomme qui aime Flavie tendrement, & qui eſt en ſituation de la rendre heureuſe. Vous l'avez vû ici il y a un mois.

LISETTE.

Quoi ! Madame ; c'eſt-là l'époux que vous deſtinez à Mademoiſelle !

Air : *Lere, la.*

Son âge contre lui prévient ;
Cet homme, autant qu'il m'en ſouvient,
A l'air d'être ſexagenaire,
Lere, la, lere, lan, lere,
Lere, la, lere, lan, la.

LUCINDE.

Tu ne t'en ſouviens pas, apparemment. Suivez-moi, ma fille ; j'attends un marchand d'étoffes ; vous verrez celles qui ſont de votre goût.

SCENE IV.

LISETTE.

LA pauvre enfant ! la voilà bien partagée ! Cela me pique, je veux ſervir Léandre.

Air : *C'eſt ce qui nous enrhume.*

Ne vous flattez pas, vieillard amoureux,
De pouvoir un jour contenter les feux
Qu'en vous Flavie allume.
D'hymen vous voulez former les doux nœuds ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

Que je ſerois charmée ſi Léandre à préſent... ! Bon : le voici.

SCENE V.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

EH ! bien, ma chere Liſette?

Air : *Margot, ſur la brune.*

As-tu vû Flavie ?
Parle-moi, je te prie ;
As-tu vû Flavie ?
Tire-moi d'embarras :
Que dit la Belle,
Que penſe-t-elle
D'un cœur fidele,
Que ſes appas
Sçauront fixer juſqu'au trépas ?

Tu ne me dis rien. D'où vient ce ſilence ? Ah ! je ne vois que trop ce qu'il m'annonce.

LISETTE.

Que vous êtes vif ! Donnez-vous un peu de patience. Je viens de voir la mere & la fille.

LÉANDRE.

Qu'as-tu ſçu de Flavie ?

LISETTE.

Eh ! mais, du bien & du mal.

Air : *Rien n'eſt ſi beau.*

J'ai découvert avec adreſſe,
Qu'hier au bal votre maîtreſſe
Prit plaiſir à votre entretien ;
Voilà le bien.
Mais j'ai ſçu que ſon cœur ſévere
Veut s'en rapporter à ſa mere,
Pour former le nœud conjugal ;
Voilà le mal.

LÉANDRE.

Et la mere, que t'a-t-elle dit ?

LISETTE.

Du mal & du bien.

Même Air.

J'ai ſçu par elle que Flavie,
Dans quelques jours doit être unie
Avec un fortuné rival ;
Voilà le mal.
Mais le mari qu'on lui deſtine
Eſt dans un âge qui décline,
Et peu propre à ce doux lien ;
Voilà le bien.

LÉANDRE.

Quoi ! Flavie doit être inceſſamment mariée ! Ciel ! que me dis-tu ?

LISETTE.

Rien qui doive vous déſeſperer. Vous êtes jeune, riche, amoureux.

Air : *Si jamais j'ai le cœur tendre.*

L'argent, l'amour, la jeuneſſe,
Avec un peu d'entregent,
Toujours près d'une maitreſſe
Font réuſſir un amant.
Que l'eſpoir en vous renaiſſe :
Rien ne peut vaincre l'argent,
L'amour & la jeuneſſe.

LÉANDRE.

Ah ! Liſette, c'eſt peu que tout cela ſans ton ſecours ; ne me le refuſe pas, je t'en conjure.

Air : *Son petit cœur de quinze ans.*

Tu peux tout attendre de moi.
Que ne ferai-je point pour toi,
Si, par tes ſoins & tes talens,
Quelque jour je puis être
Maître
De mon petit cœur de quinze ans ?
Protege ma paſſion.

LISETTE.

Air : *Pour le mariage, bon.*

Comptez ſur mon miniſtere ;
Mais c'eſt ſous condition :
Que je ferai votre affaire,
Pour le mariage,
Bon ;
Pour le badinage,
Non.

L'intérêt ne me domine pas assez pour trahir Flavie : je vous le répete encore ;

Air : *Tes beaux yeux.*

Si l'humeur inconstante
Conduit ici vos pas,
Je suis votre servante,
Je ne m'en mêle pas.

LÉANDRE.

Non, non, mon cœur fidele
Veut que le nœud d'époux
M'enchaîne avec la Belle.

LISETTE.

Je vais agir pour vous.

Çà, consultons-nous avant toutes choses. Il est bon de vous donner une idée des personnes à qui vous avez affaire.

LÉANDRE.

De quel caractere est Lucinde ?

LISETTE.

C'est une femme qui, comme bien d'autres, veut se défaire d'une fille qui commence à lui porter ombrage.

Air : *Je ne sçais ce qu'il veut faire.*

Elle a pour frere un Vicomte,
Grand faiseur de complimens ;
De toute part il en conte,
Et c'est un de ces amans

A flamme vagabonde,
Qui court partout le monde.

LÉANDRE.

Crois-tu qu'il ne nuira point à nos projets?

LISETTE.

Loin de s'oppoſer au plaiſir, il nous en propoſe ſouvent. Il nous donne tous les jours des fêtes.

LÉANDRE.

Elles pourront nous être utiles; & le prétendu?

LISETTE.

Madame ne m'a point dit ſon nom; je ſçais ſeulement que c'eſt un Gentilhomme riche, & ſur le retour. Il n'eſt point ici & ne viendra que dans quelque tems. Voyons à arranger nos meſures. Que voulez-vous que je faſſe pour vous?

LÉANDRE.

Air: *Menuet de Grandval.*

Que d'entretenir ma maitreſſe
Tu me procures la douceur;
Que je puiſſe, par ton adreſſe,
L'aſſurer de ma vive ardeur.

LISETTE.

C'eſt à quoi je rêve: mais la circonſtance

de ſon prochain mariage y met une difficulté qui m'embarraſſe; car d'aller de but en blanc lui déclarer votre amour, cela pourroit la révolter. Il faut du ménagement; voyons, penſons chacun de notre côté.

LÉANDRE.

Je le tiens, je le tiens.

LISETTE.

Victoire, victoire.

LÉANDRE.

Tu m'as fais oublier un moyen que j'avois trouvé.

LISETTE.

Vous m'avez fait perdre la meilleure idée du monde. Laiſſez-moi.

LÉANDRE.

Air : *Tout vous adore.*

Dans ce beſoin j'implore ton ſecours ;
Tu me le dois, puiſſant Dieu des Amours.
C'eſt ton ouvrage,
C'eſt ton image,
Que la Beauté
Dont je ſuis enchanté.

LISETTE.

J'y ſuis, j'y ſuis. C'eſt bien aux hommes, ma foi, à nous le diſputer pour l'invention.

Air : *La ſerrure.*

Vive notre imaginative
Pour le myſtere de l'Amour ;
Quand un cas important arrive,
Jamais elle ne reſte court.

Allons, voyons comment vous vous tirerez du projet que je médite.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

Faites devant moi quelques pas :
Haut le menton, baiſſez les bras.
Compoſez bien votre viſage,
Prenez un modeſte maintien ;
Baiſſez les yeux : cela va bien ;
Il ne m'en faut pas d'avantage.

LÉANDRE.

Je n'entends rien à ce diſcours.

LISETTE.

On vient ; cachez-vous dans ce cabinet.

SCENE VI.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

C'Est Lucinde. Elle arrive à propos pour l'exécution de mon projet. Affectons un air rêveur.

LUCINDE.

Il me ſemble que j'ai vû un homme avec vous, il n'y a qu'un moment.

LISETTE.

Avec moi, Madame ? C'eſt une perſonne qui m'apporte des nouvelles de mon pays.

LUCINDE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

Vous rêvez, vous êtes diſtraite :
Qui cauſe en vous ce changement ?
Parlez, expliquez-vous, Liſette.

LISETTE.

Non, ce n'eſt point ſans fondement.
Jamais je ne fus inquiette
Pour un ſujet plus important.

Vous avez toujours eu des bontés pour moi, Madame ; elles m'autoriſent à vous demander aujourd'hui votre conſeil dans une affaire de la derniere conſéquence.

LUCINDE.

De quoi s'agit-il.

LISETTE.

Air : *Par bonheur.*

Par bonheur ou par malheur ;
On veut engager mon cœur ;
D'hymen on m'offre la chaîne ;
Et pour prendre mon parti,

On me donne une ſemaine
Dans la lettre que voici.
Air : *Vaudeville du Port à l'Anglois.*
Pour moi l'hymen eſt-il bon ?

LUCINDE.

Oui, non ;
C'eſt ſelon.

LISETTE.

Les ſoins fâcheux ſont le partage
De ceux que l'on voit en ménage ;
Ils ſont ſouvent dans l'embarras.

LUCINDE.

Ne vous mariez pas.

LISETTE.

Oui ; mais celui qu'on me deſtine ;
A de quoi fonder la cuiſine ;
Et de plus c'eſt un gros garçon.

LUCINDE.

Eh ! mariez-vous donc.

LISETTE.

Me marier, quitter une maîtreſſe aimable pour un mari dont l'humeur ne me conviendra peut-être pas ! Non, je ne puis m'y réſoudre.

LUCINDE.

Ma chere enfant, je te tiendrai compte de ce ſacrifice.

LISETTE.

Mais,

Air : *Le jardinage.*

Dans mon pays il me reſte
Quelque bien qu'on me conteſte ;
Jamais je n'en aurois rien.
Pour conduire cette affaire,
Un époux m'eſt néceſſaire :
Un peu d'aide fait grand bien.

LUCINDE.

Il eſt vrai que les hommes entendent mieux cela que nous.

LISETTE.

Vous le ſçavez bien, Madame.

Air : *Quand un femme.*

Quand une femme eſt ſans mari, (*bis.*)
Tout comme il veut, un ennemi,
La mene & la balotte ;
C'eſt un arbriſſeau ſans appui,
Un vaiſſeau ſans pilote.

LUCINDE.

Allons, allons ; il faut te marier. Je ſerois fâchée que ton zele pour moi te fît manquer un établiſſement qui peut t'être avantageux. As-tu fait réponſe ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Qu'as-tu mandé ?

LISETTE.

Comme je prévoyois bien le conſeil que vous venez de me donner, j'ai fait réponſe que je le voulois bien.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle une fille de précaution. Je ſuis cependant fâchée que tu nous quitte à la veille du mariage de ma fille ; cela te vaudroit quelque préſent. Eſt-ce que tu ne peux pas reſter encore quelques jours avec nous ?

LISETTE.

C'eſt bien mon deſſein, Madame ; je ne vous quitterai point que vous n'ayez une femme de chambre, & qu'elle ne ſoit au fait de la maiſon.

LUCINDE.

Air : *J'apporte une plume.*

En ſçais-tu quelqu'une ?
Adreſſe-la nous.

LISETTE.

Oui, j'en connois une,
Faite exprès pour vous.
Elle eſt jeune, grande, forte :
De plus, ſur ma foi,
Pour l'adreſſe, elle l'emporte
De beaucoup ſur moi.

Vous la pouvez prendre en toute ſureté.

LUCINDE.

Tu la connois donc aſſez pour m'en répondre?

LISETTE.

Elle eſt de mon pays : nous ſommes parentes ; c'eſt ma couſine à la mode de Bretagne.

LUCINDE.

Tant mieux.

LISETTE.

Elle a de la politeſſe & de l'intelligence. Je ne crains qu'une choſe.

LUCINDE.

Quoi ?

LISETTE.

Air : *De Tancrede.*

Trop d'épaiſſeur en ſa figure
Peut-être vous rebutera ;
Elle n'en eſt pas, pour cela,
Moins vive dans ſon allure.

LUCINDE.

Il ne faut pas toujours juger par l'extérieur.

LISETTE.

Je me flatte que vous ſerez contente de ma couſine.

Air :

Air : *Quand elle cout.*

C'eſt une fille douce & ſage,
Que l'on peut employer à tout ;
Pour veiller aux ſoins du ménage,
Avant l'aurore, elle eſt debout.
Les plaiſirs n'ont rien qui la tente :
Quand elle cout, (3 *fois.*)
Elle eſt contente.

LUCINDE.

Fais-lui dire de venir, je ſerai ici dans un moment.

LISETTE.

Voilà l'affaire en train, & je commence à eſpérer.

SCENE VII.

LISETTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MA couſine, je ſuis votre ſervante.

LISETTE.

Je ſuis la votre de tout mon cœur ; vous nous avez entendues ; vous ſçavez à quoi je vous deſtine.

LÉANDRE.

Oui, ma belle parente ; je ſçais

Air : *Le jus d'Octobre.*

Que, ſous la charmante Liſette,
Je vais faire, en cette maiſon,
Mon noviciat de toilette,
Et m'inſtruire à mettre un ponpon.

LISETTE.

Avouez que les femmes ont de la reſſource là.

LÉANDRE.

Les hommes auſſi quelquefois.

LISETTE.

Oh ! çà, vous ſçavez tout le bien que j'ai dit de vous. Il eſt queſtion d'achever ce que j'ai commencé.

LÉANDRE.

Tu m'as un peu trop vanté ; je crains de ne pas répondre à l'idée que tu as donnée de mes talens.

Air : *N'aurai-je jamais un amant ?*

Comment veux-tu, de bonne foi,
Que je puiſſe, moi,
Connoître auſſi bien que toi,
Ce qui concerne ton emploi ;
Friſure en marron,
Friſure en bichon,
Friſure en mouton,
Mantille à dentelle,
Fleurs, aigrettes, moulinets,
Cabochons, mitons, bilboquets,

En un mot toute la ſequelle
Des colifichets
Faits
Pour orner vos attraits ?

LISETTE.

Ne vous embarraſſez de rien ; je reſterai our vous apprendre, & indépendamment e cela,

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Du petit Cupidon
La leçon
Vous rendra tout facile ;
C'eſt un Maître qui met
Vîte au fait,
L'amant le moins habile.

LÉANDRE.

Air : *L'Amour eſt un voleur.*

Pour chercher ce qu'il faut,
Je ſors, belle Liſette :
Sous l'habit de ſoubrette
Tu me verras bientôt.

LISETTE.

Allez, & ſoyez preſte :
A mes avis conformez-vous ;
Et, zeſte, zeſte,
Le Dieu dont vous ſentez les coups
Fera le reſte.

St, ſt, j'oubliois un point important.

LÉANDRE.

Quoi donc ?

LISETTE.

Flavie vous a-t-elle vû ? Vous êtes-vous démaſqué en lui parlant ?

LÉANDRE.

Une fois, à ce que je crois ; mais cela ne ſuffit pas pour être reconnu. Après tout, quand je ſerois découvert,

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ses charmes ſeroient mon excuſe.
Une Belle, facilement,
Pardonne une innocente ruſe ;
Qu'Amour inſpire à ſon amant.

Juſqu'au revoir.

LISETTE.

Ne tardez pas. Je ſuis impatiente de le voir dans cet équipage. Voici ma jeune Maitreſſe ; elle n'a pas l'air tranquille.

SCENE VIII.

LISETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

MA mere vient de nous dire que tu veux nous quitter. Quoi ! Liſette, tu m'abandonnerois !

LISETTE.

Hélas ! j'en ſuis au déſeſpoir ; je vous chéris, je vous regrette ; mais je trouve un établiſſement ; j'ai promis, c'eſt une affaire conclue.

FLAVIE.

Tu m'annonces cela d'un air bien indifférent ! Que je ſuis malheureuſe, hélas !

LISETTE.

Votre très-humble ſervante auroit-elle le bonheur de cauſer ce ſoupir ? Oh ! non ; elle n'y a qu'une petite part ; & ſi je ne me trompe, il y a un heureux mortel dans ce monde.

FLAVIE.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Liſette, eſt-ce là le diſcours
D'une fidelle amie ?
Tu me reproches des amours
Que mon cœur ſacrifie,
Et tu me rappelles toujours
Ce qu'il faut que j'oublie.

LISETTE.

Je ne ſçais pas, Mademoiſelle, ce que vous entendez : je parle de l'heureux amant à qui vous êtes promiſe ; car pour celui du bal,

Air : *Vous n'y penſez plus.*

En depit de la ſympathie,
Je crois votre ardeur amortie.

Ses ſoupirs ſeront ſuperflus.
Vous n'y penſez plus, Flavie,
Non, non, non, vous n'y penſez plus.

FLAVIE.

Que ne le puis-je ? Je ſerois moins à plaindre. Juge de ma ſituation.

Air : *Cruelle Bergere.*

De moi l'on diſpoſe,
Sans me conſulter ;
Ce qu'on me propoſe,
Je dois l'accepter.
D'une ardeur ſecrette,
Je brule à regret,
Et je perds Liſette,
Qui ſçait mon ſecret.

LISETTE.

Air : *Ne vous chagrinez pas.*

N'ayez point de douleur,
Si Liſette vous quitte.
Vos pleurs ſont trop d'honneur
A mon foible mérite.
Un autre me remplacera,
Qui bientôt vous conſolera.

FLAVIE.

Je ne ſuis point changeante ; j'ai toutes les peines du monde à me faire aux viſages nouveaux.

LISETTE.

Vous vous ferez bien vîte à celui-ci.

FLAVIE.

J'en doute.

LISETTE.

J'en ſuis ſure ; c'eſt une perſonne qui vous tiendra bonne compagnie.

Air : *La fileuſe.*

Tous les jours dans cet aſyle
Vous la verrez ſe fixer.
Elle n'ira point en ville
Perdre ſon tems à cauſer.
Pourvu qu'elle file, file,
C'eſt aſſez pour l'amuſer.

Rien n'eſt plus aimable que ſon enjouement.

Air : *Je n'en ferai que rire.*

Elle eſt d'un entretien flatteur ;
Conte toujours quelque douceur.
Si vous la laiſſez dire,
Dans l'excès de ſa belle humeur,
Qu'elle vous fera rire !

LISETTE.

J'entends quelqu'un ; c'eſt mon oncle.

SCENE IX.

FLAVIE, LE VICOMTE, LISETTE.

LE VICOMTE.

Refrain.

BANNISSONS, banniſſons la mélancolie.

Je vous annonce, ma niece, que vous aurez les Chanteurs, & les Danſeurs que je vous ai promis. Comme elle prend cela froidement!

LISETTE.

Mademoiſelle a une petite inquiétude. Vous ſçavez qu'on la marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en chagriner.

LISETTE.

Monſieur a raiſon.

Refrain.

Trémouſſez-vous, & allons, gai;
La Jeuneſſe
Doit ſans ceſſe
Folâtrer, comme au mois de Mai.

LE VICOMTE.

Tu es bien gaie, toi!

LISETTE.

C'eſt que je me marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en réjouir. Sois moins triſte, Flavie. Liſette, moins de gaité. Ma niéce, tu auras un époux de condition.

FLAVIE.

On le dit ainſi.

LE VICOMTE.

Conſole-toi ; ces maris-là ſont adorables.

Air : *Dans le bel âge.*

La complaiſance
Loge dans leur maiſon ;
La confiance
En bannit les ſoupçons.
Ils ont un bon eſprit qui les rend indulgens.
Douceur & politeſſe
Sont toujours chez les gens
De cette eſpece.

LISETTE.

Je vous entends, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pour toi ; ton état ſe fixe à la bourgeoiſie.

LISETTE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Air : *Tant qu'un amant dépensera.*

Ton mari toujours grondera,
Sans ceſſe de quelque artifice
Te ſoupçonnera.
Bruſque, jaloux *& cætera ;*
A chaque moment, ſon caprice
Te contredira.

LISETTE.

Bon ! bon ! voilà de beaux contes !

FLAVIE.

Mon oncle veut ſe réjouir.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

LE VICOMTE.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Voir ſi la perſonne qui doit entrer ici à ma place eſt arrivée.

LE VICOMTE.

Tu nous quittes donc ſérieuſement ?

LISETTE.

Très ſérieuſement.

LE VICOMTE.

Air : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Connois mieux ton avantage :
Non, tu n'as pas de raiſon.
Faite à notre badinage,

Tu vis ici ſans façon.
N'as-tu pas pour ton partage
Un bon ami dans la maiſon ?
Eh ! pourquoi donc
Veux-tu te mettre en ménage ?

LISETTE.

J'ai mes raiſons pour cela.

LE VICOMTE.

Fais toujours en ſorte que celle qui te remplacera me convienne.

LISETTE.

Je n'ai garde d'y manquer, vraiment !

SCENE X.

LE VICOMTE, FLAVIE.

LE VICOMTE.

ALLONS donc, ma niéce ; quittez ce ſérieux. Votre ſœur Agathine eſt plus raiſonnable que vous. Elle voudroit bien être à votre place.

FLAVIE.

Elle eſt trop jeune pour connoître le danger.

LE VICOMTE.

Air : *Qu'importe ?*

Eſt-ce à cauſe que ton mari
N'eſt pas dans cet âge fleuri ?

S'il n'eſt plus dans ſes beaux jours ;
Qu'importe, qu'importe ?
Fille ſage choiſit toujours
Un époux de la ſorte.
Air : *Tout cela m'eſt indifferent.*
D'un mari pris dans l'âge mûr,
Bien plus que d'un jeune, on eſt sûr :
L'un change à tout moment de flamme :
Si l'autre court, c'eſt grand hazard.
L'un eſt tout entier à ſa femme,
Et de l'autre on n'a pas le quart.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, LUCINDE.

LUCINDE.

QU'EST-CE que vous lui dites là, mon frere ?

LE VICOMTE.

De bonnes choſes ſur le mariage ; elle eſt triſte, je vais chercher de quoi l'égayer.

LUCINDE.

Attendez un moment : Liſette doit nous amener une femme de chambre ; vous la verrez.

SCENE XII.

Acteurs précédens, LISETTE, LÉANDRE.

LISETTE.

Air : *J'étois perdue.*

MA parente qui veut entrer
A votre ſervice,
Peut-elle à préſent ſe montrer ?

LUCINDE.

lui.

LISETTE.

Approchez, Clarice.
Vous tremblez ! vîte, avancez ;
Ne ſoyez point émue.

LUCINDE.

Son air me revient aſſez.

LE VICOMTE.

Elle eſt dodue.

LUCINDE.

'otre couſine nous a dit beaucoup de bien
'ous.

LÉANDRE.

e lui ſuis bien obligée, Madame ; je n'ou-
rai de ma vie ce qu'elle fait aujourd'hui
: moi.

Air : *Entre l'Amour & la Raiſon.*

Ses bons ſoins, dans ce jour heureux,
Viennent de couronner mes vœux.
J'obtiens ce que mon cœur déſire ;
Il n'eſt point de bonheur plus doux
Que l'avantage d'être à vous,
Et de vivre ſous votre empire.

LUCINDE.

Nous ferons affaire enſemble, à ce que je vois.

LE VICOMTE.

Elle eſt, parbleu, gentille.

Air : *La bredondon.*

La peau douillette,
L'œil vif & fripon,
Face rondelette,
Taille graſſouillette ;
Le joli menton !
La bredondaine,
L'aimable chignon !
La bredondon.

LUCINDE.

Ne voilà-t-il pas mon frere avec ſes contes? Il badine toujours.

LE VICOMTE.

Non, morbleu, je ne badine pas : vous ne pouvez mieux faire que de la prendre.

Air : *Eh ! dru, dru, dru.*

Si vous agiſſiez autrement,
Ce ſeroit grand dommage ;
A ſon air, on juge aiſément
Qu'elle eſt bonne en ménage.
Eh ! dru, dru, dru,
Jamais je n'en ai vû
Qui promît davantage.

LUCINDE.

Ma fille, qu'en dites vous ? Cela vous regarde autant que moi.

FLAVIE.

Pourvû qu'elle vous convienne, j'en ſuis contente.

LUCINDE.

Y-a-t-il longtems que vous ſervez ?

LÉANDRE.

Non Madame, & ſans des circonſtances particulieres qui ſont connues de ma couſine, je n'y ſerois pas réduite.

LUCINDE.

Je veux bien vous reçevoir : mais j'appréhende une choſe.

Air : *Ah ! je ne penſois pas vraiment.*

Quand nous vous aurons miſe au fait,
Je crains que, par quelque caprice,
Dont tous les jours on voit l'effet,

Vous n'alliez autre part, Clarice,
Faire offre de votre ſervice,
Et j'en aurois quelque regret.

LÉANDRE.

Ne craignez point cette injuſtice.

LISETTE.

Je ſuis ſa caution : toute ſa crainte eſt qu'on ne lui donne ſon congé.

LUCINDE.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Je ne vous recommande pas
D'avoir de la ſageſſe :
Surtout point d'amant.

LÉANDRE.

Sur ce cas,
Que votre crainte ceſſe.

LUCINDE.

Par deſſus tout, je vous enjoins
De contenter Flavie.

LISETTE.

Mademoiſelle, par ſes ſoins,
Sera très-bien ſervie.

LÉANDRE.

Quoique je n'aie pas beaucoup d'habitude,

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Mon zele fait mon eſpoir.
Pour ſçavoir,

Il ſuffit d'aimer ſon devoir.
En tout vous ſerez obéie :
Dites un mot, vous me verrez voler ;
Et pour vous, charmante Flavie,
Vos beaux yeux n'ont qu'à parler.

LE VICOMTE.

Comment donc ! voilà du galant !

LISETTE.

Ce n'eſt rien que cela ; elle en dira bien autres.

LE VICOMTE.

Je vois que nous pouſſerons enſemble les beaux ſentimens.

LUCINDE.

Il ne s'agit plus que de faire nos conventions.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Eh ! bien : pour vos gages, Clarice,
Parlez, dites ce qu'il vous faut.

LÉANDRE.

Quand vous aurez vû mon ſervice,
Vous le priſerez ce qu'il vaut.

Quelque condition que vous me faſſiez, je ſerai très contente, quand même vous ne me donneriez rien.

Air : *Charivari.*

Je chérirai mon partage,
Si vous voulez

Adoucir mon eſclavage
Par des bontés.
Le gain ne me flatte pas tant
Que l'agrément.

LUCINDE.

Vous en aurez avec nous.

LE VICOMTE.

Je lui en procurerai, moi.

LUCINDE.

Liſette vous dira qu'elle a toujours été compagne de ma fille, plutôt que ſa ſuivante... Voilà ſans doute la fête de Monſieur le Vicomte. Liſette, allez mettre votre couſine en poſſeſſion de ſon emploi.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! cela ſe fera après le divertiſſement : elle y eſt néceſſaire.

LISETTE.

Que ma couſine en ſoit auſſi : je crois qu'elle n'y ſera pas inutile ; elle a du goût pour le chant ; c'eſt encore un de ſes talens que j'avois oublié.

DIVERTISSEMENT.

JARDINIERS ET JARDINIERES.

Air : *A la ſanté de notre hôteſſe.*

Amis, célébrons tous la fête
De la Maîtreſſe de ces lieux ;
Et que chacun de nous s'apprête
A lui renouveller ſes vœux.

CHŒUR.

Amis, célébrons tous la fête
De la Maitreſſe de ces lieux.

Pour l'aſſurer de notre zele,
Allons lui préſenter ces fleurs;
Et pour les rendre dignes d'elle,
Joignons-y l'offre de nos cœurs.

CHŒUR.

Pour l'aſſurer de notre zele,
Allons lui préſenter ces fleurs.

LÉANDRE.

Air.

Dans le jardin de l'Amour,
Regnez, brillez, ô fleur charmante;
Dans le jardin de l'Amour,
Embelliſſez chaque jour.
Que d'Aquilon l'haleine turbulente
N'altere point votre fraîcheur:
Du parterre ſoyez l'honneur;
Et qu'en vous voyant chacun chante:
Dans le jardin de l'Amour,
Regnez, brillez, ô fleur charmante;
Dans le jardin de l'Amour,
Embelliſſez chaque jour.

VAUDEVILLE.

MAître d'un joli jardinet,
Lucas y fait
Peu d'ouvrage.
Et, quand quelqu'un veut ſe mêler
D'y travailler,
Il fait rage.
N'a-t-il pas ce butord
Tort,
Quand il nous prive
D'un bien que ce balourd
Lourd
Si mal cultive ?

✕

Quand de ſes feux un jeune cœur,
D'un ton flatteur,
Vous aſſure,
Croyez-moi, répondez toujours
A ſes diſcours,
Turelure.
Mettez-vous bien cela
Là,
Jeunes fillettes :
Songez que tout Amant
Ment
Dans ſes fleurettes.

✕

Si jamais je reſſens le feu
Du petit Dieu
De Cythere,
Ce ſera pour un ſoupirant
Vif & charmant,
D'âge à plaire.
Si quelque vieux galand,
Lent,
A moi s'adreſſe,
Je réſerve au ch'napan,
Pan,
Cette carreſſe.

✕

Ton petit minois ſans défaut
M'a rendu chaud
Comme braiſe :
Toujours brûlant pour tes appas,
Guillot n'eſt pas
A ſon aiſe.
Je mourrai de ſouci ;
Si
Tu m'es rebelle :
Fais-moi donc, ma Dondon,
Don
D'un cœur fidele.

✕

Mon cœur ſenſible & délicat
Veut un contrat
Pour ſe rendre ;
C'eſt un trompeur que Cupidon ;
Et la raiſon
Sçut m'apprendre,
Qu'on a de ce vaurien
Rien,
Quand la Bergere
Donne à quelque garçon
Son
Cœur ſans Notaire.

✕

Maris, voulez-vous fuir l'affront
Qu'à votre front
On peut faire ?
Au logis ne léſinez point ;
C'eſt-là le point
Néceſſaire.
On eſt pour vous conſtant ;
Tant
Que rien ne chomme ;
Qui ménage l'argent,
Jean
Bien-tôt ſe nomme.

✕

Où l'Amour ne regne-t-il pas ?
Tout ici bas
Le courtiſe ;
Le Ciel même, contre ſon feu,
N'eſt pas un lieu
De franchiſe.
Les Tritons ſont ardens,
Dans
L'humide empire ;
Pluton, dans ſon manoir
Noir,
D'amour ſoupire.

Le Financier eſt liberal ;
Mais il dit mal
Ce qu'il penſe :
Le Robin parle joliment ;
Mais rarement
Il dépenſe.
Pour nous plaire, un Plumet
Met
Tout en uſage :
Mais on trouve ſouvent
Vent
Dans ſon langage.

C'eſt vainement qu'à double clé
L'on a bâclé
Tout paſſage ;
De Cupidon les traits aigus,
Chez nos Argus,
Font ravage.
Par lui, le plus expert
Perd
Toutes ſes peines ;
Et ce petit larron
Rompt
Verroux & pênes.

✕

Paris eſt un ſéjour charmant ;
Où promptement
L'on s'avance ;
Là, par un manége ſecret,
Le gain qu'on fait
Eſt immenſe ;
On y voit des Commis
Mis
Comme des Princes,
Après être venus
Nuds
De leurs provinces.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, LÉANDRE, *ſous le nom de Clarice*, LISETTE.

FLAVIE.

CLarice.

LÉANDRE.

Mademoiſelle,

FLAVIE.

Regardez moi

Air : *Ce Pâté qu'on apporte.*

Me trouvez-vous bien miſe ?
Parlez avec franchiſe :
Me trouvez-vous bien miſe ?

LÉANDRE.

On ne peut être mieux.
Que votre aſpect enchante,
Tente !

Vous effacez l'Aurore.

Flore

N'a jamais, à nos yeux,
Préſenté rien de ſi gracieux.

FLAVIE.

Cela eſt bien flatteur.

LISETTE.

Mademoiſelle, que vous ai-je dit de ma couſine?

FLAVIE.

Vous voyez à peu près mon goût: il ne tiendra qu'à vous de bien faire.

LÉANDRE.

Je crois, Mademoiſelle, que je n'aurai pas beſoin de beaucoup de leçons. L'art d'ajuſter devient bien facile avec vous: tout vous ſied.

Air: *Quand le péril eſt agréable.*

Les roſes mêmes refleuriſſent,
Dès qu'on les voit vous approcher;
Et tout ce qui peut vous toucher,
Vos charmes l'embelliſſent.

FLAVIE.

Que dites vous là? Je n'ai preſque pas dormi de la nuit: j'ai les yeux battus; n'eſt-ce pas Liſette?

LISETTE.

Il eſt vrai que vous êtes un peu déran-

ée ; Mademoiſelle ne mettra point appa-emment de quadrille, ni de poſtillon ?

FLAVIE.

Non.

LISETTE.

Serrez cela, Clarice.

FLAVIE.

Tantôt, tantôt ; j'ai beſoin d'elle un moment. Tenez.

Air : *Les Recors & les Sergens.*

Ajuſtez-moi ce ponpon,
Ce friſon ;
Un peu de poudre là : bon.
Mettez-moi mon ſolitaire.

LISETTE.

C'eſt à moi,

LÉANDRE.

C'eſt à moi,
Qu'appartient ce miniſtere.

FLAVIE.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

Laiſſez faire, Clarice.

LISETTE.

Demain il ſera tems.

FLAVIE.

Ce n'eſt que l'exercice
Qui donne des talens.

Comment voulez-vous qu'elle apprenne, ſi vous faites tout ? Je veux qu'elle m'acco-

mode une fois. Attendez... Ma mere n dit hier que nous devions faire aujourd'h une viſite ſérieuſe, il faudra que je ſois h billée. Lacez-moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, vous me le cederez, s vous plaît.

LÉANDRE.

Air : *C'eſt une affaire.* Noté, Tom. I. *p.* 289.

Laiſſez-moi faire.

LISETTE.

Je ne le permettrai pas.

LÉANDRE.

Liſette, voudrois-tu me déplaire
Par ces débats?
Ma chere amie,
Ah! je t'en ſupplie.

LISETTE.

Ce ton ſi flatteur
Ne pourra fléchir mon cœur.

LÉANDRE.

C'eſt me faire injuſtice.

LISETTE.

Finiſſez donc, Clarice.

FLAVIE.

J'attends,
Attendrai-je long-tems?

En vérité, Liſette, vous êtes ridicule, i il y a là de l'entêtement.

LISETTE.

J'en conviens : mais j'ai cédé l'autre fois je veux l'emporter à mon tour.

FLAVIE.

Oh ! bien, pour vous mettre d'accord, je teſterai comme je ſuis.

LÉANDRE.

Vous avez trop de complaiſance, Mademoiſelle.

LISETTE.

Comment ! il n'y a qu'un jour que cela eſt ici, & il n'eſt plus queſtion de moi.

Air : *Ils ſont chus dans la riviere.*

De notre Maîtreſſe
Elle a la faveur :
Chacun la carreſſe,
La comble d'honneur ;
Et déjà, pour l'amour d'elle ;
Laire, lon, lan, la,
Le Vicomte eſt infidele :
Il me laiſſe là.

Si cela continue, nous ne ſerons pas long-tems couſins.

FLAVIE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait, puiſque vous nous quittez ? Clarice, ſçavez vous ſi ma mere eſt levée ?

LÉANDRE.

Oui, Mademoiſelle.

FLAVIE.

Je vais lui rendre mes devoirs ; tenez vous ici. Je reviens.

SCENE II.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

LISETTE, ſçais-tu bien que je me fâcherai, & que tu ne dois point en agir comme tu fais ?

Air : *De Fontainebleau.*

Eh ! quoi toujours me retenir !
Ta rigueur me déconcerte ;
Sois plus traitable à l'avenir.

LISETTE.

Votre main eſt trop alerte.
Gai, gai, gai, comme elle y va !

LÉANDRE.

C'eſt par tes conſeils que j'ai pris l'habit de ſuivante & au lieu de m'en laiſſer faire les fonctions paiſiblement,

Air : *Ah ! voyez donc le drôle.*

A tout moment tu m'interromps
Dans le plus beau du rôle.

LISETTE.

Et j'en ai de bonnes raiſons.
Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc !
Laiſſez faire le drôle !

Vous ſçavez bien vous-même qu'on ne donne pas le plus fin de l'ouvrage aux apprentifs.

LÉANDRE.

Ton procédé me déplaît.

LISETTE.

Air : *La beſogne.*

Loin de murmurer contre moi,
Vous devez me louer.

LÉANDRE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Je ménage, par cette adreſſe,
Ma Maîtreſſe & votre foibleſſe.

LÉANDRE.

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Sois ſûre de ma retenue ;
Je ne dois point t'être ſuſpect :
Mon amour ſoumis au reſpect
Sçaura ſe borner à la vue.

LISETTE.

Oui-dà, oui-dà ! qui s'y fieroit ;
Je crois qu'il s'en repentiroit.

LÉANDRE.

Point du tout, je t'aſſure.

LISETTE.

Je ſçais comme cela va.

Air : *L'appétit vient en mangeant.*

Des attraits d'une Climene
La vue échauffe un Amant.
Il dérobe à l'inhumaine
Un baiſer adroitement ;
Ce baiſer, pris avec peine,
Le rend encor plus preſſant.
L'appétit vient en mangeant.

LÉANDRE.

Je vois bien que je ne gagnerai rien avec toi ; parlons d'autre choſe : que penſe Flavie de moi ?

Air : *Pan, pan, pan, la poudre prend.*

Sçais-tu ſi ce charmant Objet
De mon ſervice eſt ſatisfait ?
Vois-tu quelqu'ombre d'apparence ?

LISETTE.

Ayez, Monſieur, de l'eſpérance.
Pan, pan pan,
L'amorce prend :
Vous avez lieu d'être content.

LÉANDRE.

Elle a donc parlé ?

LISETTE.

Non, mais je l'entendis hier faire votre éloge à Madame.

LÉANDRE.

Que diſoit-elle ?

Air : *A cauſe de ſon flageolet.*

Clarice vaut ſon peſant d'or :
Ah ! qu'elle eſt diligente !

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Vos beaux yeux, ces doux conquérans
Entraînent les ſuffrages.
Vous touchez les indifférens,
Vous fixez les volages.
On ſoupire dès qu'on vous voit;
C'eſt un tribut que l'on vous doit.

FLAVIE.

Ah ! Clarice, que les apparences te trompent !

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Quand la fortune riante
Semble m'offrir un vrai bien,
De mon deſtin peu contente,
Je ſoupire après le tien.

LÉANDRE.

Je ne ſçais pas ce qui fonde
Chez vous un pareil déſir;
Je n'ai de bonheur au monde,
Que celui de vous ſervir.

FLAVIE.

Air : *Quand je ſuis avec mon Berger.*

Ton ſort qui paroît malheureux,
N'eſt pas ſi triſte que l'on penſe.
Je ſçais qu'un deſtin rigoureux
Te réduit à la dépendance;
Mais rien ne te fait violence,
Et du moins, dans ton malheur
Tu peux diſpoſer de ton cœur.

Tu n'as pas à ſouffrir la contrainte que j'éprouve aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ce diſcours me fait croire que l'époux qu'on vous deſtine n'eſt pas de votre goût ; auriez vous du penchant pour quelqu'autre ?

Air : *Hélas ! qu'en puis-je faire ?*

Je partage votre douleur ;
Parlez, ouvrez-moi votre cœur :
Je ſerai diſcrette & fidelle ;
Je fais conſiſter mon bonheur
A vous prouver mon zèle.

FLAVIE.

Ma chere Clarice, j'ai une entiere confiance en toi ; & mon cœur me dit que tu l'as mérité : tu as deviné mon ſecret, n'en abuſe pas.

LÉANDRE.

Quoi ! vous aimez ! & depuis quand ?

FLAVIE.

Depuis quatre jours.

LÉANDRE.

Eh ! bien ?

FLAVIE.

D'où vient ce tranſport ?

LÉANDRE.

Du rapport que je trouve entre nos aventures ; il y a un pareil temps que j'aime ; &

je trouve dans ma paſſion les mêmes difficultés que vous dans la vôtre.

FLAVIE.

Depuis ce moment, l'idée de cet aimable inconnu me ſuit partout.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Quand tu parles, je crois entendre ſon langage ;
Et même, en te voyant, je crois voir ſon image.

LÉANDRE.

L'Objet de mes ſoupirs par-tout me ſuit auſſi ;
Et vôtre image en moi ſe confond avec lui.

Dites-moi, ma chere Maîtreſſe, eſt-ce là la premiere impreſſion que l'amour vous a faite ; n'en avez vous jamais eue d'autre ?

FLAVIE.

Air : *Des Triolets.*

Non, je n'ai reſſenti ce mal
Qu'une ſeule fois dans ma vie.

LÉANDRE.

Mon cœur, par un deſtin égal,
N'a qu'une fois ſenti ce mal.

FLAVIE.

L'Amour me ſurprit dans un bal.

LÉANDRE.

Dans un bal, charmante Flavie,
Comme vous j'ai ſenti ce mal :
Entre nous quelle ſympathie !

[*A part.*] Je ne puis plus douter de mon bon-

leur ; l'aveu que vous venez de me faire, & la eſſemblance de nos deſtinées ont encore augmenté mon zèle : c'en eſt fait, me voilà déterminée à tout ſacrifier pour votre bonheur.

FLAVIE.

Et que prétends-tu faire ?

LÉANDRE.

Rompre le mariage que vous craignez, & former celui que vous déſirez.

FLAVIE.

Comment cela ? Cet inconnu n'eſt peut-être plus ici.

LÉANDRE.

Je ſçais où il eſt ; & je le ferai paroître, quand vous me l'aurez permis.

FLAVIE.

Hélas ! à quoi cela ſerviroit-il ?

Air : *Sois complaiſant, affable & débonnaire.*

Oui, ſur ce point ton erreur eſt extrême.
Eh ! qui pourra me répondre qu'il m'aime ?

LÉANDRE.

Moi,
Tout autant que de moi-même,
Je ſuis ſûre de ſa foi.

FLAVIE.

Ciel ! que me dis-tu ?

Air : *Je n'avois pas quinze ans.*

Je n'avois que quinze ans,
Qu'on me rendoit hommage ;
Mais de tous les Amans,
Je fuyois le langage ;
Enfin, l'Amour ſçut me rendre flexible ;
Il vient un jour qu'on a le cœur ſenſible.

Air : *Brunette.*

Fillette,
Seulette,
Je filois mon lin ;
Quand dans ma chambrette,
Se gliſſant ſoudain,
Un jeune homme aimable
Me tint ce diſcours :

Air : *Lon, lan, la.*

Voyez un Amant fidele,
Qui ſoupire à vos génoux.
Par une chaîne éternelle,
Il veut s'unir avec vous.

LUCINDE.

Ainſi l'on prend une Belle,
Lon, lan, la,
O gué, lan, la.

Eh ! bien ?

LÉANDRE.

Il me fit entendre qu'il vouloit m'épouſer ; mais que n'étant pas ſon maître, il étoit à propos qu'on n'eût aucune connoiſſance de notre mariage :

Air : *Que je regrette mon Amant !*

Eloignons-nous de nos parents,
A nos vœux ils ſeroient contraires.
Vous connoiſſez mes ſentimens,
Belle Clarice, ils ſont ſinceres :
Vous pouvez compter ſûrement
Suivre un époux dans un amant.
Il me parla,
M'engeola,
Proteſta,
S'emporta,
Soupira,
S'exprima
Si tendrement,
Que j'approuvai ſon ſentiment.

LUCINDE.

: que c'eſt que le défaut d'expérience!

LÉANDRE.

ıfin,

Air : *Le Tonton.*

Croyant en lui connoître
Le pur & tendre amour
Qu'en mon ame il fit naître,
Je le ſuivis un jour.
Le traître !
Je connus bien-tôt mon erreur :
Il n'en vouloit pas à mon cœur.

n'eus pas plutôt découvert ſa fourberie,

que je me dérobai de lui, réſolue de périr plutôt que de trahir mon devoir. L'honneur & le beſoin m'ont fait prendre le parti de ſervir.

LUCINDE.

Bien d'autres n'auroient pas été ſi ſages.

LÉANDRE.

Ah ! Madame, que de regrets m'a coûté ce malheureux moment !

Air : *Ne les comptons donc plus, ces jours.*

Dans mes traits autrefois on voyoit quelques charmes
Depuis ce jour fatal, je les ai tous perdus.
Ils ſont paſſés, on ne les connoît plus
Ces traits, effacés par mes larmes.

LUCINDE.

Ma fille vous voyez le danger qu'il y a d'écouter les jeunes gens.

Air : *Le Prévôt des Marchands.*

C'eſt ainſi qu'agit un amant,
Si-tôt qu'une Belle ſe rend
A l'amour qu'il reſſent pour elle:
Cet exemple pour vous eſt bon.
Pour ne point trouver d'infidele,
Qu'il vous ſerve un jour de leçon.

Sur-tout, ſuivez bien les avis de Clarice.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous obéirai.

LUCINDE.

Voilà bientôt l'heure de votre Maître de Muſique, allez vous préparer ; demeurez Clarice : j'ai quelque choſe d'important à vous dire.

LÉANDRE.

(*Apart.*) Ciel ! que veut-elle ?

SCENE V.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

CLARICE, je me ſuis apperçue que ma fille a de la confiance en vous : cela me fait plaiſir ; car je vous crois raiſonnable.

LÉANDRE.

Vous m'honorez trop, Madame.

LUCINDE.

On vous aura dit ſans doute ici que j'ai promis ma fille en mariage. Le jour où nous devons terminer, approche. Vous rougiſſez ! Qu'avez-vous ?

LÉANDRE.

Rien, Madame ; c'eſt un reſte d'émotion cauſé par le récit que je vous ai fait.

LUCINDE.

Ecoutez-moi.

Air : *Oh ! que nenni.*

Dans le choix d'un bon mari,
C'eſt en vain qu'on veut nous conduire ;
La raiſon a beau nous dire,
Oh ! que ſi :
S'il n'eſt rien en lui qui pique,
Le cœur auſſi-tôt réplique,
Oh ! que nenni.

C'eſt ce que j'appréhende aujourd'hui : le gentilhomme qui recherche Flavie, n'eſt pas jeune ; peut-être aura-t-elle de la répugnance pour lui.

LÉANDRE.

Cela n'eſt pas ſans exemple.

LUCINDE.

Air : *Le jus d'Octobre.*

Je voudrois donc qu'avec adreſſe,
Et ſans faire ſemblant de rien,
De cet hymen à ta Maîtreſſe
Tu fiſſes ſentir tout le bien.

LÉANDRE.

Je n'y manquerai pas, Madame ; & la façon dont j'agirai, vous fera voir que j'y prends un véritable intérêt.

LUCINDE.

De plus, il y a des perſonnes qui gloſent ſur la liberté que je laiſſe à ma fille : con-

ſeille moi, ne ſeroit-il point à propos de la tenir un peu de court ?

LÉANDRE.

Non, Madame.

Air : *L'onguent miton, mitaine.*

Fille qui ſe porte au bien,
L'honneur ſeul eſt ſon ſoutien ;
Mais quand l'amour l'entraîne ;
Les obſtacles ne ſont rien,
Qu'onguent miton, mitaine.

LUCINDE.

N'importe ; tu me feras plaiſir de ne la point abandonner.

CLARICE.

Vous ne pouvez rien m'ordonner qui me ſoit plus agréable, puiſque c'eſt votre volonté.

Air : *Du Vaudeville d'Epicure.*

J'aurai toujours les yeux ſur elle ;
Mais encore un coup, c'eſt en vain.
Quand elle vous a pour modele,
Peut-elle broncher en chemin ?
Les remontrances qu'on peut faire,
Sans l'exemple, ſont des chanſons,
Et la conduite d'une mere
Eſt la meilleure des leçons.

LUCINDE.

Je te ſuis obligée de cette bonne opinion. Que cette fille-là a d'eſprit !

Oui, pour toi ma flamme eſt extrême ;
Je t'en fais l'aveu, ſans biaiſer.
C'eſt ton joli, c'eſt ton petit,
C'eſt ton petit cœur que j'aime :
Ne vas pas me le refuſer.

LÉANDRE.

Oh ! Monſieur le Vicomte, je ne veux point aller ſur les briſées de Liſette ; elle vous compte au nombre de ſes adorateurs.

LE VICOMTE.

Air : *Changement pique l'appétit.*

Il eſt vrai que j'aimois Liſette ;
Mais apprends qu'aujourd'hui, Poulette,
C'eſt pour toi que le cœur m'en dit :
Changement pique l'appétit.

LÉANDRE.

Le cœur ne me dit rien encore, & je n'ai pas l'appétit ouvert.

LE VICOMTE.

Si fait bien moi, ma reine, & ſi tu voulois m'en croire...

LÉANDRE.

Tout beau, je vous prie.

Air : *Ne t'amuſe point, Sylvandre.*

Songez à ce que vous faites,
Chériſſez un autre Objet.
Le cœur d'un Vicomte eſt-il fait
Pour courtiſer des Soubrettes ?

LE VICOMTE,

LE VICOMTE.

Fin de l'Air : *Ils ſont chus dans la riviere.*

Clarice, tais-toi :
Va, va, j'en connois bien d'autres
Qui font comme moi.

Air : *Valet chez une Fermiere.*

Quand on n'a qu'une Maîtreſſe,
Le plaiſir n'eſt pas complet, et, et, &c.
Les fleurs ſont de la tendreſſe
Un tableau juſte & parfait, et, et, &c.
Mêlons-les avec adreſſe :
Il en faut de toute eſpece,
Pour un joli, joliet ;
Il en faut de toute eſpece ;
Pour faire un joli bouquet.

LÉANDRE.

e ne ſuis pas une fleur digne de votre
ntion : de plus je ſçais le danger qu'il y
: ſe laiſſer cueillir.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! je ne ſuis pas comme les au-
, moi : c'eſt par les plaiſirs qu'on m'en-
e.

Air : *C'eſt toujours tout de même.*

Du lierre je ſuis la trace ;
On voit en moi ſon portrait.
Je verdis toujours, comme il fait ;
Même au tems de la glace.
Pour m'attacher à quelqu'Objet ;
Il faut que je l'embraſſe.
Allons, mon cœur, fais-en l'expérience.

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas là ce que l'honneur me conſeille.

LE VICOMTE.

Air : *Un jour j'étois à la chaſſe.*

Tu veux faire la Lucrece ;
Maugrebleu de ta vertu.
Souffre une tendre careſſe ;
Te ſied-il d'être tygreſſe ?
Dis-moi, qu'y gagneras-tu ?

LÉANDRE.

Vous m'amuſez là de vos conſeils, & je ne ſonge pas que Madame m'attend.

LE VICOMTE.

Oh ! tu ne t'en iras pas comme cela ; il faut que . . .

SCENE VIII.

LUCINDE, LÉANDRE, LE VICOMTE.

LUCINDE.

JE vous y prends, Monſieur le Vicomte je me doutois bien que je vous trouverois ici.

Air : *Oui, pour toujours ſous vos loix je m'engage.*

Vit-on jamais une humeur ſi coquette ?
Dès qu'il paroît une fille en ces lieux,

Vous lui parlez ſur le champ d'amourette ;
Je n'ai rien vû de pareil ſous les Cieux.
Oh ! pour le coup rengainez la fleurette ;
Non, celle-ci n'eſt pas pour vos beaux yeux.

LE VICOMTE.

Par ma foi, vous lui faites grand tort.

LUCINDE.

Au moins, Clarice, ne vous amuſez pas ux diſcours de Monſieur le Vicomte. Vous ous y trouverez priſe.

LÉANDRE.

Je vous jure qu'il n'y a rien à craindre : uelques efforts qu'il puiſſe faire, il perdra on tems : un autre a pris la place.

LE VICOMTE.

Je ne m'étonne pas, ma foi, ſi vous êtes ſi néchante.

LUCINDE.

Quoi ! depuis que vous êtes ici, votre cœur uroit-il reçu quelque atteinte ?

LÉANDRE.

Oui, Madame ; je ne crains point de vous 'avouer : j'aime la plus charmante perſonne lu monde.

Air : *Je ne changerois pas.*

Je ne changerois pas pour le trône des Rois
L'aimable Objet dont j'ai fait choix ;
Et l'on verra durer, pendant toute ma vie,
Le lien fortuné qui m'attache à Flavie.

LUCINDE.

Je ne m'attendois pas à cela ; je ſuis charmée le ces ſentimens.

SCENE IX.

LE VICOMTE, LUCINDE, FLAVIE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

VENEZ, ma niéce : nous avons à vous féliciter ſur une conquête que vous avez faite.

LUCINDE.

Vous croyez que Clarice eſt votre ſuivante; point du tout, c'eſt votre amant.

LÉANDRE.

Rien n'eſt plus vrai, Mademoiſelle.

Air : *D'Opera.*

Vous aimer eſt pour moi le plaiſir le plus doux ;
Et je fais vœu de n'adorer que vous.
Mon cœur charmé ſous votre empire,
Me défend d'écouter tout autre engagement.
La vive ardeur qu'Amour m'inſpire,
Me feroit mépriſer le plus fidele amant.

FLAVIE.

Voilà les contes qu'elle me fait tout le jour.

LE VICOMTE.

Si votre prétendu mari vous manque, en voilà un tout trouvé.

LÉANDRE.

Hélas ! que ne ſuis-je homme !

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Oui, ſi la choſe étoit faiſable,
Je la terminerois bien-tôt.

LUCINDE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.
Ma fille a de bien ce qu'il faut;
Elle eſt jolie, elle eſt aimable :
Il ne lui manque qu'un Epoux,
Qui ſoit auſſi tendre que vous.

LÉANDRE.

Ce que vous dites eſt-il ſerieux, Madame ?

Air : *Viens donc, ma Bergere.*

Si quelque magie
Me rendoit garçon,
Aurois-je Flavie ?
Parlez tout de bon :
Sous la qualité d'époux,
Me l'accorderiez-vous ?

Air : *C'eſt ce qu'on n'a point vû de la vie.*

Voudriez-vous remplir mes ſouhaits ?

LE VICOMTE.

Former de tels projets,
Quelle étrange folie !

LUCINDE.

Sans rien riſquer, je te le promets.
C'eſt ce qu'on n'a point vû de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

Oui, je t'en donne ma parole : elle me réjouit avec ſes idées : allons, Monſieur le Vicomte, ſuivez-moi ; notre préſence les gêne.

Air : *J'ai perdu votre cœur.*

Soyons moins indiſcrets,
Laiſſons-les tous deux cauſer en paix.

LE VICOMTE.

O le bon caractere !
Courage, mes enfans :
Amuſez-vous à faire
De jolis complimens.

SCENE X.

FLAVIE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MADEMOISELLE, vous venez d'entendre ce que m'a promis Madame votre mere : ſi par quelque prodige j'allois devenir homme.

Air : *L'autre jour, à la promenade.*

Puis-je eſpérer qu'à ſa promeſſe
Ma jeune Maîtreſſe
Voudroit faire honneur ?
Par un zèle
Tendre & fidele,
Verroit-on mon cœur
Surmonter votre rigueur ?

FLAVIE.

Que tu es heureuſe d'avoir l'eſprit aſſez tranquille pour te divertir !

LÉANDRE.

Vous ne répondez point à ce que j'ai l'honneur de vous demander.

FLAVIE.

Eh ! bien, je l'avouerai ; je ne ſerois pas fâchée d'avoir un époux qui te reſſemblât.

LÉANDRE.

Cela m'engage à m'acquitter de la parole que je vous ai donnée tantôt. Je vous ai promis de vous faire voir votre amant du bal.

FLAVIE.

Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

Ton amitié n'eſt guère délicate :
Ne crains-tu point qu'il n'occupe mon cœur ?

LÉANDRE.

Non ; ſon plaiſir, comme le mien, me flatte ;
Et de ſon bien dépend tout mon bonheur.

SCENE XI.

FLAVIE, LÉANDRE, LISETTE.

LISETTE.

VOus voilà-t-il pas encore dans votre ſtyle de roman !

Air : *Pierrot, tu reviendras tantôt.*

Au lieu de l'allonger,
Vous devez l'abréger :
Hâtez-vous d'y ſonger ;
Le tems preſſe.
Diſcours de Cyrus,
Sont des rebus,
Du Phébus,
Qui font trop languir la tendreſſe.

Dans la ſituation où vous êtes, les momens ſont chers, Mademoiſelle ; il ne faut pas vous le cacher plus longtems.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Sous cet habit original,
Que l'Amour pour vous lui fit prendre ;
Reconnoiſſez l'homme du bal.
Le voilà.

FLAVIE.

Que viens-je d'entendre ?

LÉANDRE.

Oui, charmante Flavie ; c'eſt Léandre, le plus tendre des amans. Si mon entrepriſe vous offenſe....

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Accuſez-en votre beauté,
Et le Dieu puiſſant qui me bleſſe.
L'excès de ma témérité
Prouve celui de ma tendreſſe.

FLAVIE.

Ce ſont-là de vos tours, Mademoiſelle ; je ſçaurai les reconnoître.

LISETTE.

Eh ! bien, il n'y a point tant de façon à faire: puiſque cela vous déplait, j'y aurai bientôt remedié. Monſieur, vous ſçavez par quel chemin vous êtes venu.

LÉANDRE.

Air : *Ah ! Pierre.*

Tu veux que je te quitte !
Quel ordre rigoureux !

LISETTE.

Cherchez un autre gîte.

LÉANDRE.

Ma chere, au nom des Dieux.

LISETTE.

Et vîte, & vîte,
Délogez de ces lieux.

FLAVIE.

Liſette.

LISETTE.

Mademoiſelle.

FLAVIE.

Venez me parler. Ne ſçavez-vous point ce que j'ai fait de mon mouchoir ?

LISETTE.

Vous le tenez, Mademoiſelle.

FLAVIE.

Allez me chercher ce livre dans mon cabinet.

LISETTE.

J'y vais, ma chere Maitreſſe ; je ſerois bien trompée, ſi ce n'eſt pas là le livre qu'il vous faut.

FLAVIE.

Ah ! Léandre. Que ne reſtiez-vous Clarice ? J'aurois été charmée d'entretenir avec vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE.

Air : *Contre un engagement.*

Sous ce déguiſement,
Que l'amour juſtifie,
Vous trouvez un amant,
En perdant une amie.
Approuvez-vous, Flavie,
L'hommage qu'il vous rend ?
Le bonheur de ma vie
De cet aveu dépend.

Air : *Le Tambour à la portiere.*

Que j'aie au moins l'eſpérance
De vous voir ſouffrir mes vœux.
Vous vous taiſez.

FLAVIE.

Mon ſilence
Parle plus que je ne veux.
Mon cœur, jaloux de ſa gloire,

Tâche encor de réſiſter.
Il diſpute une victoire,
Qu'il ne veut pas remporter.

LÉANDRE.

Air : *La, la, la, la, la, la.*

Que cet aveu m'enchante !
Souffrez qu'à vos genoux....

SCENE XII.

FLAVIE, LÉANDRE, LE VICOMTE, LISETTE.

LE VICOMTE.

L'Attitude eſt touchante !
Je ſuis content de vous.

FLAVIE.

Si vous ſçaviez comme elle me fait rire....
Jamais amant n'a conté ſon martyre
Si bien qu'elle le faiſoit lui.

LISETTE.

La, la, la, &c.

LÉANDRE.

Je m'amuſois à répéter un rôle que je veux jouer, pour divertir Madame.

LE VICOMTE.

Je me mets de la partie.

LÉANDRE.

Je le compte comme cela.

Air : *Que j'aime à vous entendre !*

Il me vient dans la tête
Le projet d'une Fête,
Dont vous rirez, je croi.
Pour finir cette affaire,
Vous m'êtes néceſſaire.

LE VICOMTE.

Tu peux compter ſur moi.

LÉANDRE.

Sûrement ?

LE VICOMTE.

Et en voila un gage.

LISETTE.

Arrêtez vous donc ; ſongez que vous êtes devant le monde.

LE VICOMTE.

De quoi te mêle-tu ?

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Contente-toi d'être ſévere,
Et ne te montre point contraire
Au plaiſir qu'une autre me fait.
Des Belles la coûtume eſt telle :
La plus ſage ſouffre à regret
Qu'on en carreſſe une autre qu'elle.

LÉANDRE.

Monſieur le Vicomte, venez avec nous vous mettre au fait.

LISETTE.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, que vous avez donné ici rendez-vous à un Muſicien & à un Maître de Ballet ?

LE VICOMTE.

Je reviendrai ; tu n'as qu'à toujours les recevoir.

SCENE XIII.

LISETTE, AGATHINE.

LISETTE.

JE me paſſerois bien de cette commiſſion. Ah ! ah ! voici la petite ſœur de Flavie ; voulez-vous quelque choſe, Mademoiſelle ?

AGATHINE.

Accommodez-moi cela, je vous en prie.

Air : *Menuet de Grandval.*

Ah ! que votre départ m'afflige !

LISETTE.

Pourquoi donc ?

AGATHINE.

Il eſt étonnant
Comme Clarice me néglige !
Je ne puis la voir un inſtant.

LISETTE.

Air : *Ah! qu'un mari.*

Je lui dirai,
Lorſque je la verrai.

AGATHINE.

Si ceſa dure encor, je m'en plaindrai.
Zeſte, zeſte,
Qu'elle eſt preſte !
Malepeſte,
Quelle ardeur,
Lorſqu'il s'agit de ma ſœur !
Mais ſi c'eſt moi qui demande un ſervice,
On eſt ſourd,
On eſt lourd,
On eſt gourd ;
D'où vient cette injuſtice ?

LISETTE.

C'eſt que Mademoiſelle votre ſœur va ſe marier ; il faut plus de ſoins après elle.

AGATHINE.

Bon ! ſe marier ! ma chere mere lui a demandé tantôt devant moi ſi elle ſeroit bien aiſe ; elle n'a pas eu l'eſprit de dire oui.

LISETTE.

Tout de bon !

AGATHINE.

Au lieu de répondre réſolument : ma chere mere, je ſerai charmée de vous obéir,

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*
Laiſſant tomber les bras,
Et reſtant immobile,
Cette grande imbécille
A répondu ſi bas,
Qu'on ne l'entendoit pas.
Cela me fâche contre elle.

LISETTE.

Pourquoi cela ?

AGATHINE.

Air : *Tout ci, tout ça.*
Oh ! vraiment, je voudrois déjà ;
Tout ci, tout ça,
Voir cette affaire terminée.

LISETTE.

Qu'eſt-ce qui vous en reviendra ?
Tout ci, tout ça.

AGATHINE.

Voyez-vous ! c'eſt ma ſœur aînée.
J'ai bonnes raiſons pour cela,
Tout ci, tout ça ;
Mon tour après viendra.

LISETTE.

Air : *Eſt-ç' que ça ſe demande ?*
Pour l'hymen ſi fort ſe preſſer,
C'eſt trop de diligence.

AGATHINE.

On dit qu'on n'y peut trop penſer !
Voilà pourquoi j'y penſe.

LISETTE.

Quoi ! d'un Mari
Voulez-vous ?

AGATHINE.

Oui.

LISETTE.

La petite friande !
De cet époux
Que ferez-vous ?

AGATHINE.

Eſt-ç' que ça ſe demande ?

LISETTE.

Air : *Ouiche, ouiche !*

Mais encor, qu'en voulez-vous faire ?

AGATHINE.

En vérité, quel diſcours !
Ce que l'on en fait d'ordinaire.

LISETTE.

C'eſt donc pour bouder toujours.

AGATHINE.

Ah ! ouiche, ouiche !

LISETTE.

Un mari n'eſt bon qu'à cela.

AGATHINE.

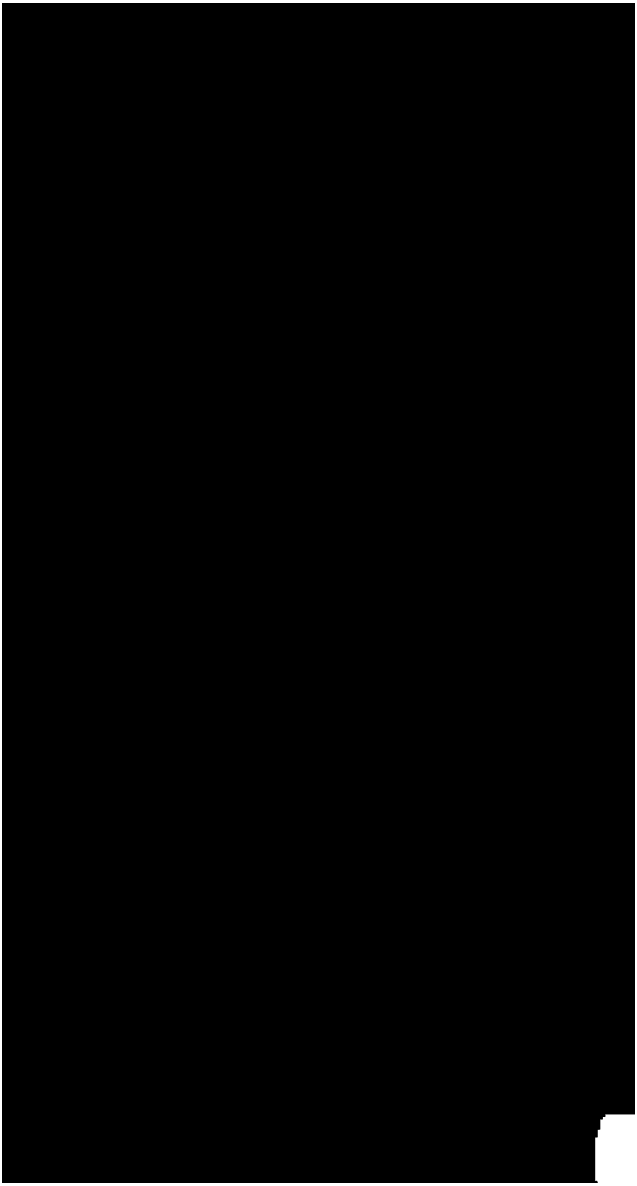
Comme elle triche !
Ouiche, ouiche !
Et oui-dà !

LISETTE.

C'eſt-à-dire que vous ne vous ferez point tant prier que Mademoiſelle votre ſœur.

AGATHINE.

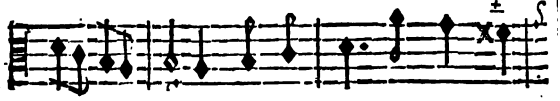
Oh ! non.



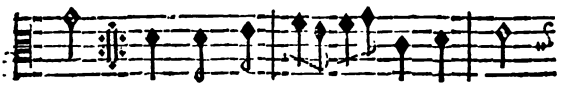
DÉMOCRITE.

SOr-tant de l'Aca- dé- mi- e , Souvent

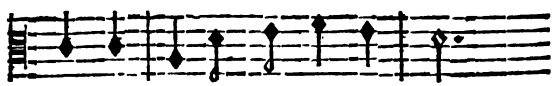
un jeune É- co- lier A la plaiſan-



te ma- ni- e De ſe croire un grand guer-



rier. Sous la cui- raſ- ſe, il s'ad- mi-

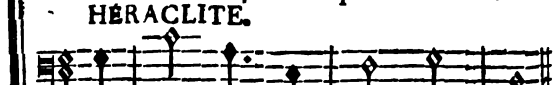


re, En Cé-ſar ſe fait ti- rer.

DÉMOCRITE.

Pour- rois- je ne pas ri- re ?

HÉRACLITE.



Pour- rois- je ne pas pleu- rer ?

HÉRACLITE,

Conduite par la finance,
Thémis, en bien des climats,
Ne ſe ſert de ſa balance
Que pour peſer les ducats;
En vain la veuve ſoupire,
On la laiſſe murmurer.

Deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

Grapignan prit une femme
Moins inhumaine que lui:
Aux mineurs la bonne Dame
Rend les vols de ſon Mari.
Elle adoucit le martyre
Qu'aux Clercs il fait endurer.

Deux. Pourrois-je, &c.

HÉRACLITE.

Ici nous voyons en chaiſe
Plus d'un grave Médecin,
Qui, pour rouler à ſon aiſe,
Eclaircit le genre humain.
Dans l'équipage du Sire,
La Mort ſe fait voiturer.

Deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

Nous voyons plus d'un Meſſire,
Qu'on a fait, un beau matin,
Avec un placard de cire,
Sur un large parchemin,

Air : *Monſieur l'Abbé, où allez-vous ?*

LE VICOMTE.

Elle voudroit, avant le bal,
Vous donner un petit régal.
C'eſt un coup de ſa tête.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Elle eſt là qui s'apprête.

LUCINDE.

Je m'en doutois bien.

Il y a deux heures que je ne l'ai vûe ; ſçavez ce que c'eſt, apparemment.

LE VICOMTE.

Oui ; mais je veux que vous ayez le pl de la ſurpriſe.

LUCINDE.

A quoi penſent ces gens de laiſſer en quelqu'un ſans annoncer ? A qui en vou vous, Monſieur ?

SCENE II.

LÉANDRE, LUCINDE, LE VICOM

LÉANDRE.

A Vous, Madame.

LUCINDE.

Ah ! c'eſt cette folle de Clarice. Tour toi donc que je te regarde : elle eſt à m veille.

LE VICOMTE.

Air : *L'autre jour, allant à Charone.*

Sous cet habit de Petit-Maître,
L'on ne pourra la reconnoître.

LUCINDE.

En cavalier elle eſt ſi bien,
Que jamais on ne peut mieux être,
En cavalier elle eſt ſi bien !
On diroit qu'il n'y manque rien.

Où a-t-elle pris cet habit ?

LE VICOMTE.

C'eſt moi qui le lui ai fait prêter ; je vais voir comment vont nos préparatifs.

SCENE III.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

AS-TU peur de manquer le bal ? Te voilà prête de bonheur.

LÉANDRE.

Oh ! j'aime cet habit à la folie ; je ſçais qu'il me va bien ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le mets.

LUCINDE.

Changeons de diſcours. As-tu parlé à ma fille comme je te l'ai ordonné ?

LÉANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Air : *Le jus d'Octobre.*

As-tu vû ce qu'elle a dans l'ame ?
Tes ſoins ont-ils eu du ſuccès ?

LÉANDRE.

Elle m'a déclaré, Madame,
Ses ſentimens les plus ſecrets.

LUCINDE.

Tu ſçais donc ce qui cauſe ſon averſion pour le mariage. Je viens encore de lui en parler : elle m'a répondu en fille ſoumiſe à ſes devoirs ; mais....

Air: *Oh ! oh !*

A travers ſon obéïſſance,
J'ai vû certaine répugnance.
Qui peut ainſi la révolter ?
Pour l'hymen cette indifférence,
Oh ! oh !
Eſt aujourd'hui du fruit nouveau.

LÉANDRE.

Air : *Je le ſens bien.*

Elle croit, ſuivant ſon langage,
Qu'on trouve un fâcheux eſclavage
Dans ce lien.

LUCINDE.

D'amour une ſecrette atteinte
Cauſe peut-être cette feinte.

LÉANDRE.

Je n'en crois rien.

lle me disoit encore il n'y a qu'un mo-
t : ah ! Clarice, que vous êtes heureuse
ouvoir conserver votre liberté ! Je vous
e que si j'étois ma maitresse....

Air : *Je vous aime de tout mon cœur.*

De l'hymen les plus doux appas
Ne me tenteroient pas,
Et qu'une amie,
Sensible autant que vous,
Peut à Flavie,
Tenir lieu d'un époux.

LUCINDE.

ttends, je me doute de ce que c'est ; tu lui
ait un tableau des amans, qui n'est pas à
avantage ; cela, & l'histoire que tu nous as
tée, l'auront prévenue contre les hommes.

LÉANDRE.

e le crois de même.

Air : *Réveillez-vous.*

Du mal puisque je suis la cause,
C'est à moi de le rétablir ;
Et c'est ce que je me propose,
Si vous voulez y consentir.

LUCINDE.

Cela se peut-il ?

LÉANDRE.

Aisément. Mon déguisément m'en fournit
moyens.

LUCINDE.

Que veux-tu faire ? Voyons.

LÉANDRE.

Air : *Tout cela m'eſt indifferent.*

Je veux, ſi j'ai votre agrément,
Jouer une ſcene d'amant
Auprès de la belle Flavie ;
Souffrez que, par ce tour badin,
Clarice la réconcilie
Avec le ſexe maſculin.

LUCINDE.

En voici bien d'une autre. Chevalier, vou
me paroiſſez dangereux ; je ne donne pa
comme cela ma fille.

LÉANDRE.

Ma chere maitreſſe, que je vous donne
plaiſir, je vous en prie.

LUCINDE.

Crois-tu te tirer de ce rôle-là avec honneu

LÉANDRE.

De façon qu'on y ſera trompé ; cela n
ſeroit difficile avec quelqu'un que je n'aim
rois pas : mais pour Mademoiſelle,

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Je l'aime auſſi tendrement
Que pourroit faire un amant ;
Jamais je ne chercherai
Ce qu'il me faudra dire,
Et ſeulement je ſuivrai
Ce que le cœur m'inſpire.

LUCINDE.

le veux bien, quand ce ne ſeroit que la réjouir.

Air : *Le jus charmant du petit bois.*

Par un diſcours doux & flatteur,
Tu la mettras de bonne humeur ;
Sa gaité, malgré ſes dégoûts,
Lui fera prendre un air plus doux
Pour ſon époux.

arrive inceſſamment ; je ſerois fâchée fût mal reçu.

LÉANDRE.

iiſſez-moi faire.

LUCINDE.

ıs adieu, Chevalier.

LÉANDRE.

Air : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Ah ! quel heureux préſage,
Pour mes tendres deſirs !
Acheve ton ouvrage,
Puiſſant Dieu des ſoupirs.

SCENE IV.

LISETTE, LÉANDRE.

LISETTE.

VOs affaires vont bien, à ce qu'il me paroît?

LÉANDRE.

A merveille; Lucinde a donné elle-même dans le paneau.

LISETTE.

Air : *Bouchez, Nayades.*

J'ai réfléchi ſur votre idée.
Une inquiétude fondée
M'allarme pour votre projet;
Je n'y vois pas bien clair, de grace;
Mettez-moi cela plus au net.

LÉANDRE.

Explique ce qui t'embarraſſe.

LISETTE.

Je ſçais que ſous l'habit de Cavalier, vous voulez en préſence de la mere faire votre cour à la fille; à quoi cela aboutira-t-il? Voyons.

LÉANDRE.

Je veux, dans une eſpece de jeu, la demander en mariage, & faire ſouvenir Lucinde de la promeſſe qu'elle m'a faite.

Air : *Du haut en bas.*

En badinant,
Je ferai tant, près de la mere,
En badinant,
Que j'aurai ſon conſentement.
Sur un contrat que je fais faire,
Elle ſignera, je l'eſpére,
En badinant.

LISETTE.

Air : *De Joconde.*

Je doute fort que vous puiſſiez
Avoir ſa ſignature ;
Mais ſuppoſé que vous l'ayez,
Eſt-ce aſſez pour conclure ?
D'un pere votre ſort dépend :
Aurez-vous ſon ſuffrage ?
Croyez-vous, ſans empêchement,
Finir ce mariage ?

LÉANDRE.

e ſuis certain de ce côté-là ; je t'ai déjà qu'il y a trois ans que l'envie de voyager prit, & que mon pere n'y voulant point ſentir, je partis un jour ſans rien dire. Je s qu'il a été très-affligé de mon départ, u'il donneroit tout au monde pour me oir.

Air : *Petits oiſeaux.*

Des lieux où je reçus la vie
Je ſuis voiſin, dans ce ſéjour,
Et j'y paſſois à mon retour,
Lorſque j'y vis Flavie.

Mon pere m'aimant autant qu'il fait, ſi je puis lui préſenter une épouſe ſi charmante, crois-tu qu'il s'oppoſe à mon bonheur?

LISETTE.

Cela me raſſure un peu; voilà Monſieur le Vicomte: je ne veux point troubler un ſi doux tête à tête.

SCENE V.

LE VICOMTE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

ENFIN, je te trouve ſeule.

Air: *Ma raiſon s'en va bon train.*

Morbleu, que j'en ſuis joyeux!
A préſent qu'aucun fâcheux
Ne peut nous troubler,
Nous pourrons parler
D'affaire d'importance;
Nous avons un compte à régler,
Où je ſuis en avance,
Lon, la,
Où je ſuis en avance.

Air: *Quand je te vois, mon aimable Liſette.*

J'ai fait pour toi,
Trop aimable friponne,
J'ai fait pour toi

Ce qui dépend de moi.
Qui me paîra
Du ſoin que je me donne ?
Qui me paîra
De ce ſervice-là ?

LÉANDRE.

Air : *Nanette a beau faire la fiere.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance ;
Elle agira ſûrement :
Mais il faut prendre patience.

LE VICOMTE.

Quand verrai-je ce moment ?

LÉANDRE.

Il viendra dans ſon tems ; ne me preſſez
ıint.

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

La récompenſe d'un plaiſir
Perd de ſon prix, quand on l'exige.

LE VICOMTE.

Pour moi, je ne fais point languir,
Et ſi-tôt que quelqu'un m'oblige,
Pan, patapan, patapan, pan, pan,
Je le paye toujours comptant.

LÉANDRE.

Cela eſt-il bien ſûr ? Je me ſouviens d'une
ıanſon qui dit au ſujet de ceux qui promet-
ıt beaucoup :

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Ne les écoutez pas :
Ces conteurs de fleurettes
Sont comme des trompettes,
Qui ſonnent les combats,
Et ne combattent pas.

LE VICOMTE.

Tu me piques : il ne ſera pas dit que... Sans ma ſœur, tu aurois vû beau jeu.

SCENE VI.

LUCINDE, FLAVIE, LE VICOMTE, LÉANDRE.

LUCINDE.

MA fille, voilà un Cavalier qui vous attend de pied ferme : vous n'avez qu'à bien vous tenir.

FLAVIE.

Un amant comme cela n'eſt point à craindre ; voilà comme je les aime.

LÉANDRE.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Je ſuis un Amant, je vous jure,
Très-réel & rempli d'ardeur.
On peut bien changer ma figure ;
Mais on ne peut changer mon cœur.

LE VICOMTE.

Bien débuté.

LUCINDE.

Quel nom donnerons-nous à ce beau Cavalier.

LE VICOMTE.

Celui de Léandre ; c'eſt un nom à bonnes fortunes.

LUCINDE.

Eh ! bien, Monſieur Léandre, quelles nouvelles ?

LÉANDRE.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Par tous les Docteurs de Cythere
L'autre jour il fut agité,
Qui de l'Amour ou de ſa mere
Poſſédoit le plus de beauté.
Ce que je vois dans cet aſyle
Me cauſe un pareil embarras,
Et je ne ſçais qui de la fille
Ou de la mere a plus d'appas.

LUCINDE.

Comment donc, petit coquet ! vous en contez à deux à la fois ! Tenez-vous-en à votre maitreſſe.

LÉANDRE.

Il faut obéir.

Air : *La tranquille indifference.*

Mon cœur aujourd'hui s'engage
A vous offrir tous ſes vœux ;
Je chéris mon eſclavage,
Mes fers me ſont précieux.
Oui, ma Reine,
Votre chaîne
Fait mon bonheur le plus doux,
Et vos charmes
Sont les armes
Dont j'aime à ſentir les coups.

LUCINDE.

Cela eſt à merveille.

LE VICOMTE.

Charmant !

Air : *C'eſt chez vous.*

C'eſt chez vous
Qu'on voit briller les attraits les plus doux :
C'eſt chez vous,
Qu'Amour les raſſemble tous.

Où peut-on voir la beauté,
Les graces, la majeſté ?
Où trouve-t-on des yeux dont la douceur
Va juſqu'au cœur ?

C'eſt chez vous, &c.

LUCINDE.

Très-bien.

LE VICOMTE.

Parfaitement.

LÉANDRE.

Oh ! cela iroit bien mieux, ſi Mademoiſelle vouloit bien y répondre ; il faut qu'un Acteur ſoit ſecondé.

LUCINDE.

Ma fille, je vous le permets.

LE VICOMTE.

Allons, ma niéce.

LÉANDRE.

Ma chere maitreſſe, puiſqu'on vous le permet, pourquoi balancer ?

FLAVIE.

Air : *Je ne ſçais ce qu'il me veut dire.*

Malgré moi, mon ame interdite
Eprouve un doux ſaiſiſſement.
D'où vient le trouble qui m'agite ?
Qui cauſe en moi ce mouvement ?
Je ne ſçais ce qu'il me veut dire ;
Mais je ſens mon cœur qui ſoupire.

LÉANDRE.

Achevez mon bonheur, Mademoiſelle.

FLAVIE.

Qui me répondra de votre conſtance ?

Air : *D'Opera.*

Lorſque par la difficulté
Un amant ſe trouve excité,

Il redouble ſes tranſports ;
A chaque inſtant nouveaux efforts ;
Petits ſoins, égards,
Doux & tendres regards ;
Il n'eſt rien qu'il ne mette en uſage.
C'eſt, à tout moment,
Un nouveau compliment :
Mais répondant à ſes feux,
Et le rendant heureux,
Bient-tôt nous faiſons un volage.

LUCINDE.

Elle a raiſon.

LÉANDRE.

Charmante Flavie, connoiſſez mieux votre pouvoir.

Air : *Adieu, ma chere maîtreſſe.*

On reſte ſous votre empire,
Dès qu'une fois on y vient.
Votre beauté nous attire,
Votre douceur nous retient.

LE VICOMTE.

Voilà du fin.

LUCINDE.

Du plus galant.

LÉANDRE.

Je ſuis charmé de votre ſuffrage : il me détermine à vous demander une grace.

LUCINDE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Me voilà homme, comme vous le voyez.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LÉANDRE.

Vous ſouvient-il de la promeſſe que vous m'avez faite au ſujet de Mademoiſelle.

Air : *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Je dois être ſon époux,
J'en ai parole de vous.
Je vous ſomme, en ce moment ;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en ;
Je vous ſomme, en ce moment,
De remplir l'engagement.

LUCINDE.

Volontiers, Chevalier ; mais,

Air : *De Belphégor.*

Il faut que ma fille y conſente.

LE VICOMTE.

Son oncle ne la gêne point
Sur ce point.

LÉANDRE.

Ma Reine, en êtes-vous contente ?
Voulez-vous de moi pour mari ?
Dites oui.

FLAVIE.

Ah ! que votre ardeur eſt preſſante !
Puiſque ma mere le veut, j'y conſens.

LÉANDRE.

Air : *J'avois un beau roſier.*

D'un éternel amour
Je vous offre ce gage.

FLAVIE.

Du plus ſincére retour
Recevez ce témoignage.
Ah ! ſi je me dégage,
Je veux perdre le jour.

LÉANDRE.

Ma chere maman, que je vous embr
Mon cher oncle, que je ſuis charmé
vous appartenir !

LUCINDE.

Il n'y a point de Comédien qui p
mieux jouer : tout cela eſt pris dans la na
même.

LÉANDRE.

Ma chere épouſe,

Air : *Sçais-tu la différence ?*

Je ne veux pas qu'on diſe
Que je ne ſuis mari
Qu'à demi ;
L'amant qui temporiſe
De ſes délais ſouvent
Se repent.
Terminons dans l'inſtant.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Allons achever notre ouvrage.
Venez.

LUCINDE.

Quel eſt votre deſſein ?

LÉANDRE.

De donner la derniere main
A notre mariage.

us allons chez le Notaire. Allons, al-
Mademoiſelle, je ſuis votre maître,
ois ; vous devez m'obéir.

SCENE VII.

VIE, LISETTE, LUCINDE, LE VICOMTE.

LISETTE.

TENDEZ, Madame ; demeurez.

LE VICOMTE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je vais ſigner comme témoin.

LISETTE.

Il n'en eſt pas beſoin.
inde. J'aurois, Madame à vous parler ;
Où voulez-vous aller ?

vous avertis qu'il vient d'arriver deux
ux conduits par une eſpece de valet de
bre.

LE VICOMTE.

Point de maître !

LUCINDE.

Air : *La Baronne.*

L'inquiétude
Vient dans ce moment me ſaiſir :
D'un mal ſouvent c'eſt le prélude.
Voici Lubin qui vient bannir
L'inquiétude.

C'eſt peut-être mon gendre ; lui ſer arrivé quelque malheur ?

LISETTE.

On nous a dit qu'il étoit deſcendu à pas, & qu'il alloit venir. Allons le join Flavie.

SCENE VIII.

LUCINDE, LUBIN, LE VICOM

LUBIN.

Air : *Un Cordelier.*

JE viens, Madame, en hâte vous appren
Qu'ici votre gendre,
Tout frais arrivant,
Va paroître à l'inſtant ;
Monſieur Orgon, c'eſt ainſi qu'il ſe nomm
Juſtes Dieux ! quel homme !
Sur ce choix charmant
Je vous fais compliment.

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Oh ! le drôle de perſonnage !
Il gronde, il murmure tout bas,
Leve les yeux, fait des hélas !
Jurant contre le mariage,
Parcourt l'anti-chambre à grands pas ;
Pour moi, je crois qu'il a des rats.

Tenez, le voilà.

SCENE IX.

M. ORGON, LUCINDE, LE VICOMTE.

LUCINDE.

Air : *Allons, gai, d'un air gai.*

JE ſuis votre ſervante.

ORGON.

Serviteur.

LUCINDE.

Comment vous portez-vous ?

ORGON.

Pas bien.

LUCINDE.

Enfin, je ſuis contente.

ORGON.

Et moi, non.

LE VICOMTE.

Monsieur, embrassons-nous.
Allons, gai,
D'un air gai.

LUCINDE.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau !*

Vous parlez bien froidement !

LE VICOMTE.

Vous touchez à l'heureux moment ;
Courage, courage.
Il est apparemment
Las du voyage.

LUCINDE.

Air : *Les Folies d'Espagne.*

Vîte un fauteuil ; que Monsieur se repose.
Remettez-vous, quittez cet air chagrin.
Il est saisi : quelle en est donc la cause ?
Avez-vous vû des voleurs en chemin ?

ORGON.

Ouf.

LUCINDE.

Qu'avez-vous ?

LE VICOMTE.

Vous trouvez-vous mal ?

LUCINDE.

Votre silence m'inquiette.

LE VICOMTE.

Parlez donc.

LUCINDE.

A quoi pensez-vous ?

ORGON.

Air : *Tarare, ponpon.*

Je penſe que j'ai fait une inſigne folie ;
De choiſir un objet que je connoiſſois peu ;
Que pour vous, ni Flavie,
Je ne veux dans ce lieu
Revenir de la vie :
Adieu.

LE VICOMTE.

On ne s'en va point comme cela.

LUCINDE.

On ne fait point cet outrage à une fille comme la mienne.

ORGON.

A une fille comme la vôtre, Madame ! Elle eſt vraiment fort ſage, & vous êtes bien informée de ce qui ſe paſſe chez vous !

LUCINDE.

Que voulez-vous dire ?

ORGON.

Je veux dire qu'à l'heure que je parle, elle eſt fort agréablement occupée.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Avec un perſonn ge,
Que je n'ai pû bien voir,
Ici près, ſous l'ombrage,
Je viens d'appercevoir
L'innocente Flavie.

LUCINDE.

Le fait eſt-il conſtant ?

ORGON.

Je vous le certifie.

LE VICOMTE.

Le mal n'eſt pas bien grand.

ORGON.

Je crois qu'ils ont perdu l'eſprit.

Air : *En batifolant.*

Il geſticuloit
Galamment près d'elle ;
D'amour lui parloit.

LE VICOMTE.

Pure bagatelle.

ORGON.

Il l'appelloit
Mon cœur, ma Belle,
Et cætera.

LE VICOMTE.

Non, non, ce n'eſt rien que cela.

ORGON.

Ces gens-là n'entendent pas le François.

LE VICOMTE.

Permettez, Monſieur . . . .

ORGON.

Air : *Et ne vous eſtomaquez pas.*

De tous les diſcours je ſuis las ;

LE VICOMTE.

Et ne vous eſtomaquez pas :
Pour un jeu, c'eſt trop de fracas.

ORGON.

Hon, hon, morbleu !
Quel jeu !

LE VICOMTE.

Et ne vous eſtomaquez pas.

LUCINDE.

euſement, Monſieur,

Air : *Quand on a prononcé.*

s croyez que je ſuis une mere à la mode ?

ORGON.

doute.

LUCINDE.

Vous trouvez mon humeur....

ORGON.

Très-commode.

LUCINDE.

s jugez ſans quartier & ſans rabattre....

ORGON.

Rien.

LUCINDE.

: ma fille fait....

ORGON.

Mal.

LUCINDE.

Et que vous penſez....

ORGON.

Bien.

LUCINDE.

la devient ſérieux ; il faut vous déſabu-

ſer. Sçachez, Monſieur, que l'amant que v avez cru voir avec ma fille, c'eſt ma fem de chambre qui eſt déguiſée en homme p nous réjouir.

ORGON.

Quel conte !

LE VICOMTE.

Air : *Lere, la.*

Cette friponne a le talent
De faire ſi bien le galant,
Qu'on ne peut mieux le contrefaire ;
Lere la,].
Lere, lan lere, lere, lan la.

LUCINDE.

Air : *Confiteor.*

Pour vous guérir parfaitement
D'un vain ſoupçon qui nous outrage,
Il faut aller tout doucement
Les ſurprendre dans ce bocage.
Vous qui ſçavez le rendez-vous,
Allons, Monſieur, conduiſez-nous.

LE VICOMTE.

Chut, paix.

Air : *Vous en venez.*

Cachez-vous, je les vois paroître ;
Vous allez bien-tôt reconnoître
Le Rival que vous ſoupçonnez.
Vous en tenez, vous en tenez :
Ah ! je vois bien que vous en tenez.

SCE

SCENE X.

LUCINDE, *& les Acteurs précédens.*

LE VICOMTE.

Air : *Tique, tique, taque.*

APPROCHEZ, la belle enfant ;
Et vous, Monſieur ſon galant :
Avant de l'avoir pour femme,
Tique, tique, taque, & lon, lan la ;
Il faut faire un coup de lame
Avec ce cavalier-là.

LUCINDE.

Il vient vous enlever votre épouſe.

LÉANDRE.

J'y perdrai plutôt la vie.

LUCINDE.

La folle !

LE VICOMTE.

Elle ſoutient la gageure juſqu'au bout.

LÉANDRE.

Oui ; je la ſoutiendrai : ciel ! que vois-je ?

ORGON.

Air : *O lon, lan la, landerira.*

Quoi ! C'eſt donc là cette Suivante !
O lon, lan la,

Landerira,
Elle eſt vraiment fort amuſante !
O lon, lan la,
Et très plaiſante,
O lon, lan la.

LUCINDE.

Oui la voilà.

ORGON.

Apprenez, Madame, que vous êtes dan l'erreur, & que cette prétendue Soubrette e un Cavalier que je connois parfaitement.

LUCINDE.

Ciel ! je ſuis trompée !

LE VICOMTE.

Je n'en puis revenir.

ORGON.

Après cette aventure, vous jugez bien qu je n'épouſerai pas Mademoiſelle.

LUCINDE.

Air : *Des Trembleurs,*

Traître, il faut que ma vengeance
Puniſſe ton inſolence.
Après une telle offenſe,
Crois-tu que j'en reſte là ?
Et toi, qui ſous l'apparence
D'une crédule innocence,
A trahi ma confiance,
Un Couvent me vengera.

ORGON.

Doucement, Madame : pourquoi ſe fâcher ? Il y a remede à tout.

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

Je prends un ſincere intérêt
Au mal qui vous poſſede.
Puiſque cette épouſe vous plaît,
Mon fils, je vous la cede.

LÉANDRE.

O mon pere !

LUCINDE.

Qu'entends-je ?

LE VICOMTE.

Je ne ſçais où je ſuis.

ORGON.

Madame, je vous rends la parole que vous m'avez donnée ; diſpoſez-en en faveur de mon héritier.

Air : *L'horoſcope accompli.*

D'un gros bien me voyant le maître ;
Du ſort de mon fils incertain,
En moi ſon abſence fit naître
D'un ſecond hymen le deſſein.
Le ciel qui vient de me le rendre ;
Le deſtine pour votre gendre....
Si vous l'acceptez pour mari,
Tout mon deſir eſt accompli.

LÉANDRE.

Air : *De tout tems le jardinage.*

Par l'amant le plus fidele,
Par la flamme la plus belle,
Laiſſez toucher votre cœur.
Permettez qu'avec Flavie,
Je m'uniſſe pour la vie ;
Je vous devrai mon bonheur.

LE VICOMTE.

Je crois qu'il n'y a point à balancer.

LUCINDE.

Air : *Pour la Baronne.*

Je vous la donne,
Et je ſuis un conſeil prudent.
Puiſque l'Amour ainſi l'ordonne,
De moi recevez ce préſent ;
Je vous la donne.

SCENE XI. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

JE me tenois cachée de peur de l'orage ; il eſt paſſé, je puis paroître. Madame, ne me grondez pas, je vous en prie ; ni vous, Monſieur.

Air : *Ton humeur eſt, Catheraine.*

Contre moi votre colere
Seroit ici ſans raiſon ;
Puiſque mes ſoins ont ſçu faire
Le bien de cette maiſon.
Je donne un fils à ſon pere,
Un charmant neveu pour vous,
Un gendre aimable à la mere,
A la fille un tendre époux.

LE VICOMTE.

On te pardonne tout en faveur du ſuccès.

Air.

Aux tranſports les plus doux,
Mes amis, livrons-nous ;
Réjouiſſons-nous tous.
Chantons & faiſons les fous.
Jeux & Ris, raſſemblez-vous,
Amours, faites-nous ſentir vos coups.
Aux tranſports les plus doux,
Mes amis, livrons-nous ;
Réjouiſſons-nous tous.
Chantons & faiſons les fous.

DIVERTISSEMENT.

CANTATILLE.

VOlez & regnez ſur notre ame,
Jeux badins : comblez nos deſirs.
C'eſt dans les fêtes qu'on s'enflamme,
Et l'Amour n'eſt pas loin, quand on voit les Plaiſirs
De la danſe & du chant l'amorce enchantereſſe
Ouvre les cœurs à Cupidon.
Ils réveillent la tendreſſe,
Et font dormir la raiſon.
Volez & regnez ſur notre ame, &c.

✕ ✕ ✕

VAUDEVILLE.

Air : *C'eſt ma deviſe.*

JE ne trouve rien de charmant
Comme les Belles ;
Je ne pourrois un ſeul moment
Vivre ſans elles.
Mais ſans jamais trop m'engager,
Je les courtiſe.
Toujours aimer, ſouvent changer ;
C'eſt ma deviſe.

✕

Belles, quand un perfide amant
Vous ſacrifie,
Si vous pleurez ſon changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre ſouci ;
Je le mépriſe.
De même qu'il te fait, fais lui ;
C'eſt ma deviſe.

Ne jugeons jamais d'un amant
Par la figure ;
Un beau dehors eſt rarement
D'un bon augure.
Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluiſe,
Belle montre & peu de rapport ;
C'eſt leur deviſe.

Beau ſexe, contre nous ſuſpends
Ton vain murmure ;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec uſure.
Ton cœur, plus que nous aguerri,
Bien mieux déguiſe.
A trompeur, trompeur & demi ;
C'eſt ta deviſe.

Au tems jadis tous les époux
Étoient séveres ;
De l'honneur ils étoient jaloux :
Quelles chimeres !
Ceux de nos jours ont un esprit
Qui s'humanise.
Moins d'honneur & plus de profit ;
C'est leur devise.

✕

Vous plaire est un bien que Jacot
Aime à la rage ;
Je préfererois au gros lot
Votre suffrage.
Il n'est rien là de fanfaron ;
Tout est franchise.
Ridendo, dicere veron ;
C'est ma devise.

✕

Avec Bacchus & les Amours,
On me voit rire ;
Mais ma raison garde toujours
Tout son empire.
Chaque plaisir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuise ;
Rien par excès, un peu de tout ;
C'est ma devise.

FIN.

LES PETITS COMÉDIENS,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire, en 1731.

ACTEURS DU PROLOGUE.

JULIE.

LE CHEVALIER.

L'EPINE, *Valet du Chevalier.*

LA RANCUNE, *Comedien.*

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE CHEVALIER.

JULIE.

EH ! bien, Chevalier, nous tiendrez-vous parole ?

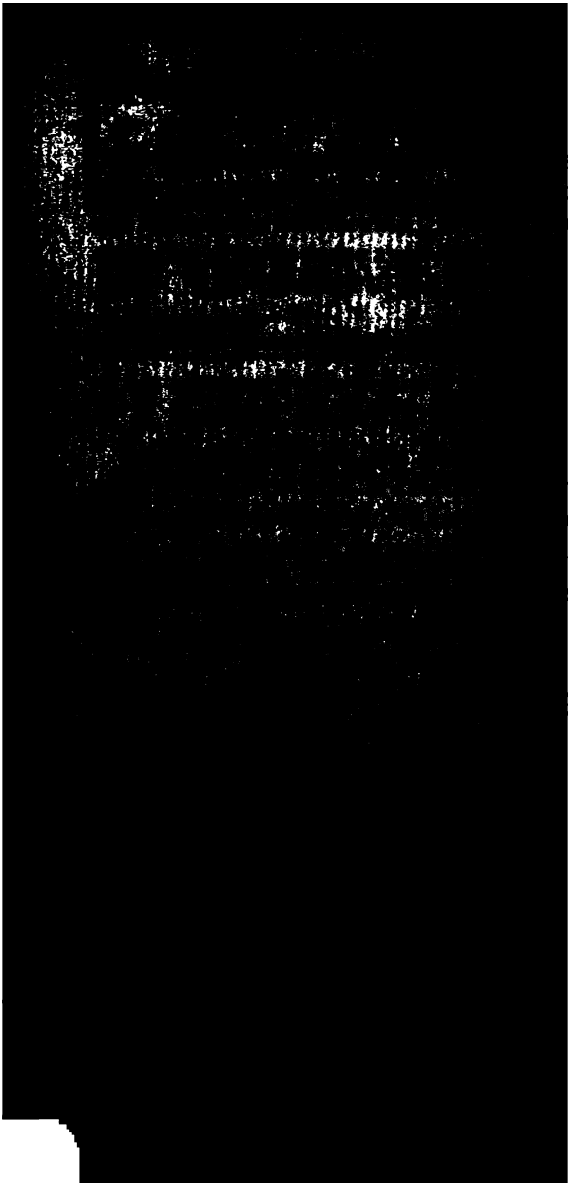
Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Pour amuſer la compagnie,
Aurons-nous cette Comédie
Dont vous parlez depuis longtems ?

LE CHEVALIER.

Aſſurez-vous, belle Julie,
Que vos deſirs ſeront contens,
Si rien ne trompe mon envie.

J'y ai envoyé hier. L'Epine y eſt allé encore ce matin ; je l'attends. Il y a deux lieues d'ici à Tours ; il ne faut pas encore s'impatienter.



JULIE.

Air : *Et pourquoi donc, comment cela ?*

Quel eſt donc ce langage ?

L'EPINE.

Je parle juſte.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

L'EPINE.

Ils ont fait un voyage,
Qui n'aboutit à rien.

LE CHEVALIER & JULIE.

Oh ! oh ! ah ! ah !
Et pourquoi donc, comment cela ?

L'EPINE.

Air : *Ah ! ah ! ah ! je ris de bon cœur.*

N'en accuſez que le malheur ;
Je viens d'être le ſpectateur
D'une aventure fort tragique,
Qu'a ſouffert la Troupe Comique.

Air : *Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere.*

Ici près, je viens de les voir (*bis.*)
Barboter dans un abreuvoir ; (*bis.*)
La charette étoit dans l'orniere,
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere :
Acteurs, Actrices étoient tous
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

LE CHEVALIER.

Que nous dis-tu là ?

JULIE.

Comment cela eſt-il arrivé ?

L'EPINE.

Voici l'illuſtre la Rancune qui vous en fera le récit.

SCENE III.

LA RANCUNE, *& les Acteurs précédens.*

LA RANCUNE, *un bras en écharpe, & un emplâtre ſur la joue.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allegreſſe ;
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe.
Madame, je comptois que ma troupe aujourd'hui
De cet heureux ſéjour viendroit chaſſer l'ennui.
Chacun s'étoit flatté de la douce eſpérance
D'étaler à vos yeux ſon art & ſa ſcience.
Mais un malheur ſubit a trahi nos deſirs,
Renverſé notre eſpoir, & détruit vos plaiſirs.
Nous avions preſque fait les trois quarts du voyage ;
Et nous voyions déjà les clochers du village,
Quand un maudit Chaſſeur, que le ciel en courroux,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous,
Vit un oiſeau perché ſur la branche d'un hêtre ;
Sa main dans le moment mit l'amorce au ſalpêtre :
Il approche, il ajuſte, & d'un coup effrayant,

Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
La terre s'en emeut, les antres en frémiſſent.
De nos courſiers fringans tous les crins ſe hériſſent;
La terreur les ſaiſit, & de colere ardents,
Soudain nous les voyons prendre le mors aux dents.
Du guide conſterné la voix foible & tremblante
Tâche en vain d'appaiſer leur fougue violente;
La voiture entraînée au gré de leur fureur,
Va donner contre un roc d'une énorme groſſeur:
L'eſſieu crie & ſe rompt; ô ſpectacle terrible,
Capable d'attendrir l'ame la moins ſenſible!
Dans un marais bourbeux, Ragotin renverſé,
Et dans ſes brodequins lui-même embarraſſé,
Après avoir longtems, dans un confus mélange
De livres, de paquets, de pouſſiere & de fange,
Lutté contre la mort, la fortune & les Dieux,
Reſte à la fin ſans force & périt à nos yeux.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû les ronces dégouttantes
Porter de ce héros les dépouilles ſanglantes.
Comme lui, maint Acteur dans ſon ſang eſt baigné,
Et c'eſt moi que le Sort a le plus épargné.

JULIE.

Monſieur, en vérité, je plains votre ſituation; mais il nous faut la piece promiſe.

LE CHEVALIER.

Oui, duſſiez-vous tous mourir ſur la Scene.

Air: *M. la Paliſſe.*

Vous la jouerez.

LA RANCUNE.

Eh ! comment
Satisfaire votre envie ?
Peut-être dans ce moment
L'on trépane Iphigénie.

Si vous voyiez dans quel état eſt A
memnon !

Air : *Dans un amoureux myſtere.*

Pouvons-nous ſur le Théâtre
Mettre un Roi tout fracaſſé ?
Achille porte une emplâtre,
Ulyſſe a le bras caſſé ;
De notre orcheſtre
Un inſtrument s'eſt briſé
Sur Clytemneſtre.

LE CHEVALIER.

Trouvez-nous donc quelque expéc
pour nous tirer d'affaire. Je ſuis en
d'honneur pour cette piece.

JULIE.

N'y auroit-il pas un moyen de nous e
dommager ?

LA RANCUNE.

Ma foi, je n'en ſçais point ; à moins q
mais non.

JULIE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ?

LA RANCUNE.

Que nous avons une eſpece de reſſource, mais ſi foible, ſi légere, que je n'oſe preſque pas vous la propoſer.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt-elle ?

JULIE.

Voyons.

LA RANCUNE.

C'eſt une petite troupe compoſée de ma famille.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

LA RANCUNE.

Elle nous ſuit dans une voiture ſéparée : je crois qu'elle ne tardera pas à arriver.

JULIE.

Penſez-vous qu'elle puiſſe nous amuſer ?

LA RANCUNE.

Je n'oſe me flatter de cet avantage ; mais ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que ces Comédiens-là n'ont pas encore été ſifflés : ce ſont des Acteurs tout neufs, dont le doyen n'a pas encore quatorze ans.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Si de cette troupe novice
Vous voulez bien vous contenter,
Ils entreront bientôt en lice ;
Et je vais vous la préſenter.

JULIE.

Que dites-vous, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Puiſque nous ne pouvons avoir mieux, il faut les voir.

LA RANCUNE.

Je vais les chercher.

JULIE.

Repréſenteront-ils la piece que vous nous aviez promiſe ?

LA RANCUNE.

Non, Madame. Comme ils n'ont pas encore la voix aſſez forte pour le pathétique, ils vous donneront une petite Comédie intitulée : *La Niece vengée*, ou *la Double ſurpriſe.*

LE CHEVALIER.

Nous allons les attendre dans cette ſalle.

LA RANCUNE, *au Parterre.*

Meſſieurs, je me flatte que vous voudrez

ACTEURS DE LA PI

ORONTE, *Frere de Madame A*

ARGANTE, *Tante de Liſette.*

LISETTE, *Amante de Clitandre.*

CLITANDRE, *Amant de Liſet*

CRISPIN, *Valet de Clitandre.*

UN NOTAIRE.

La Scene eſt chez Madame Argante.

CLITANDRE.

D'où viens-tu ?

CRISPIN.

De-là.

CLITANDRE.

Où as-tu été ?

CRISPIN.

Dans cette maiſon.

CLITANDRE.

Qu'as-tu fait ?

CRISPIN.

Votre cour.

CLITANDRE.

Quas-tu dit ?

CRISPIN.

Des menteries : par exemple, j'ai aſſi votre maitreſſe,

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

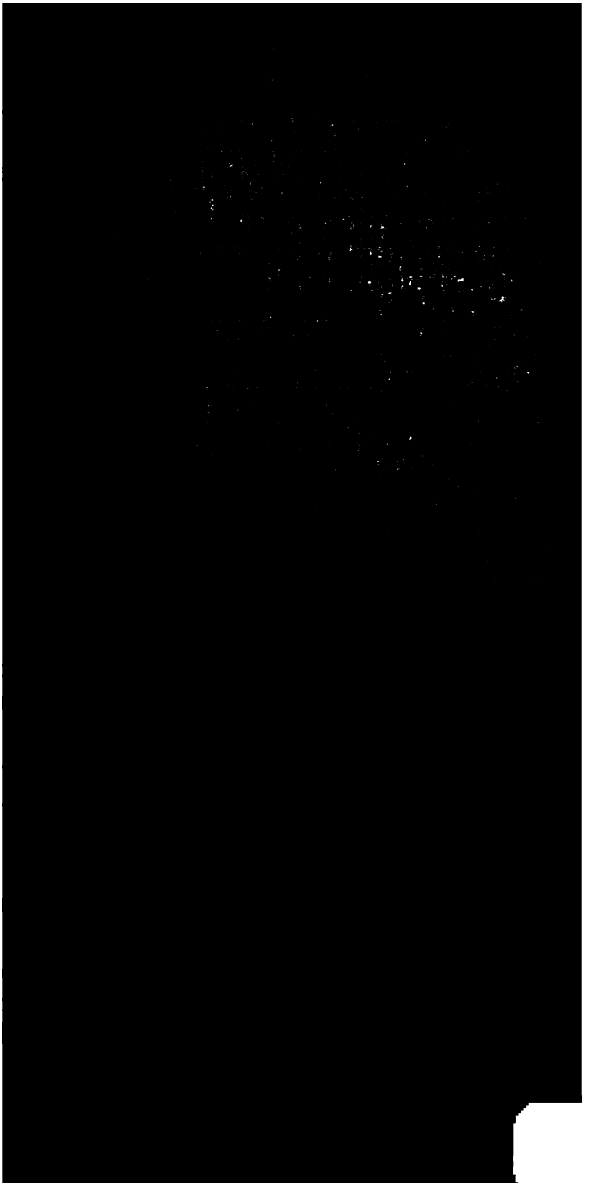
Que rien n'éteindra le deſir
Qui regne dans votre ame ;
Que l'on verra plutôt finir
Vos jours que votre flamme.

CLITANDRE.

Tes plaiſanteries me font mourir.

CRISPIN.

Je vais vous faire revivre. Écoutez. rodant autour de cette maiſon, pour tâc de faire quelque découverte favorable à n amo



CLITANDRE.

Quand je penſe que je poſſederai la ch
mante Liſette!

CRISPIN.

Il y a encore du chemin à faire : la ta
n'eſt pas aiſée ſur le chapitre de ſa niece ; n
nous en viendrons à bout ; repoſez-vous
cette tête-là.

Air : *C'eſt ma deviſe.*

Pour bloquer, combattre, aſſiéger,
Je ſuis un maître ;
Ma valeur, dans plus d'un danger,
S'eſt fait connoître.
Sçachez que j'ai toujours fini
Une entrepriſe,
Et que, *veni*, *vidi*, *vici*,
C'eſt ma deviſe.

Ce qui augmente beaucoup mes eſper
ces, c'eſt que Madame Argante a pour ſi
Monſieur Oronte, qui eſt fort dans les in
rêts de ſa niece ; ils ont ſouvent de pe
démêlés à ſon ſujet. Tenez, les voilà qui
aux priſes. Retirons-nous.

SCENE III.

ARGANTE, ORONTE.

ENSEMBLE.

Air : *Morguienne de vous !*

Argante. MORGUIENNE de vous ! quel homme, quel homme !
Oronte. Morguienne de vous ! quel homme êtes-vous ?
Oronte. Morguienne de vous ! quel' femme, quel' femme !
Argante. Morguienne de vous ! quel' femme êtes-vous ?

ORONTE.

On ne peut vous dire une parole.

ARGANTE.

En voilà déja plus de ſix que vous dites inutilement.

Air : *La ſombre dondaine.*

Vous perdez votre peine,
La ſon, la ſon, la ſombre dondaine ;
Vous perdez votre peine.
Le beau donneur d'avis !
Patati,
Patapon.
Le joli,
Le mignon !

ORONTE.

Ma ſœur.

ARGANTE.

Eh ! bien, mon frere ?

ORONTE.

Entendez raiſon une fois dans la vie. Comment voulez-vous pourvoir votre niece, ſi vous la tenez toujours renfermée ?

ARGANTE.

Ce ſont mes affaires.

ORONTE,

Vous croyez qu'elle en ſera plus ſage ? Erreur.

Air : *Pan, pan, pan, la poudre prend.*

Souvent trop de captivité
Nuit plus qu'un peu de liberté ;
Dès qu'un amant s'offre à la vûe
D'une fille trop retenue,
Pan, pan, pan,
Le cœur ſe prend,
La Belle eſt en feu dans l'inſtant.

ARGANTE.

Belle maxime ! Allez, vous ne ſçavez ce que vous dites.

ORONTE.

Eſt-il poſſible qu'une femme de votre âge ?...

ARGANTE.

Une femme de mon âge ! oh ! je l'avoue ;

Air : *Le Bois de Boulogne.*

Je ne ſuis plus dans mon printems ;
Pour vous, dans l'éclat de vos ans,
Vous êtes ſi jeune, je penſe,
Que vous êtes preſque en enfance.

ORONTE.

Air : *Comment donc ! ſur quel ton ?*

Puiſqu'aujourd'hui vous traitez de chanſon
Ce qui devroit vous ſervir de leçon,
Pour vous ranger enfin à la raiſon,
Dès le moment, je vais tout entreprendre.

ARGANTE.

Comment donc ! ſur quel ton
Oſe-t-on ?

ORONTE.

C'eſt le ton, c'eſt le ton, qu'il faut prendre.

ARGANTE.

Je m'embarraſſe fort peu de vos menaces.
Ma niece ſera pourvûe, quand il me plaira.

ORONTE.

Quand il vous plaira ?

ARGANTE.

Oui.

ORONTE.

Air : *Ah ! ah ! ah ! voyez donc comme il y viendra !*

Et moi, je gage
Qu'avant le jour fini,
De votre niece, un bon mari,
Malgré vous, ſera le partage.

ARGANTE.

Ah ! ah ! ah ! voyez donc comme il y viendra !
Taritatou, falira, lonfa.

ORONTE, *en s'en allant.*

La vieille folle !

ARGANTE.

Le vieux radoteur !

SCENE IV.

ARGANTE, CRISPIN.

ARGANTE.

CRISPIN.

CRISPIN.

Madame.

ARGANTE.

Il faut me donner aujourd'hui des preuv de ta fidélité.

CRISPIN.

Air : *Des fraiſes.*

Pour mon devoir mon amour
Me rend prêt à tout faire.
Faut-il agir nuit & jour,
Et ſe mettre en quatre, pour
Vous plaire, vous plaire, vous plaire?

ARGANTE.

Ecoute : mon bourru de beau-frere s mis en tête de marier ma niece ; il faut q en ait le démenti.

Air : *De notre Cabane.*

Redouble ta peine,
Criſpin, mon ami,
Et ne ſouffre point ici
De figure humaine,
Ni d'amant tranſi. [*bis.*]

CRISPIN.

Je voudrois bien que quelqu'un vînt s'y frotter ; il verroit beau jeu, ma foi. Je lui couperois net les deux oreilles, & je les mettrois dans ma poche.

ARGANTE.

Vas dire à Liſette que je veux lui parler.

SCENE V.

ARGANTE, *ſeule.*

IL faut avouer que j'ai là un bon domeſtique ; dès que je l'ai vû, j'ai ſenti qu'il ſeroit mon fait.

SCENE VI.

ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

MA chere Tante, Criſpin vient de me dire que vous me demandez : que ſouhaitez-vous de moi ?

ARGANTE.

Air : *Pour la Baronne.*

Votre préſence
Me fait plaiſir en ce moment.

Venez ; vous oubliez, je penſe,
Ce que l'on doit faire en entrant ;
La révérence.
Retournez, s'il vous plaît.

Air : *Blaiſe revenant des Champs.*

Quittez cet air indolent,
Tout dandinant... [*bis.*]
Je n'ai jamais vû d'enfant,
Si ſot & ſi bête :
Levez donc la tête.

Air : *Le trot, le trot, le trot.*

Je ne ſçais pas pourquoi
Vous avez cette allure.
Tenez, regardez-moi :
Voilà votre figure.
Il faut aller de cette façon-là,
De cette façon-là ;
Le menton bas : non pas comme cela ;
Non pas comme cela.
Qu'on a de peine avec les enfans !

Air : *Com' v'là qu'eſt fait !*

Çà, préſentez-moi votre ouvrage
Cette fleur eſt tout de travers ;
Vous avez manqué ce feuillage ;
Ces bruns-là devroient être clairs.
Faut-il que je vous le répete ?

Vous avez l'eſprit bien diſtrait.
Eh! qu'eſt-ce que ceci, fillette?
Regardez un peu ce bouquet;
Com' v'là qu'eſt fait! [*bis.*]

LISETTE.

Celui-là eſt-il bien, ma chere tante?

ARGANTE.

Pas mal. Si vous vouliez vous appliquer, s profiteriez; mais vous ne penſez qu'à r. Ah! que vous ne me reſſemblez guère!

Air: *Que je regrette mon amant!*

Je m'occupois inceſſamment,
Quand j'étois à l'âge où vous êtes;
Et j'en faiſois, dans un moment,
Plus qu'en deux heures vous n'en faites;
Je travaillois ſi joliment,
Que l'on m'en faiſoit compliment.
Je tricotois,
Je filois,
Je couſois,
Je brodois
Si joliment,
Que l'on m'en faiſoit compliment.

LISETTE.

La chere tante,

Air: *Je ferai mon devoir.*

Je vous promets à l'avenir,
De vous mieux obéir... [*bis.*]

Et que, du matin juſqu'au ſoir,
Je ferai mon devoir. [*bis.*]

ARGANTE.

Songez que vous n'êtes plus un enfant. Hélas! ce que je liſois l'autre jour, eſt bien véritable.

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

C'eſt lorſqu'on devroit avancer,
Que l'on recule davantage.
Fille qui commence à penſer,
Ne ſonge guere à ſon ouvrage.

Voyons votre écriture.

LISETTE.

La voici.

ARGANTE.

Air : *Petite Brunette, il ne faut pas.*

Grands Dieux! que veut dire cela? (*bis.*)
Vous plairoit-il de me l'apprendre?
Clitandre, Clitandre. Voilà
Toute une page de Clitandre.

LISETTE.

Dame, je ne ſçais pas; c'eſt un nom qui m'eſt venu dans la tête.

ARGANTE, *bas.*

N'y auroit-il point quelque choſe là-deſſous? Il faut que je la queſtionne un peu... Ecoutez.....

LISETTE.

Ma chere Tante.

ARGANTE.

Le Ciel vous préſerve de l'éprouver ; c'
un enfant plus à craindre qu'un géant.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Par un diſcours cajoleur,
Il amorce une fillette ;
Mais, ſi-tôt que du voleur
On écoute la fleurette,
Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

Quand une fille s'éloigne de ſa mere, une niece de ſa tante....

Air : *Si c'eſt par nature.*

Il la ſuit à pas de loup : (*bis.*)
Dès qu'il peut faire ſon coup,
Crac, le petit drôle
La filoute, lui prend tout,
Et puis, zeſte, il s'envole.

LISETTE.

Que faut-il faire pour s'en garantir, chere tante ?...

ARGANTE.

Je vais vous le dire. Comme il prend ſi vent la figure d'un Cavalier, il faut vous nir en garde contre les diſcours des homm par exemple, ſi quelque garçon vous abo civilement, & vous dit : mon petit cœur,

Reine, écoutez-moi ; à tout ce qu'il vous dira répondez non, toujours non.

LISETTE.

Cela ſuffit ; je vous obéirai.

ARGANTE.

Vous ne pouvez mieux faire : car, en vérité, rien n'eſt plus à craindre que les hommes.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Pour nous tout plaiſir eſt perdu,
Si-tôt qu'ils ſont nos maîtres :
J'en ai tant vû (3 *fois*)
De traîtres,
Tant vû,
J'en ai tant vû de traîtres !

SCENE VII.

LISETTE, CRISPIN, ARGANTE.

CRISPIN.

MADAME, un de vos Fermiers vous demande.

ARGANTE.

Je vais lui parler. Ma niece.

LISETTE.

Ma chere tante.

ARGANTE.

Que je trouve, à mon retour, votre ouvrage plus avancé.

LISETTE.

Oui, ma chere tante.

CRISPIN.

J'y aurai l'œil, Madame. (*Bas.*) Profitons de l'occaſion, & tâchons d'introduire mon maître.

SCENE VIII.

LISETTE, *ſeule.*

Air : *Ah! c'eſt un certain je ne ſçais quoi.*

QUEL changement s'eſt fait en moi!
Clitandre m'intéreſſe.
Mon cœur s'en occupe ſans ceſſe.
Mais c'eſt lui-même que je voi.
Je ſens un certain je n'ſçais qu'eſt-ce.
Je ſens un certain je n'ſçais quoi.

Ma tante a beau dire ; je ne puis croire que ce ſoit un voleur, & quand je penſe qu'il faut dire non, cela me fâche.

SCENE IX.

LISETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

BELLE Liſette, il m'eſt donc permis de vous voir ? En êtes-vous auſſi charmée que moi ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Qu'entends-je ? Eſt-ce-là le bonheur dont Criſpin m'a flatté ? Parlez-moi, ma Reine ; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Approuvez-vous les ſentimens
D'une amoureuſe flamme ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Le plus fidele des amans
A-t-il touché votre ame ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Quoi ! pour le prix de tant d'amour,
Je n'ai pas le moindre retour ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Voilà des réponſes bien Laconiques. Monſieur Criſpin, vous me le payerez. Voyon encore.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?*

Vous condamnez donc ma tendreſſe ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE,

Et vous refuſeriez mon cœur ?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Vous voulez que mon ardeur ceſſe ?

LISETTE.

Non, non, non.

CLITANDRE.

Dieux ! quel eſt mon bonheur !

Je ne puis retenir mes tranſports.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Pardonnez-les, je vous ſupplie ;
Tant d'attraits doivent m'excuſer.

SCENE X.

ISETTE, CLITANDRE, ARGANTE.

ARGANTE, *lui donnant ſa main.*

Suite de l'Air précédent.

S'Il vous faut des mains à baiſer,
Contentez votre envie.

Ah! ah! je vous y trouve; retirez-vous, ſademoiſelle : nous verrons ſi vous m'avez béïe; & vous....

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

Je vous conſeille, beau galant,
D'aller chercher un autre gîte.
Ce bâton-là, dur & peſant,
Si vous ne ſortez au plus vîte,
Pan, patapan, patapan, pan, pan,
Sur vous tombera dans l'inſtant.

SCENE XI.

ARGANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

QU'EST-CE que j'entends-là?
Tita, ta.

Qui vous met en colere ?
Madame, le maraud,
Tôt, tôt, tôt,
Va mordre la pouſſiere.

Ah ! ventre, ah ! tête, ah ! mort !

Air : *Les Trembleurs.*

Dans la fureur qui m'anime,
Il faut que mon bras l'opprime ;
Et laiſſe, en lavant ſon crime,
Un exemple à l'Univers.
C'eſt en vain que, par la fuite,
Il veut tromper ma pourſuite,
La colere qui m'agite,
Le ſuivra juſqu'aux enfers.

Pardonnez, Madame, je ne vous voy pas : dans ma fureur je ne connois perſon

ARGANTE.

Ce garçon-là eſt un tréſor. Mon cher C pin, je ſuis contente de ton zèle ; je vais pa à ma niece pour découvrir le myſtere de ce aventure. Tiens toi ici.

SCENE XII.

CRISPIN, CLITANDRE.

CRISPIN, *appellant ſon maître.*

ST, ſt, Monſieur.

CLITANDRE.

Ah ! Criſpin, quel eſt mon trouble ! & que vais-je devenir ?

CRISPIN.

Il eſt bien queſtion de faire ici le langoureux !

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

De ces pleurs, de cette triſteſſe,
Croyez-moi, ſuſpendez le cours.
Un amant qui ſe plaint ſans ceſſe,
Mérite de languir toujours.

Il s'agit de voir quelles meſures nous prendrons.

CLITANDRE.

C'eſt en toi ſeul qu'eſt mon eſperance, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Paix, paix.... oui... c'eſt cela.... point du tout.... attendez..... *vivat*.....je le tiens.

Air : *Lere, la, lere, lan, la.*

Je viens d'imaginer un tour.
Monſieur, avant la fin du jour,
Vous verrez ce que je ſçais faire ;
Lere, la,
Lere, lan, lere,
Lere, la,
Lere, lan, la.

J'ai lû dans les yeux de Madame Argan qu'elle n'eſt pas inſenſible, & ſans van nous avons du mérite : j'en tire un bon a gure pour mon projet ; vous avez la clef ma chambre : allez-y juſqu'à nouvel ord je vais penſer au moyen de vous rendre h reux.

SCENE XIII.

ARGANTE, LISETTE.

ARGANTE.

CE que vous me dites eſt il bien vrai ?

LISETTE.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

C'eſt la vérité pure ;
A chaque queſtion,
Ma tante, je vous jure,
Que j'ai répondu non.

ARGANTE.

Ne mentez pas, au moins ; voilà un p doigt qui me dit tout.

LISETTE.

l ! bien, il a dû vous dire que je vous éï.

ARGANTE.

ependant ce Monſieur vous a pris la main ous l'avez ſouffert.

LISETTE.

Air : *La Serrure.*

Tremblante, confuſe, étonnée,
Dans le trouble extrême où j'étois,
Mes forces m'ont abandonnée ;
Je voulois fuir & ne pouvois.

ARGANTE.

ites-moi un peu : comment ce Monſieur l entré au logis ? Qu'eſt-ce qu'il deman- ?

LISETTE.

demandoit mon oncle.

ARGANTE.

otre oncle ? Voilà ce que je voulois ſça- . Allez étudier vos leçons, & ſur les c de votre tête, que je n'entende point er de vous.

✣✣

SCENE XIV.

ARGANTE, *ſeule.*

C'Est mon benêt de frere qui m'a jou
tour-là. Hom, j'ai bien envie de
une choſe pour le déconcerter : je ſçais
que je ſerai contrôlée ; mais on voit des
mes plus âgées que moi faire des folies.

SCENE XV.

ARGANTE, CRISPIN.

ARGANTE.

AH ! te voilà ! je t'allois appeller po
faire une confidence. Je veux me
rier.

CRISPIN.

Parbleu ! j'en ſuis charmé ; mais je
avoir laiſſé la porte ouverte : on peut
entendre ; permettez que je voye . . . (
Tout favoriſe mon deſſein : dreſſons no
teries.

(*Il laiſſe tomber une L*
& va voir à la po

ARGANTE, *ramaſſant la Lettre.*

Ah ! ah ! qu'eſt-ce que cela ? [*Elle lit.*

» te donne avis, mon cher Chevalier, que » ton affaire va bien : les parens du Comte, » qui te croyoient en pays étranger, ſont diſ- » poſés à un accommodement ; ainſi j'eſpere » que tu ne joueras pas long-tems le rôle de » Criſpin, & que, dès que tu auras payé vingt » mille francs, dont on ſe contente, tu rede- » viendras le Chevalier de Plumoyſon : c'eſt » ce que déſire de tout ſon cœur ton ami, » le Marquis de Bellecourt.

C'eſt à Criſpin que cela s'adreſſe. Ciel ! quelle agréable ſurpriſe ! Je me ſuis toujours doutée qu'il étoit tout autre que ce qu'il paroiſſoit.

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Non, non, je ne m'y trompe guere :
Ce n'eſt pas un homme ordinaire ;
Je l'ai vû par ſon entretien.
Ah ! vraiment, je m'y connois bien.

SCENE XVI.

CRISPIN, ARGANTE.

CRISPIN.

MADAME, vous pouvez à préſent me confier . . .

ARGANTE.

Vous le méritez bien, ma foi, vous qui vous cachez de votre maîtreſſe ?

CRISPIN.

Moi, Madame?

ARGANTE.

Venez, venez, qu'on vous parle.

CRISPIN.

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Non, je n'en ſuis point capable ;
Ce langage me ſurprend.

ARGANTE.

Sous cet air peu reſpectable,
Je ſçais quel eſt votre rang :
Et non, non, il n'eſt point de ſi joli nom ;
Que votre nom véritable ;
Et non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que celui de Plumoyſon.

CRISPIN.

Qu'entends-je ?

ARGANTE.

Je vous parle en connoiſſance de cau
Monſieur le Chevalier. Tenez.

(*Criſpin prend la Lettre & la lit ba*

Qu'il eſt aimable ! qu'il a de graces !

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Je ne puis, ſans un doux tranſport,
Et le voir & l'entendre.
Feu mon époux avoit ce port,
Ce regard doux & tendre.
Si le défunt n'étoit pas mort,
Je pourrois m'y méprendre.

CRIS

CRISPIN.

adame, je voudrois en vain vous le ca-
; c'eſt une affaire d'honneur : ne me per-
as ; je vous en conjure.

ARGANTE.

ous m'offenſez par cette priere. Que ne
ez-vous lire dans mon cœur ? Vous y
ez que je n'ai point de plus grand plaiſir
onde, que d'obliger un galant homme,
ie, ſi vous avez beſoin de ma bourſe pour
ger votre ſituation....

CRISPIN.

hanger ma ſituation ! J'en ſerois au dé-
oir.

Air : *Comme un coucou.*

Je préfere mon eſclavage
Au deſtin le plus glorieux.
Il n'eſt rien qui me dédommage
Du plaiſir de voir vos beaux yeux.

ar enfin, je ne puis garder le ſilence.

Air : *J'entends le moulin, tique, tique, taque.*

Lorſque l'Amour, pour m'enchanter,
A vos yeux vint me préſenter,
Je dis en moi-même auſſi-tôt :
Eh ! oui, vraiment, voilà ce qu'il me faut.
Je ſentis mon cœur, tique, tique, taque,
Je ſentis mon cœur taqueter.

ARGANTE.

Eh ! bien, Chevalier, il ne tiendra vous d'être heureux; tenez, ſans tant de pr bule,

Air : *Le Maître fou que voilà !*

Par un bon mariage,
Uniſſons-nous tous deux.

CRISPIN.

Un ſi charmant partage
Comblera tous mes vœux.

ARGANTE.

Moi, vous me croyez prête.

SCENE XVII.

ORONTE, ARGANTE, CRISPI LISETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE.

ORONTE, *écoutant.*

Suite de l'Air précédent.

AH ! ah !
Le joli tête à tête !
Le beau *duo* que voilà !

ARGANTE.

Mon frere ſera bien attrapé.

Air : *Dans un amoureux myſtere.*

Ah ! que je ſerai ravie
De voir ce beau contrôleur,
De dépit l'ame remplie,
Murmurer de mon bonheur !

ORONTE.

L'extravagante !

ARGANTE.

Il crevera de douleur.

ORONTE.

L'impertinente !

CRISPIN.

Allons, mon adorable, ne différons plus ; je brûle, j'étouffe, je meurs.

Air : *L'avez-vous vu paſſer ?*

Tant d'attraits que voilà (*bis.*)
Font que mon cœur ſoupire,
Olire, olire ;
Soulagez mon martyre.

ARGANTE.

Olire, ola.

CRISPIN.

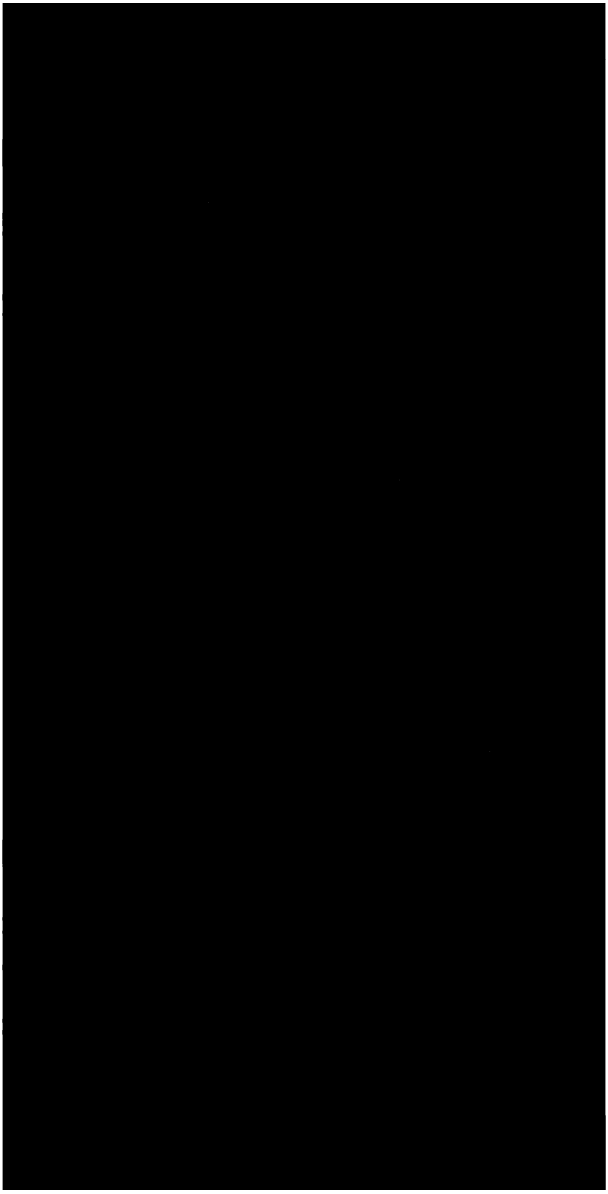
Souffrez du moins que ſur cette main blanche je prenne quelque lénitif.

ARGANTE.

Il me fait pitié.

CRISPIN.

Ma Reine, ma charmante.

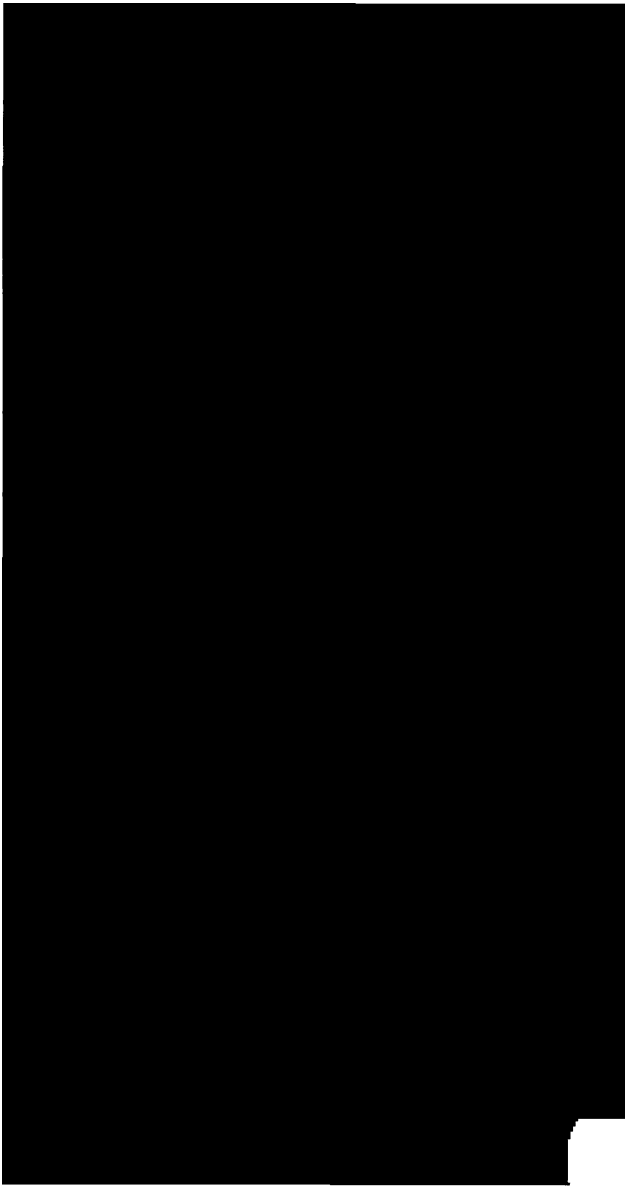


ARGANTE.

Le perfide m'abandonne ! ah ! je ſuis
hie ; mais je n'en ſerai pas la dupe, & j
marierai à quelque prix que ce ſoit. I
ſieurs, ſi quelqu'un de vous veut ép
une petite veuve, je ſuis à lui, & je
aſſure qu'il trouvera mieux qu'il ne pen

Air : *L'Amour eſt un voleur.*

J'ai ſous des cheveux gris
L'humeur aſſez jolie.
Sans trop de flatterie,
Je vaux encor mon prix.
Vive, fringante, preſte,
On me trouve encor des appas.
Et zeſte, zeſte, zeſte,
Bien des jeunes filles n'ont pas
Un ſi beau reſte.



JULIE.

Où ſont ces petites bonnes-gens ? Qu'ils partent point ſans que je les voye.

LA RANCUNE.

Ils auront l'honneur de prendre congé la compagnie ; mais ils voudroient auparavant vous donner un petit ballet.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah !

LA RANCUNE.

Aurez-vous la bonté de le permettre ?

LE CHEVALIER.

Ces Meſſieurs ne ſont pas les choſes à d Il faut voir cela, Madame.

JULIE.

Volontiers ; mais il eſt un peu tard.

LA RANCUNE.

Leurs danſes ne ſont pas longues. A Meſſieurs de la ſymphonie.

DIVERTISSEMEN

CANTATILLE, chantée par un enfant de ſi

VOLEZ, petits Amours, volez ſur ce ri
Faites-y de nos jeux goûter le badinage ;
Riez, folâtrez avec nous.
Notre âge doit pour nous exciter votre zele
Ceux pour qui ma voix vous appelle,
Sont tous des enfans comme vous.

VAUDEVILLE.

JULIE.

Air : *Les petits, toure lourirette.*

PAR l'âge ni par la grandeur,
Ne jugeons jamais d'un Acteur.
Ceux-ci dont je ſuis ſatisfaite,
Font voir que, pour être amuſans,
Les petits, toure lourirette,
Valent bien les grands.

LA RANCUNE.

Quand du cothurne les Héros
Laſſent la Cour par leurs grands mots;
A Paris la Troupe cadette
Reçoit des applaudiſſemens.
Les petits, &c.

ARGANTE.

Tous les jours dans les jardinets
On trouve les plus beaux bouquets;
Et des arbres nains la cueillette
Donne des fruits les plus charmans.
Les petits, &c.

LE CHEVALIER.

De la bravoure des ſoldats
La taille ne décide pas;
Bien ſouvent, lorſque la trompette
Appelle au feu les combattans,
Les petits, &c.

Mars ayant inſulté l'Amour,
L'Amour à l'inſtant eut ſon tour;
Apprends, dit-il, par ta défaite,
A ne point railler les enfans.
Les petits, &c.

CRISPIN.

Que mon deſtin ſeroit charmant;
Si le Spectateur, en ſortant,
Diſoit, d'une voix ſatisfaite:
Criſpin me plaît, il eſt brillant;
Ce petit, toure lourirette,
En vaut bien un grand.

CLITANDRE.

Quoique je ne ſois qu'un nabot,
Je ſçais remuer le ſabot.
Ma danſe eſt encore imparfaite;
Mais j'eſpere qu'en peu de tems
Mes petits petons, toure lourirette,
Vaudront bien les grands.

LISETTE.

Ah! que nous nous croyons heureu
Si l'on eſt content de nos jeux!
En ſortant, que chacun répete
Ces mots pour nous ſi raviſſans:
Les petits, toure lourirette,
Valent bien les grands.

FIN.

LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1737.

ACTEURS.

MOnſieur RICHARD.

Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ, *Nouvelliſte.*

M. FURET.

M. REPIC, *Médecin.*

LÉANDRE.

ANGÉLIQUE, *Fille de M. Tim*

FINETTE, *petite ſœur d'Angéliqu*

LISETTE, *Suivante.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

UN DOMESTIQUE.

LE NOUVELLISTE DUPÉ,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

M. RICHARD.

BOn jour, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

Votre ſervante, Monſieur Richard.

Air : *Gai, gai, larirette.*

Ah ! que mon ame eſt contente
De vous revoir en ces lieux,
Si joyeux !

Landerirette.
Il y reſte juſqu'à midi,
Landeriri.
Sitôt qu'il a dîné,

Air : *Tout d'travers.*

Il court diſſiper ſon ennui
Chez Dupui ;
De-là chez Procope il va
Sonica ;
Puis vient chercher un bon mot
Chez Gradot.

M. RICHARD.

La belle occupation !

Madame ARGANTE.

Ce n'eſt pas encore tout.

Air : *Votre cœur eſt bien étrenné.*

Son eſprit toujours en campagne
De la Ceuta vient en Eſpagne,
De la Manche ſur l'Océan :
Il part du fond de l'Allemagne,
Et le voilà dans Aſtracan.

Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Coromandel & Malaga
Pour lui ſont le bois de Vincenne ;
Le Tanaïs & le Volga
Lui ſont plus connus que la Seine.

M. RICHARD.

Quelle extravagance !

Madame ARGANTE.

Il fréquente ici un M. Furet, dont il a fait on commissionnaire pour les découvertes; 'est son favori, son tout : il ne jure que par ui.

Air : *Philis, en cherchant son amant.*

Enfin ce gazetier banal,
Ce fou, ce maître original,
De tout ce qu'on dit bien ou mal,
Au Luxembourg, à l'Arsenal,
Tient un journal.

M. RICHARD.

Je plains bien Madame votre fille.

Madame ARGANTE.

Ma fille? Autre folle. Le jeu est sa fureur; ette extravagante,

Air : *Le jus d'Octobre.*

Sombre, taciturne & contrainte
Par-tout où le jeu ne va pas,
Ne rit qu'à l'aspect d'une quinte;
Et ne se plaît qu'avec des As.

Je croyois l'en retirer par mes leçons & par non exemple; mais un certain M. Repic, Medecin, qui vient ici tous les jours, rend nes efforts inutiles. Que vous dirai-je? C'est n dérangement affreux dans cette maison; que l'on plaide, que l'on saisisse, on n'y pense as.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Quand il arrive une aventure
Qui doit leur cauſer du chagrin,
L'un d'eux a recours au Mercure,
Et l'autre demande un ſixain.

Il faut qu'à ſoixante ans, je me char des embarras du ménage. Ce qui m'afflige plus, c'eſt le tort que cela fait à l'établiſ ment de leurs enfans, & ſurtout de l'ai qu'il eſt tems de pourvoir.

M. RICHARD.

A ſon égard, vous ne devez point av d'inquiétude ; Leandre, mon neveu, j d'une fortune conſidérable qu'il ſera char de partager avec elle : il l'adore, il vou demande ; c'eſt le ſujet de ma viſite.

Madame ARGANTE.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

D'Angélique grand'mere,
Je puis tout ſur ſon cœur ;
Si Léandre eſt ſincere,
Je ferai ſon bonheur.

M. RICHARD.

Sûr de ſon caractere,
Je vous promets ſa foi.

Madame ARGANTE.

Du ſoin de cette affaire,
Repoſez-vous ſur moi.

Pour faire les choſes dans les regles, il faut commencer par voir le Pere ; je prévois bien cependant que vous ne pourrez en tirer raiſon.

M. RICHARD.

Eſt-il ici ?

Madame ARGANTE.

Oui, une fluxion qu'il a gagnée hier en traçant le plan de la ville de Prague dans les Thuilleries, l'oblige à garder la maiſon. Tenez, le voici avec ſon bien-aimé ; profitez du moment.

SCENE II.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ, M. FURET.

M. TIMBRÉ.

Refrain.

GAr, gai, gai, larirette ;
Gai, gai, gai, lariré.

Air : *Que j'eſtime mon chef voiſin !*

Ah ! que de vous voir en ces lieux,
Cher Furet, il me tarde !

M. FURET.

Ah ! que vous me rendez joyeux
Par cette humeur gaillarde !

M. TIMBRÉ.

Avouons-le, cher ami, nous avons eu bien de l'inquiétude.

M. FURET.

Il eſt vrai que la ville de Prague nous a fait paſſer de mauvaiſes nuits. Voici un morceau qui, je crois, ne vous ſera pas indifférent.

M. TIMBRÉ.

Ah ! ah ! c'eſt une Eſtampe ; je vois bien ce que c'eſt.

Air : *Le trot, le trot.*

Regardez ces ſoldats :
Comme ils prennent la fuite !
Comme ils doublent le pas,
Craignant notre pourſuite !
Voyez ici comme leur Général, leur triſte Général
Tourne le dos à notre Maréchal ;
Ils s'en vont tous le trot, le trot, le trot,
L'entrepas, l'amble & même le galop.

M. FURET.

Je n'en ſuis point ſurpris.

Air : *Réveillez-vous.*

Comment d'un ſi facheux déboire
Auroient-ils pu ſe dégager ?
Ils appréhendoient de trop boire,
Et n'avoient point de quoi manger.

Il me ſemble que quelqu'un nous écoute. Eloignons-nous un peu. Que fait-on à préſent

la Bohême ? Voulez-vous bien me dire
on en eſt de ce côté-là ?

M. TIMBRÉ.

olontiers. Mais il faut auparavant que
us faſſe une petite deſcription du pays.
z, voilà Egra. Ce chemin conduit tout
à Prague. Ceci, c'eſt la montagne
he ; là & là, ce ſont les deux Rivieres
rroſent ce Royaume.

M. FURET, *à M. Richard.*

Plan, plan, plan, place au Régiment de la Calotte.
Prenez garde à ce que vous faites.
Monſieur, dans l'endroit où vous êtes,
Vous allez effacer le plan.

M. RICHARD, *bas.*

Plan, plan, plan,
Place au Régiment de la Calotte.

M. FURET.

etirez-vous donc, s'il vous plaît ; ne
z-vous pas que vous avez un pied ſur
e, & l'autre ſur la Moldau ?

M. TIMBRÉ.

ous nous gâtez vingt lieues de pays,
n'eſt pas gracieux. . . . Les Ennemis
nt là, leur poſition n'étoit pas avanta-
e, ils avoient beſoin de vivres, & pour
voir, il falloit paſſer par un défilé qui
ouve entre ces deux montagnes ; notre

Général informé que les Ennemis en faiſoient venir par cet endroit, conçut le deſſein de leur enlever ces vivres. Que fit-il ? Il leur envoya un gros détachement qu'il fit partir de-là pour aller là.

(*A M. Richard.*)

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monſieur, rangez-vous donc, de grace;
Comment voulez-vous, dites-moi,
Qu'un corps de dix mille hommes paſſe
Pour aller prendre ce convoi.

M. FURET.

Monſieur, faites voir que vous êtes bon François, & ne vous oppoſez point à une expédition qui va combler nos troupes de gloire & de plaiſir.

M. TIMBRÉ.

Une fois dans la vie, penſez à ce qu'on vous dit. Si vous reſtez dans cette place, eſt-il poſſible que douze bataillons & trois ou quatre mille hommes de cavalerie paſſent entre vos jambes ?

M. RICHARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. TIMBRÉ.

Voilà bien de quoi rire !

M. FURET.

Attendez que le convoi ſoit pris.

M. TIMBRÉ.

Voyez un peu s'il nous écoute. Quelle obſtination !

M. RICHARD.

Quelle extravagance, Monſieur. Je venois pour....

M. FURET, *à M. Timbré.*

Continuez, s'il vous plaît.

M. TIMBRÉ.

Pour vous, à la bonne heure. On battit l'eſcorte, & le convoi fut pris.

M. FURET.

Enſuite.

M. TIMBRÉ.

Vous allez voir.... Puiſqu'il plaît à Monſieur de reſter là, changeons de place.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Tenez, voilà le chemin
De la Weſtphalie.

M. FURET.

Pour éviter ce faquin,
Sauvons-nous en Siléſie.

M. TIMBRÉ.

Voici Breſlau, Vienne eſt là.

M. FURET.

Je penſe qu'il nous ſuivra
Juſques dans la Hongrie.

M. RICHARD, *l'abordant.*

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. TIMBRÉ.

Quoi ! c'eſt vous ! je ne vous remettois pas. (*A M. Furet.*) Au diantre le fâcheux. Allez m'attendre. Je ſuis à vous dans un moment. (*Furet ſort.*)

SCENE III.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

J'Avois quelque choſe dans la tête!

M. RICHARD.

Vous avez l'eſprit ſi occupé!

M. TIMBRÉ.

Venons au fait. Que dit-on dans votre quartier ?

M. RICHARD.

Rien.

M. TIMBRÉ.

Rien ! vous êtes mal informé.

M. RICHARD.

Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

M. TIMBRÉ.

Connoiſſez-vous, dans le quartier Saint Honoré, cette petite fille qui a perdu ſa mere, & cette grande fille que ſa mere a perdue ?

M.

M. RICHARD.

Je ne ſçais ce que c'eſt.

M. TIMBRÉ.

Air : *Ah! qu'elles ſont.*

Sans doute vous avez lû
Ces rimes un peu ſalées,
Où depuis peu l'on a vû
Des filles bien régalées.
Ah! qu'elles ſont, qu'elles ſont, qu'elles ſont,
Qu'elles ſont bien habillées!

Cette ſatyre plaît à bien du monde; cependant:

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Je trouve, moi, cette cenſure
Trop dure,
Pour de bonnes raiſons.
Meſſieurs les faiſeurs de chanſons;
Ignorez-vous que ces Poulettes
Sont faites
Pour plumer les Dindons?

SCENE IV.

M. TIMBRÉ, M. RICHARD, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, Madame vous prie de lui dire combien il y a que vous occupez cette maison ?

M. TIMBRÉ.

Est-ce que je me mêle de cela, moi ?

M. RICHARD.

Fi donc, ce détail est trop bourgeois.

LISETTE.

Madame demande encore si vous avez votre Procureur ?

M. RICHARD.

Il faut être bien fou....

M. TIMBRÉ.

Hem ?

M. RICHARD.

Pour vous rompre la tête de pareilles gatelles.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

M. TIMBRÉ.

Que j'ai été hier au Palais, & que j'ai point vû M. Rapin.

LISETTE.

J'en devine la raiſon.

Air : *O reguingué.*

Lorſque la Chambre s'aſſembla,
Que votre cauſe on appella,
Je gage contre qui voudra,
Lui, qu'il étoit à la buvette,
Vous, que vous liſiez la gazette.

M. TIMBRÉ

Inſolente, je te....

(*Liſette ſort.*)

M. RICHARD.

Elle me paroît fort attachée à vos intérêts, il faut lui paſſer quelque choſe.

(*Elle revient.*)

M. TIMBRÉ.

Encore! Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau?

LISETTE.

Monſieur, c'eſt le Marchand du fauxbourg qui vous apporte de l'argent.

M. TIMBRÉ.

Que ne le reçois-tu pour moi? Cela vaut-il la peine de m'interrompre?

LISETTE.

Il veut une quittance.

M. TIMBRÉ.

En ce cas, qu'il prenne la peine de revenir.

Air : *Votre conduite eſt fort plaiſante.*
Choiſir l'heure de la gazette,
Pour me rembourſer d'une dette !
Les débiteurs ſont déplaiſans.
Une fois pour toujours, Liſette,
Dis-lui qu'il prenne mieux ſon tems.
(*Liſette ſort.*)

SCENE V.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

MONSIEUR, pour revenir à votre quartier...

M. RICHARD.

Monſieur, je vous demande pardon ; je ſuis un peu preſſé ; je venois vous parler d'une affaire d'importance.

M. TIMBRÉ.

De quoi s'agit-il ?

M. RICHARD.

D'un mari pour Mademoiſelle Angélique.

M. TIMBRÉ.

Vous vous y prenez trop tard ; un de mes amis s'eſt chargé de ce ſoin.... Je donnerois ma fille à un ſot qui n'a pas le tems de m'écouter ! Je ne ſuis pas ſi fou.

SCENE VI.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

M. RICHARD.

Air : *Lanturelu.*

AH ! quelle chimere !
Quel aveuglement !

Madame ARGANTE.

Etes-vous content ?

M. RICHARD.

Je quitte le pere.

Madame ARGANTE.

Que vous a-t-il répondu ?

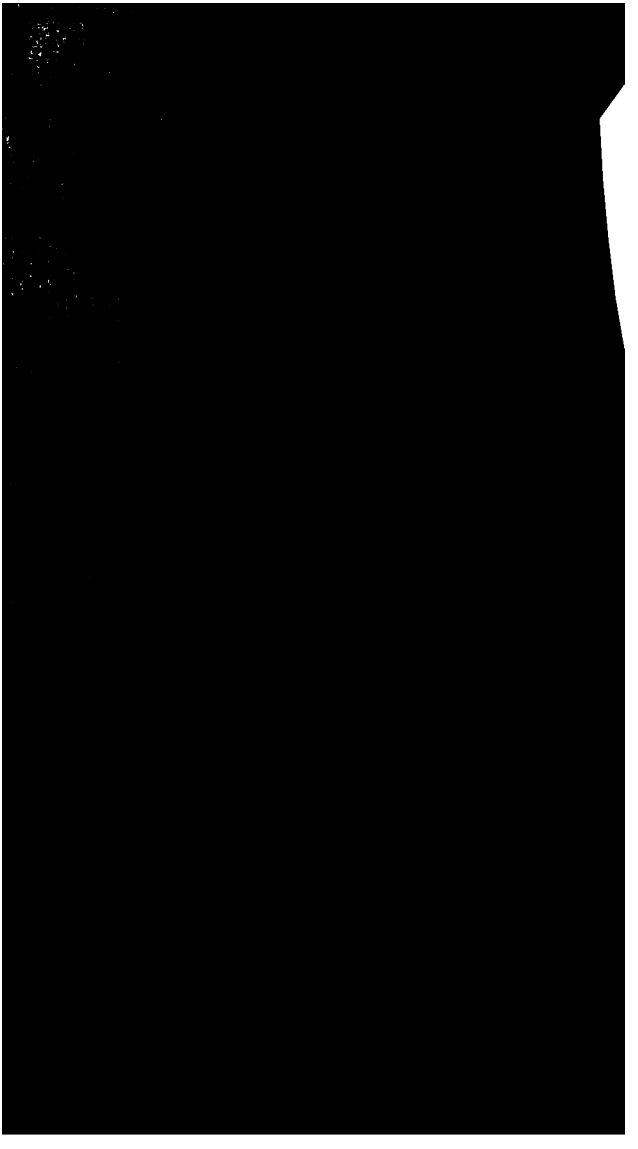
M. RICHARD.

Lanturelu, &c.

En vérité les Petites Maiſons en renferment de plus ſages : il m'a parlé d'un homme qu'il avoit en vue ; c'eſt apparemment M. Furet.

Madame ARGANTE.

Oui, & il faut s'en défier. Il eſt de ces gens qui, ſous un dehors tout uni, cachent de fines allures. Il me vient une idée ; ſi nous tâchions de mettre la Mere de notre part ?



M. RICHARD.

Et moi, dans mes beaux jours,
Oh ! dame, [*bis.*]
Je faiſois de beaux tours.

Air : *Gardez vos moutons.*

J'étois un gaillard qui ſçavoit
Mener les amourettes ;
Les mamans, lorſque j'arrivois,
Diſoient à leurs fillettes :
Gardez vos moutons, &c.

Vous ſouvient-il, Madame Argante, du jour que vous me donnâtes ce ſoufflet ? Je le méritois bien.

Madame ARGANTE.

Tenez, vous méritez encore celui-là pour votre indiſcrétion.

M. RICHARD.

Ceci paſſe le jeu.

Madame ARGANTE.

Paix ! Ne parlez pas de vos folies. J'entends quelqu'un.

SCENE VII.

Madame ARGANTE, M. RICHAR ANGÉLIQUE, LÉANDRE, FINETTE.

LÉANDRE.

Air : *En vous j'ai mis tout mon eſpoir.*

QUi vient ici mal à propos
Troubler notre repos ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt Finette, parlez tout bas :
Qu'elle n'entende pas.
C'eſt une petite fille qui retient tou vous en avertis.

FINETTE.

Ouais, voilà un grand ſilence.

LÉANDRE.

Il faut nous en défaire ?

FINETTE.

Allons donc, ma ſœur ; quelle figure faites ? Vous ne dites mot, ma bonne Ma

Air : *J'aime ce ſpectacle nouveau*, ou *Enſuite baiſe la main.*

Quel eſt le Monſieur que je voi ?
Dites-le moi.

Madame ARGANTE.

Monſieur vient pour jouer.

FINETTE.

Oui-dà !

Oh ! je devine,
Voyant ſa mine,
Qu'il gagnera.

ANGÉLIQUE.

Ecoute, Finette ; ta bonne Maman a quelqu'affaire avec Monſieur : il ne faut pas qu'une petite fille ſe rende incommode.

Madame ARGANTE.

Tu ſçais bien ce que je t'ai promis, quand tu ſçauras ces deux fables. Vas étudier, mon petit cœur, vas....

FINETTE.

Oh ! j'en ſçais des fables : écoutez, que je vous en diſe une. M. Léandre, ma ſœur, approchez. Vous m'en direz votre ſentiment.

Air : *Comme un coucou.*

Un jour un Tourtereau fidele,
Prêt à voir payer ſon ardeur,
Avec ſa tendre Tourterelle,
S'applaudiſſoit de ſon bonheur.

Air : *De Joconde.*

Il lui diſoit, tout ci, tout ça,
Tourterelle ma mie,
Bientôt l'hymen nous unira ;

Mon ame en eſt ravie.
Informé de ce deſſein-là,
Un Vautour en fut frié
En fut jaloux, & projetta
De rompre la partie.

Air : *Pour la Baronne.*

Une Linotte
Vient pour leur découvrir ce tour :
La Tourterelle fit la ſotte ;
Son amant, comme elle, fut ſourd
A la Linotte.

Air : *Luſtucru.*

Qu'arrive-t-il ? De l'amante
Notre Vautour ſe ſaiſit.
Le Tourtereau ſe lamente ;
De ſes cris tout retentit.
La Linotte qui s'en rit,
Ces mots lui chante :
Pourquoi ne m'as-tu pas cru ;
Luſtucru ?

Adieu, Monſieur le Tourtereau ; la Linotte vous ſouhaite le bon jour.

Air : *Il ne faut jurer de rien.*

Elle avoit à vous donner
Un avis de conſéquence ;
Mais c'eſt vous importuner :
Elle ſort en diligence.
Oh ! vraiment, vous méritez bien
v l

Que je garde le ſilence;
Oh ! vraiment, vous méritez bien
Que je ne vous diſe rien.

ANGÉLIQUE.

Finette.

FINETTE.

Non, non ; il ne faut pas qu'une petite fille ſe rende incommode.

Madame ARGANTE.

Viens, ma mignonne.

FINETTE.

Il faut que j'étudie mes fables.

Madame ARGANTE.

Je t'en prie.

FINETTE.

Air : Martin je me nomme.

Je ne ſçaurois contre vous
Garder longtems mon courroux.
Allez, je ſuis bonne,
Et je vous pardonne.

Écoutez. Il y a un quart d'heure, comme j'étois dans l'antichambre, j'ai vû paſſer mon cher pere avec M. Furet ; ils parloient de contract, de notaire, de noces.

Air : A faire un compliment.

Je ne ſçais pourquoi, ce langage
Me plaît tant : mais je ſuis toujours
Attentive aux diſcours.

De mari, de mariage :
Attentive aux discours
Où l'on parle d'amours.

Mon cher pere & son ami sont allés dans la galerie ; je les ai suivis sans faire semblant de rien : comme ils étoient à l'écart, & que je ne pouvois les entendre, je me suis avisée, pour m'approcher, de m'écrier avec surprise:

Air : *Les Feuillantines.*

Qu'est-ce que vous avez là,
Mon papa ?
Ciel ! quelle tache est-ce là ?
En voici deux côte à côte ;
Attendez, attendez, attendez que je les ôte.

J'ai pris la basque de son habit, & j'ai entendu M. Furet qui disoit à demi-voix.

Air : *Comment faire?*

Si vous voulez me rendre heureux,
Daignez l'accorder à mes vœux.
Je le veux, répond mon cher pere :
Mais mon épouse à vous unir
Ne voudra jamais consentir ;
Comment faire ?

Qu'elle le veuille ou non, dit M. Furet.

Air : *Je suis pour les Dames, moi.*

Dans peu de tems, je lui ferai la nique ;
Satisfait & content,
On me verra posseder Angélique,

Si ſon pere y conſent :
Que notre hymen par adreſſe s'acheve,
Et que je l'enleve,
Moi,
Et que je l'enleve.

LÉANDRE.

Ciel !

Madame ARGANTE.

Le traître ! Je me ſuis toujours douté qu'il nous gardoit un trait de ſa façon.

M. RICHARD.

Qu'a répondu M. Timbré ?

FINETTE.

Air : *Robin, turelure.*

Dès ce ſoir, l'ami Furet,
Nous prendrons quelques meſures ;
Vous, ſoyez toujours au guet,
Turelure,
Pour ſçavoir des aventures,
Robin turelure, lure.

Voilà ce que j'avois voulu vous dire.

LÉANDRE ET ANGÉLIQUE.

Ma chere Maman.

Madame. ARGANTE.

Patience ! Angélique, allez donner à votre ſœur ce que vous ſçavez.... (*Bas.*) Il faut l'éloigner.

ANGÉLIQUE.

Venez, Finet e.

FINETTE.

Adieu, ma bonne Maman; adieu, M
ſieur: ſoyez bon joueur, & ne vous av
pas de renoncer.

SCENE VIII.

Madame ARGANTE, LÉANDR
M. RICHARD.

LÉANDRE.

MADAME, vous le voyez; les mor
ſont chers.

Madame ARGANTE.

Que ferons nous?

M. RICHARD.

Dans les maux déſeſperés, il faut de
mêdes violens; rendons-nous maîtres d'
gélique; on la mettra dans ma maiſon.

LÉANDRE.

Valentin mon valet eſt un homme
main qui ne nous ſera pas inutile. Il eſ
bas; je vais le chercher.

SCENE IX.

Madame ARGANTE, M. RICHARD.

Madame ARGANTE.

Air : *Vivons comme le voiſin vit.*

QUE nos ſoins, de ces deux amans
Couronnent la conſtance.

M. RICHARD.

Soyons, pour finir leurs tourmens,
Tous deux d'intelligence.

SCENE X.

Madame ARGANTE, M. RICHARD, LÉANDRE, VALENTIN.

M. RICHARD.

QUE lui dites-vous, mon Neveu?

LÉANDRE.

Je lui propoſe un moyen fort aiſé.

VALENTIN.

Non, cette idée eſt trop facile.
Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette victoire;
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Air : *Qu'on m'apporte bouteille.*

Un projet ordinaire
Ne flatte point mon cœur.
Il faut du beau, du téméraire
Où je ſignale ma valeur.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire ?

VALENTIN.

Que Monſieur Timbré eſt un Origin mérite un tour de diſtinction. J'en m un ; laiſſez-moi faire ?

Air : *Je vois, Liſette, un billet doux.*

Je ſuis un drôle,
Sans me vanter,
Qui de ce rôle
Peux m'acquitter.
Je veux le jouer, lui préſent,
Sans qu'il le ſçache,
Et lui faire un enlevement
Sous la mouſtache.

Je veux que vous parliez à Angél que vous l'engagiez à vous ſuivre, que l'emmeniez effectivement en préſen pere, ſans qu'il s'en apperçoive.

Air : *Sois complaiſant.*

Il faut même que Liſette ſoit de la partie.

Madame ARGANTE.

Je vais les avertir. Chut : voici Monſieur Repic.

VALENTIN.

Allons prendre nos meſures & nos traveſtiſſemens néceſſaires.

SCENE XI.

M. REPIC, UN DOMESTIQUE.

M. REPIC.

CHIENNE de fortune !

LE DOMESTIQUE.

Le Portier m'a dit que le Medecin étoit ici ; il ne m'a pas trompé.

M. REPIC.

Le joli métier que je fais là !

LE DOMESTIQUE.

Monſieur, M. le Marquis eſt bien mal.

M. REPIC.

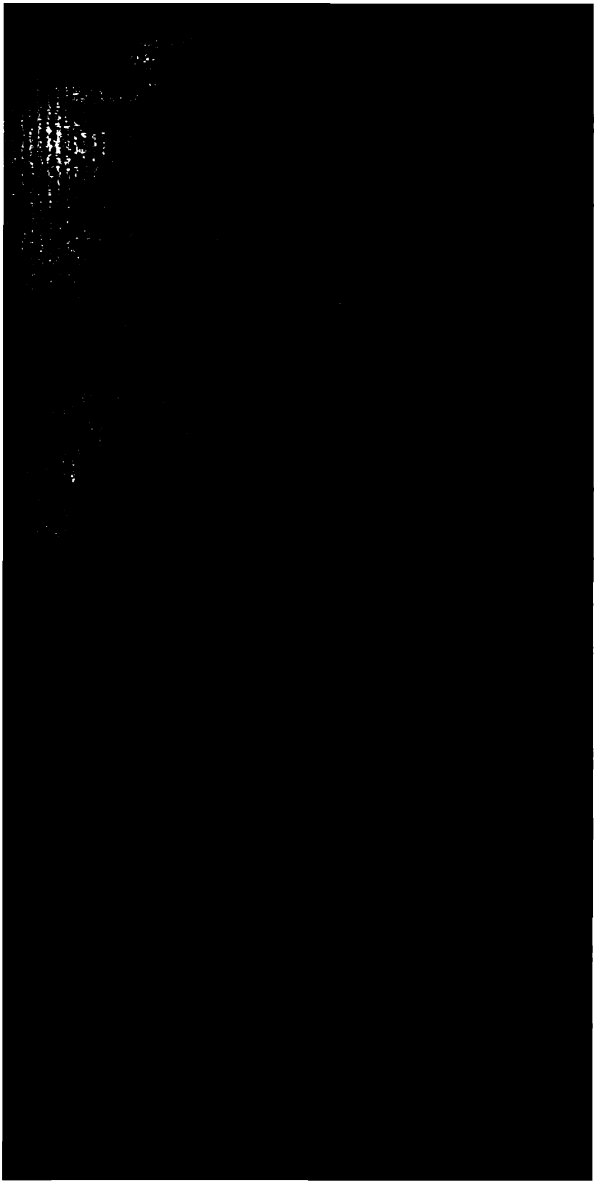
Quel malheur !

LE DOMESTIQUE.

Oui, cela eſt bien malheureux.

M. REPIC.

Je perds tout.



M. REPIC.

e n'y comprends rien. Voyons, il jette cœur...

LE DOMESTIQUE.

Non, Monſieur.

M. REPIC.

Une, deux, trois; il change de couleur.

LE DOMESTIQUE.

Oh! pour cela oui, je ne le reconnois plus.

M. REPIC.

y renonce.

LE DOMESTIQUE.

Non pas, s'il vous plaît: on m'a ordonné ne pas revenir ſans vous.... Monſieur.... nſieur... le...

M. REPIC.

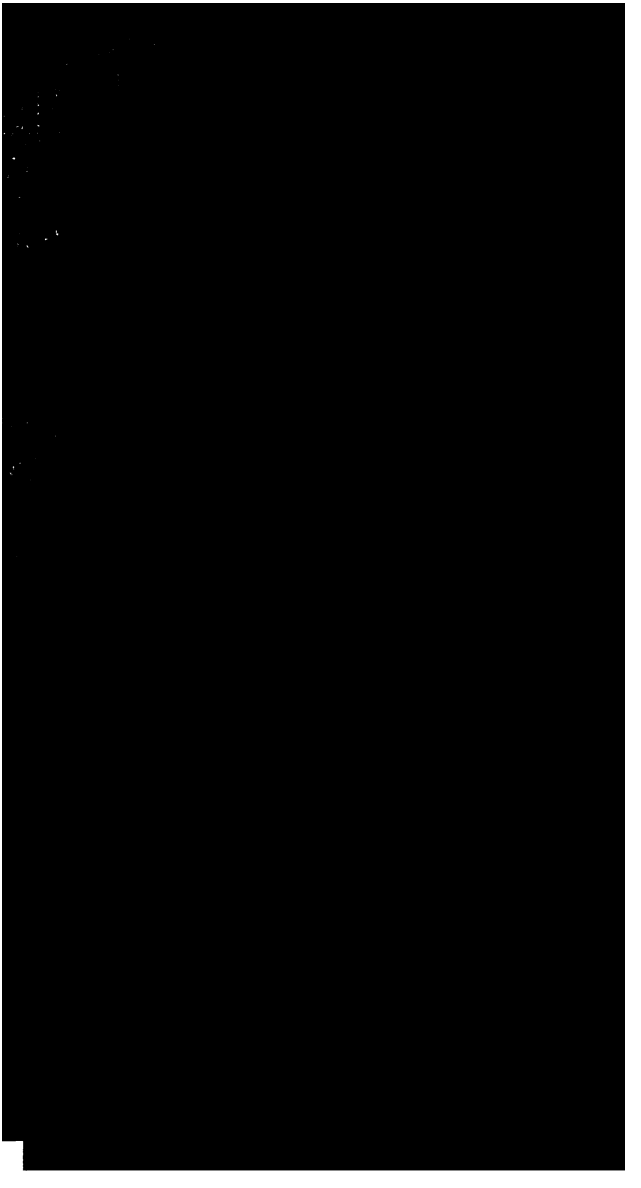
Que veux-tu? Peſte de l'importun!

LE DOMESTIQUE.

Monſieur le Marquis mon Maître ſe meurt.

M. REPIC.

Et moi, je ſuis mort; va-t-en au Diable.



vois notre homme dans le veſtibule. Il nd ſon chemin vers cette cour.

Air : *Un Abbé dans un coin.*

Ici près, dans un coin,
Sans témoin,
Cachez-vous avec ſoin.
Gardez-bien le ſilence :
Et puis, quand il faudra
Que la ſcene commence,
Ce bruit vous l'apprendra.

(Il touſſe.)

SCENE XIV.

M. TIMBRÉ, VALENTIN.

VALENTIN.

HOLA ! ho ! quelqu'un ! La Fleur, Champagne, l'Eveillé !

M. TIMBRÉ.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

VALENTIN.

Comment, Monſieur, c'eſt vous-même ?

M. TIMBRÉ.

Air : *Des voyelles anciennes.*

Qui vous amene dans ces lieux ?

VALENTIN.

C'eſt le bruit de votre mérite.
D'un renom ſi beau, ſi fameux,
Souffrez que je vous félicite.
Vos talens, votre qualité
Sont inſérés dans le Mercu.....re.

M. TIMBRÉ.

Oh! vraiment, je lui ſçais bon gré
De la gloire qu'il me procu.....re.

VALENTIN.

Vous voyez en moi le Couſin du Jour de Verdun; informé de l'ordre & de l'exactitude avec laquelle vous enregiſtrez les événemens mémorables, je viens vous en communiquer un qui mérite place dans vos archives.

M. TIMBRÉ.

Vous ne pouvez me faire plus de plaiſir

VALENTIN.

Air: *Ah! la drôle d'hiſtoire!*

Ah! la drôle d'hiſtoire!
Le fait eſt curieux:
Monſieur, l'on doit m'en croire;
Je l'ai vû de mes yeux.
Ah! la drôle d'hiſtoire!

M. TIMBRÉ.

Air: *Le cul dans une hotte.*

Monſieur, contez-moi donc ceci.

VALENTIN.

J'en avons tant ri.

M. TIMBRÉ.

De quoi donc ?

VALENTIN.

Dans ce quartier-ci,
Se peut-il qu'on l'ignore ?
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

Air : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Un jeune homme, dans ces climats....

(Il rit.)

M. TIMBRÉ.

Eh bien ?

VALENTIN.

Pour un objet rempli d'appas
Eut l'ame vivement épriſe ;
Mais il apprit avec douleur
Qu'à d'autres la Belle promiſe
Ne pouvoit payer ſon ardeur.

M. TIMBRÉ.

Que fit-il ?

VALENTIN.

Il forma le deſſein de l'enlever.

*(Il touſſe. *)*

---

* Tout le récit de Valentin s'exécute à la vue des ſpectateurs.

Air : *Sans dire mot.*

Pour remplir un projet ſi beau ;
Cet adroit & fin Jouvenceau,
Sans dire mot,
Sans ſonner mot,
S'en vient affublé d'un manteau
Près du Château.

Air : *Allons, gai.*

Pour ſe faire connoître,
Il touſſa doucement.
La Belle à ſa fenêtre
Paroît dans le moment,
D'un air gai, & très-gai, &c.

Si-tôt que Léandre (c'eſt le nom de l'Amant,) apperçut ſa maîtreſſe,

Air : *Lere, la.*

Au pied du mur il ſe coula ;
Tout bas à la Belle il parla,
En préſence même du Pere,
Lere la, lere lan lere, &c.

M. TIMBRÉ.

Voilà le meilleur : que lui dit-il ?

VALENTIN.

Air : *Très-volontiers.*

L'Amour me guide ici,
Pour vous tirer de peine.
Permettez qu'aujourd'hui
Votre Amant vous emmene.
Allons, il faut partir.

M. TIMBRÉ.

ue répondit-elle ?

VALENTIN.

ort volontiers, très-volontiers, Léandre.
hut ! point de bruit : pour vous ouvrir,
Bien-tôt on va deſcendre.

fectivement,

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Par ſon ordre, une Suivante
Prit les clefs, & deſcendit.
Cette honnête confidente
A notre amoureux ouvrit :
Charmé d'un ſi bon office,
Il en fut reconnoiſſant,
Et, pour payer ſon ſervice,
Il lui fit un beau préſent.

M. TIMBRÉ.

'eſt l'allure ordinaire.

VALENTIN.

éandre la prie de ſe cacher dans un en-
t qu'il lui montre.

Air : *A la Foire, à la Courtille.*

D'une ſentinelle ſûre
Nous avons, dit-il, beſoin.
De ce lieu, je t'en conjure,
Obſerve tout avec ſoin ;
Et prends bien garde
Que quelque fâcheux témoin
Ne nous regarde.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Par les regards les plus touchans,
Ils ſe confirment leurs fermens.

M. TIMBRÉ.

Quoi ! tout cela devant le Pere ?

VALENTIN.

Pardonnez moi, c'étoit derriere.

M. TIMBRÉ.

Cependant il étoit préſent, à ce qu m'avez dit.

VALENTIN.

Cela eſt vrai.

M. TIMBRÉ.

Air : *Du Confiteor.*

Eh ! comment donc ſe pouvoit-il
Que de rien il n'eût connoiſſance ?

VALENTIN.

Un valet retors & ſubtil,

M. TIMBRÉ.

r mettre devant les yeux du nigaud ?

VALENTIN.

ıs l'avez dit.

M. TIMBRÉ.

par malheur, il avoit tourné la tête.

VALENTIN.

'eſt-ce que cela auroit fait ?

Air : *Comment ça f'ra.*

Nous allons faire, par plaiſir,
L'épreuve de ce ſtratagême,
Et je veux, avant de ſortir,
Vous en convaincre par vous-même.
Me le permettez-vous ?

M. TIMBRÉ.

Oui-dà.
Voyons un peu comment ça f'ra.

VALENTIN.

éparez-vous.

M. TIMBRÉ.

: ſuis tout prêt.

VALENTIN.

Air : *Je ne ſuis pas ſi diable.*

Suppoſons que l'affaire
Se paſſe en ce lieu-ci.
Dans la place du pere,
Vous, Monſieur, vous voici :

Les amans ſont derriere,
Moi valet, je ſuis là;
Pour cacher ce myſtere;
Je fais cela.

(Il lui couvre les yeux avec ſon chapea

Ouvrez les yeux. Tournez la tête. Regard bien de tous côtés. Vous appercevez-vous q

Air : *Des fraiſes.*

Léandre par la main prend
Celle qui le captive,
Et devant vous, à l'inſtant,
La Soubrette les ſuivant,
Dérive, dérive, dérive.

M. TIMBRÉ.

Parbleu! le tour eſt bon. Il faut avoi qu'il y a de franches dupes. Cette aventi eſt-elle arrivée à Paris ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, elle eſt toute fraîche.

M. TIMBRÉ.

Je n'aurois pas cru qu'il pût y avoir homme ſi bête : il faut que j'en prenne note pour le mettre ſur mon livre à la t des imbécilles.

Air : *Charivari.*

Où demeure ce bon Prince ?

VALENTIN.

Près du Palais.

M. TIMBRE.

Comment eſt ſa taille ?

VALENTIN.

Mince.

M. TIMBRÉ.

Son air ?

VALENTIN.

Benêt.

M. TIMBRÉ.

Benêt ? Comment eſt-il nommé ?

VALENTIN.

Monſieur Timbré.

M. TIMBRÉ.

Hem ?

VALENTIN.

Oui, Monſieur Timbré ; & c'eſt la belle Angélique qu'on lui a ſoufflée. (*Il ſort*)

M. TIMBRÉ.

Angélique ! ô ciel ! qu'entends-je ! au meurtre, au voleur.

SCENE XV.

M. TIMBRÉ, Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ.

AH ! ma mere, quel malheur ! on vient d'enlever Angélique.

SCENE XVI.

Monſieur & Madame TIMBRÉ, Madame ARGANTE.

Madame ARGANTE.

Air : *Le fameux Diogene.*

MA foi, c'eſt bien l'entendre.
Que dites-vous, mon gendre,
Du tour qu'on vous a fait ?
Monſieur le Nouvelliſte,
Allez, ſur votre liſte,
Mettre ce joli trait.

En vérité, vous méritez bien ce qu
arrive.

M. TIMBRÉ.

Ils n'en ſont pas où ils penſent. J'
correſpondances par-tout ; j'écrirai au M

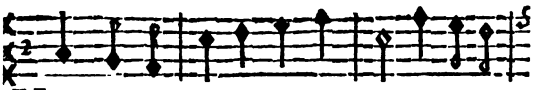
SCENE XVII. & *derniere.*

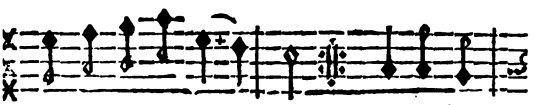
Madame ARGANTE, *ſeule.*

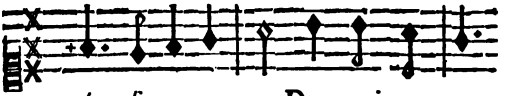
Air : *Du Cap de bonne eſpérance.*

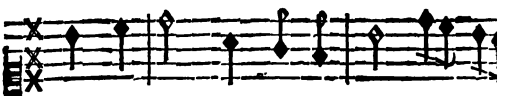
JE ſçaurai de ſa colere
Prévenir les mouvemens.
Allons, avec le Notaire,
Trouver ces jeunes amans.
J'ai pris ſur moi cette affaire;
Et je vais tâcher de faire
Qu'Hymen uniſſe, en ce jour,
Deux cœurs unis par l'Amour.

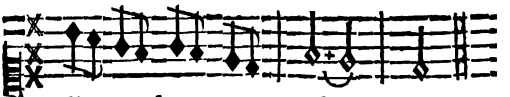
VAUDEVILLE.











Cette veuve preſque aux abois,
Que les douleurs les plus cruelles
Sans ceſſe accabloient de leur poids ;
Allez la voir au bout du mois ;
Vous m'en direz des nouvelles.

Avant que Blaiſe de l'amour
Eût reſſenti les étincelles,
C'étoit un butord, un balourd ;
Allez l'entendre dans ce jour ;
Vous men direz des nouvelles.

On dit que l'Amour eſt trompeur,
Et qu'il en fait accroire aux Belles ;
J'ignore encore ſon ardeur.
Raiſon, fais que jamais mon cœur
N'en conçoive de nouvelles.

Vive l'école des Plumets,
Pour former promptement les Belles.
Dans leurs mains s'il tombe une Agnès,
Voyez-la quelques jours après ;
Vous m'en direz des nouvelles.

Certains Léopards indiſcrets *
Au Coq vouloient rogner les aîles.
Sont-ils contens de leurs ſuccès ?
Allez à Londre, & voyez-les ;
Vous m'en direz des nouvelles.

De la Mer ces prétendus Rois
Traitoient nos vaiſſeaux de nacelles.
Je crois qu'ils s'en mordent les doigts ;
Port-Mahon ſoumis à nos loix
Vous en dira des nouvelles.

---

* *Ces couplets ſuivans ont été ajoutés, à la repriſe de la Pièce en 1757.*

Au fier Anglois, notre ennemi,
La peur vient de donner des aîles ;
Bien loin d'Hanovre il s'eſt enfui ;
Des François le chef & l'appui
Nous a mandé ces nouvelles.

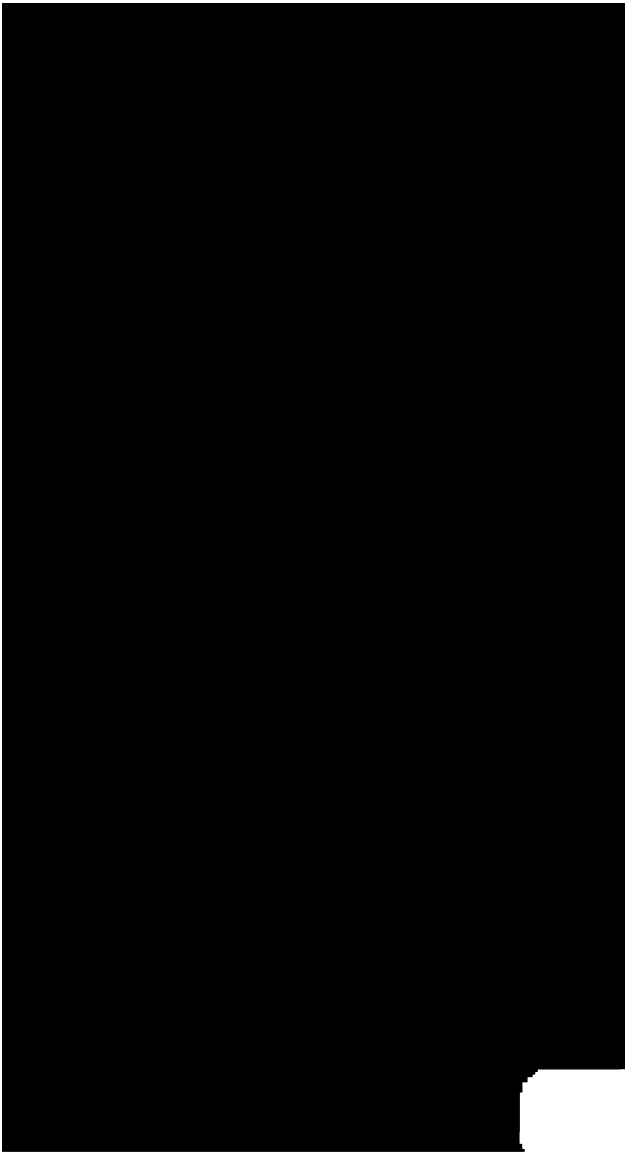
✕

Chaſſons les plaintes loin de nous.
Aujourd'hui nous conviendroient-elles
Dans l'eſpoir du ſort le plus doux,
Rions, chantons & danſons tous,
En attendant des nouvelles.

✕

Meſſieurs, c'eſt un doux agrément
Que des eſpérances ſi belles :
Pour notre entier contentement,
Joignez votre applaudiſſement
A ces heureuſes nouvelles.

FIN.



ACTEURS,

PIGMALION.

DARDANÉ.

GALANTIS.

DORIS.

CALISTON.

L'AMOUR.

UN OFFICIER DU ROI.

LE ROI.

PIGMALION,

OU

LA STATUE ANIMÉE.

SCENE PREMIERE.

DARDANÉ, *ſeule.*

Air : *Monſieur la Paliſſe eſt mort.*

TROP ſenſible Dardané,
Renonce au feu qui t'anime;
D'un amour infortuné,
Ceſſe d'être la victime.

SCENE II.

DARDANÉ, CALISTON.

CALISTON.

Air : *Ziſte, zeſte, point de chagrin.*

Ziste, zeſte, plus de chagrin,
Chaſſez l'ennui qui vous déſole :
Ziſte, zeſte, plus de chagrin,
L'Amour change notre deſtin.

DARDANÉ.

Air : *Les filles de Maintenon.*

Cher Caliſton, quoi ! ſeroit-il poſſible ?

CALISTON.

Pigmalion, ſi longtems inflexible,
Depuis huit jours fait voir qu'il eſt ſenſible.

DARDANÉ.

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Tu crois qu'il eſt amoureux.

CALISTON.

Et je conjecture,
Que ſa langueur & ſes feux
Sont l'ouvrage de vos yeux.

DARDANÉ.

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure !

Air : *La jeune Iſabelle.*

Qui, ſur ſon martyre,
T'a donc mis au fait ?

CALISTON.

Il rêve, il ſoupire,
Ne ſçait ce qu'il fait ;
D'un tendre délire
Souvent c'eſt l'effet.

Air : *Et le tout par nature.*

Vous allez voir, par ce trait,
A quel point il eſt diſtrait :
Hier, comme il deſſinoit
Thémis à l'audience,
Il lui mit un trébuchet,
Au lieu d'une balance.

DARDANÉ.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Grands Dieux ! que je ſerois ravie,
S'il étoit le même toujours !

CALISTON.

Voyez dans quelle rêverie
L'a plongé le Dieu des Amours !

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Deux Receveurs des droits de la Douane
Ont demandé qu'il les fît en relief ;
Il les a faits ; mais chacun le condamne,
Pour un ſenſible & notable grief.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc;*

Voyez combien cet idiot
Mérite en cela de reproches !
Il a fait l'un des deux manchot ;
L'autre, les deux mains dans ſes poches;

DARDANÉ.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.*

Mais enfin, comment ſçais-tu
Que c'eſt moi qui l'ai vaincu ?

CALISTON.

J'en répondrois ſur mon ame ;
Il faut bien que ce ſoit vous,
Puiſqu'il n'eſt point d'autre femme
Qui fréquente parmi nous.

DARDANÉ.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Que mon bonheur ſeroit extrême !

CALISTON.

Pour vous, ſûrement il en tient :
Tenez ; je l'apperçois qui vient :
Jugez-en par vous-même.

SCENE III.

MALION, CALISTON, DARDANÉ.

DARDANÉ.

Air : *L'allumette.*

JAMAIS il ne fut ſi rêveur.

CALISTON.

Parlez-lui ; c'eſt à vous qu'il ſonge.

PIGMALION.

C'eſt vous ?

DARDANÉ.

O ciel ! quelle froideur !
Caliſton m'a fait un menſonge.

CALISTON.

Air : *N'avez-vous pas vû l'horloge ?*

Un homme qui ne manie
Que du marbre tout le jour,
A l'ame bien refroidie :
Dites-lui deux mots d'amour ;
De ſon ardeur engourdie
Vous pouvez voir le retour.

DARDANÉ.

Air : *La Ceinture.*

Vous cauſez mes cruels ennuis ;

Qu'enfin votre cœur les partage.

PIGMALION.

Le plaindre, eſt tout ce que je puis.

CALISTON.

Pour moi, j'en ferois davantage.

PIGMALION.

Air : *Votre époux eſt de glace.*

Non, je ne ſuis point cauſe
De vos tourmens ;
C'eſt l'Amour qui diſpoſe
Des ſentimens :
Lui ſeul nous rend heureux, ou mécontens.

DARDANÉ.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

C'en eſt fait ; mon tendre cœur
Perd toute eſperance.
Ingrat, puiſque ta froideur
S'augmente par ma préſence,
Je vais, loin de ce ſéjour....
Réſerves-tu, Dieu d'Amour,
Ce prix à ma conſtance ?

SCENE IV.

PIGMALION, CALISTON.

CALISTON.

Air : *Il faut aimer, quand on ſçait plaire.*

POuvez-vous ainſi vous défendre ;
Lorſque vous voyez tant d'attraits ?
Un cœur ſi tendre
Devroit vous prendre.

PIGMALION.

Je ſçais qu'elle eſt aimable.... Mais....

CALISTON.

Quoi ! pour vous rendre,
Faut-il attendre
Que l'Amour en faſſe une exprès ?

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris:*

Dardané jouit d'un gros bien.
Cet unique avantage
Devroit vous porter au lien
D'un heureux mariage.

PIGMALION.

Voilà d'un cœur qui n'aime rien
L'ordinaire langage.

Oui, pour une autre, un trait de lum
A frappé mon cœur, malgré moi.
Viens admirer avec moi cette Belle :
Elle eſt ici.

CALISTON.

Que me dites-vous-là ?
Où donc eſt-elle ?

PIGMALION.

La voilà.

SCENE V.

GALANTIS *Statue*, PIGMALI
CALISTON.

Air : *Bachus diſoit, pour m'exciter à bo*

DE toute part j'ai beau tourner la v
Je ne vois point l'objet dont vous parle

PIGMALION.

C'eſt elle-même.

CALISTON.

Et ſi donc, vous raillez!

PIGMALION.

Air : *Folies d'Eſpagne.*

Quand je verrois tous les tréſors enſemble,
J'aimerois moins leurs attraits que les ſiens.
Regarde-la : qu'elle eſt aimable ! Il ſemble
Que ſes beaux yeux s'attachent ſur les miens.

CALISTON.

Air : *Près du Cours, un Frere habile.*

C'eſt une viſion pure;
J'excuſe pourtant vos feux.
L'amour-propre & la nature
Font que l'on ſuit, en tous lieux,
Un tel uſage.
Tout mortel eſt amoureux
De ſon ouvrage.

PIGMALION.

Air : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Ce n'eſt point de cette façon
Qu'elle ſçait enchanter mon ame;
Pour elle, mon cher Caliſton,
Je reſſens la plus vive flamme.

CALISTON.

La belle amante que voilà !

PIGMALION.

Que ne puis-je la voir ſenſible ?

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Quel éclair a percé la nuë ?
Quel bruit ! la Terre en eſt émuë !
Es-tu ſenſible à mon tourment,
Grand Jupiter ? Et ton tonnerre
Nous marque-t-il, en ce moment ;
Ou ta faveur, ou ta colere ?

SCENE VII.

L'AMOUR, PIGMALION, GALANTIS.

L'AMOUR.

Air : *Conſole-toi d'avoir ſous ton empire.*

RASSURE-TOI ; tu vois le Dieu d'Amour ;
Que ton ſeul intérêt conduit dans ce ſéjour.
Juſqu'aux Cieux,
Tu t'es fait entendre ;
Et les Dieux,
Pour tes feux,
M'en ont fait deſcendre.

PIGMALION.

Mon bonheur ſurpaſſe mes vœux ;

Air : *L'autre jour, j'apperçus en ſonge.*

Vous voyez celle qui m'enchante ;
Vos traits m'ont ſoumis à ſes loix.

Si dans l'état où je la vois,
Elle me paroît ſi charmante:
Quand vous aurez ſçu l'animer,
Amour, combien dois-je l'aimer!

Air: *Boire à ſon tire lire, lire.*

Avec ces traits charmans,
Cette figure aimable,
Il faut des ſentimens;
Pour l'en rendre capable,
Puiſſant vainqueur,
Que votre ardeur
Change en flamme cette froideur;
Et pour faire, un jour, mon bonheur;
Forme ſon cœur.

L'AMOUR.

Air: *Tout vous adore, Venus & Flore.*

L'Amour s'apprête à combler ton eſpoir:
Tes yeux verront cet objet ſe mouvoir.
Bien-tôt ma flamme,
Lui donnant l'ame,
Te fera voir
Juſqu'où va mon pouvoir.

Air: *Ah! que Monſeigneur eſt charmant!*

Tu le nommeras Galantis.

PIGMALION.

Adorable enfant de Cypris,

Accordez à mes tendres vœux
Une grace nouvelle ;
Pour moi, daignez fixer ſes feux ;
Et rendez-la fidelle.

L' AMOUR.

Air : *Je ſuis la fleur.*

En ta faveur, c'eſt faire un grand prodige ;
Que de l'orner de ſentiment ;
Mais la fixer, comme ton cœur l'exige,
C'eſt un prodige encor plus grand.

Air : *Que faites-vous, Marguerite?*

Tout mon art ne peut le faire ;
Pour toi je m'en vais agir.
Eloigne-toi ; ce myſtere,
Sans témoin, doit s'accomplir.

SCENE VIII.

L'AMOUR, GALANTIS.

L' AMOUR.

Air : *Je ne fais point de miſérables, le jour de ma fê*

PIGMALION eſt un volage,
Qui mépriſe un amour conſtant :
Faiſons que, dans ſon propre ouvrage
Il rencontre ſon châtiment.

Air : *Avis à la belle Jeuneſſe.*

Beaux yeux, ſoyez animés ;
Sentez l'effet de mes charmes :
Vous poſſédez trop de charmes,
Pour être toujours fermés.
De par le Maitre de Cythere ;
Voyez à l'inſtant la lumiere.

SCENE IX.

ALANTIS, PIGMALION.

PIGMALION.

Air : *Pour la Voiſine.*

ELLE reſpire. Ah ! quel plaiſir !
Le Ciel me favoriſe :
Tout ſemble approuver le deſir
Dont mon ame eſt épriſe.
Cachons-nous un peu, pour jouir
De ſa ſurpriſe.

GALANTIS.

Air : *Mon cœur eſt malade.*

Où ſuis-je ? Je l'ignore.
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel beau jour vient d'éclore !
Comment s'eſt fait cela ?

Quoi ! tout à la fois,
J'agis & je vois !
D'où me vient cette voix ?

Air : *Certain je ne ſçais qu'eſt-ce.*

O Ciel ! quels différens objets
Frappent ici ma vûe ?
D'où naiſſent les tranſports ſecrets
Dont je me ſens émue ?
La curioſité me preſſe,
De...

PIGMALION.

Qu'elle eſt belle !

GALANTIS.

Autour de moi,
J'entends un certain je n'ſçais qu'eſt-ce,
Je vois un certain je n'ſçais quoi.

PIGMALION.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Que ſes yeux ont de puiſſance !
Que leur charme eſt doux !

GALANTIS.

Ce je ne ſçais quoi s'avance ;
Je friſſonne en ſa préſence :
Ah ! ſauvons-nous.

PIGMALION.

Air : *On n'aime point dans nos Forêts.*

Demeurez, belle Galantis.

GALANTIS.

Galantis !

PIGMALION.

Ainſi l'on vous nomme.
Pourquoi fuir un amant ſoumis ?

GALANTIS.

Un amant !

PIGMALION.

Vous voyez un homme
Qui vous aime parfaitement.

GALANTIS.

Je n'entends pas ce compliment.

PIGMALION.

Air : *Quand un amant eſt conſtant.*

C'eſt-à-dire que ſur moi,
Par une invincible loi,
Vous avez un pouvoir ſuprême ;
Que mon ſort le plus doux
Eſt d'être à vos genoux ;
Et que mon cœur, près de vous,
Sent un plaiſir extrême.

Air : *Réveillez-vous.*

Dites-moi ſi je vous en cauſe ;
Faites-m'en le ſincere aveu.

GALANTIS.

J'en ſens un peu.

PIGMALION.

C'eſt quelque choſe.

GALANTIS.

Je vous aſſure que c'eſt peu.

PIGMALION.

Air : *Je croyois que ma flamme.*

Vous êtes mon ouvrage :
Par cette raiſon-là,
Vous devez m'aimer d'avantage ;
C'eſt cette main qui vous forma.

Air : *Menuet de Grandval.*

Oui, j'ai fait ces beautés parfaites ;
Ces traits qui n'ont rien de commun.

GALANTIS.

Comme moi, ſans doute, vous êtes
Formé par la main de quelqu'un.

PIGMALION.

Air : *Charmant Zéphyr.*

Aſſurément.

GALANTIS.

Si je ſuis votre ouvrage,
Si je vous dois le jour dont je jouis,
Apprenez-moi, ſans tarder davantage,
Ce que j'étois, ce qu'à préſent je ſuis.

PIGMALION.

Air : *Quand je vois ma Climene.*

Vous étiez une Statue,
Que l'Amour vient d'animer,
Et vous êtes devenue,
Capable de tout charmer ;
Vous ſurpaſſez, dans l'art de plaire,
Toutes les femmes de la terre.

GALANTIS.

Air : *De Margot, je vous en réponds.*

Il eſt, à ce que je voi,
D'autres femmes que moi.

PIGMALION.

La multitude en eſt extrême.

GALANTIS.

Des hommes en eſt-il de même?
En voit-on d'autres que vous?

PIGMALION.

Oui.
Le Monde en eſt rempli.

GALANTIS.

Air : *La Ceinture.*

Que cela flatte mon deſir!

PIGMALION.

Ciel! quels ſentimens ſont les vôtres!

GALANTIS.

Puiſqu'à vous voir j'ai du plaiſir,
J'en dois goûter à voir les autres.

PIGMALION.

Air : *C'eſt moi qui vous le jure.*

Des autres le diſcours trompeur
Pourroit cauſer votre malheur;
Mais pour moi, dont la vive ardeur
N'eſt point un feu volage,
Je veux faire votre bonheur,
Par un bon mariage.

GALANTIS, *répetant le dernier vers.*

Air : *Sans dire mot.*

Le joli mot !
L'aimable mot !
Quoique j'ignore ce que c'eſt ;
Ah ! qu'il me plaît !

PIGMALION.

Air : *Vous parlez Gaulois.*

C'eſt un lien qui nous engage.

GALANTIS.

Pourquoi ? Comment ? A quel uſage

PIGMALION.

On vous le dira. (*bis.*)

GALANTIS.

Ne différez pas, je vous prie ;
De le ſçavoir j'ai grande envie.

PIGMALION.

On vous l'apprendra. (*bis.*)

GALANTIS.

Air : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

On vous le dira !
On vous l'apprendra !
Vous en ſçavez donc moins qu'un autre ?

PIGMALION.

Air : *Baiſe-moi donc.*

Non .... Mais ...

GALANTIS.

Ce mais-là me fait peine.
Faut-il, faut-il qu'un autre me l'apprenne

PIGMALION.

Je vous expliquerai cela ;
Si je différe, c'eſt pour cauſe.

GALANTIS.

Vous me faites penſer par-là
Que vous ne ſçavez pas grand' choſe.

(*Des Dames paſſent au fond du Théâtre.*)

Air : *Qui nous réveille ſi-tôt ? oh ! hé !*

Qu'eſt-ce que je vois là-bas ?
Ah ! ah !

PIGMALION.

Ce ſont des Dames.

GALANTIS.

Mon ame
Se trouve dans l'embarras,
Ah ! ah !
Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Dame ?

PIGMALION.

Air : *Les Belles ſont les Rois du Monde.*

Un objet qui bleſſe nos cœurs ;
Trouble la paix la plus profonde.
Des Dieux, ſes charmes ſont vainqueurs :
Les Belles ſont les Rois du Monde.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Aimeriez-vous, dites, leur compagnie ?

GALANTIS.

Non ; leur aſpect me déplaît.

PIGMALION.

Eh ! pourquoi ?

GALANTIS.

C'eſt que, tenez...

PIGMALION.

Achevez, je vous prie.

GALANTIS.

C'eſt qu'elles ſont plus brillantes que moi.

PIGMALION.

Air : *Comme un Coucou.*

Bien-tôt, de même que ces Belles,
Vous brillerez.

GALANTIS.

Jamais.

PIGMALION.

Entrons.
Ma ſœur, pour vous parer comme elles,
Vous donnera quelques leçons.

SCENE X.

CALISTON, *eſſouffle.*

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

OUF ; c'eſt en vain que je galope :
Sans Ellebore je reviens ;
Pour la Jeuneſſe de l'Europe,
Tout eſt pris ; il n'en reſte rien.

Air : *Les Garçons du Port au Bled.*

Mais je ne vois point, en ces lieux,
Notre chef-d'œuvre merveilleux ;
Pigmalion a mis, je penſe,
Le comble à ſon extravagance.

SCENE XI.

GMALION, CALISTON.

PIGMALION.

Air : *Oh ! reguingué, oh ! lon, lan, la.*

CHER Caliſton, réjouis-toi.
Le plus heureux mortel, c'eſt moi.

CALISTON.

Dites le plus fou ; je le croi.
Qu'avez-vous fait de la Statue ?
Parlez : qu'eſt-elle devenue ?

PIGMALION.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Ignores-tu que l'Amour
Eſt venu, dans ce ſéjour,
Animer l'objet que j'aime ?
A ſa puiſſance ſuprême
Je dois ma félicité.

CALISTON.

Votre folie eſt extrême.

PIGMALION.

Je te dis la vérité.

CALISTON.

Refrain.

Ture, turelure ; ô lon, lan, la :
C'eſt un rêve que cela.

Air : *A Damon vous avez tout permis.*

Dites-moi que le cœur d'un Huiſſier
Fut changé par les Dieux en acier ;
Dites-moi que les gens de finance
Sont devenus ou de fer ou d'airain ;
De tels faits ont de la vraiſemblance :
Mais ſur ceci vous inſiſtez en vain.

PIGMALION.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Ton incrédulité me tue ;
Rien n'eſt plus conſtant que ce fait.

CALISTON.

Bon ! quelque femme, à notre vue,
D'une Statue eſt le portrait ;
Mais je n'ai point vû de Statue
Que pour une femme on prendroit.

PIGMALION.

Air : *Je ne vous ai vû qu'un ſeul petit moment.*

Tu ne peux douter. Regarde.

CALISTON.

Aſſurément

Ma raiſon ſe perd dans cet événement.

PIGMALION.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

A me donner bientôt la main,
Ma ſœur, de ma part, la diſpoſe ;
Pour rendre mon bonheur certain,
Allons préparer toute choſe.

CALISTON.

Ce marbre-là mettra, dans peu ;
Le pauvre Caliſton en feu.

SCENE XII.

GALANTIS, DORIS.

GALANTIS.

Air : *Il a la fine montre.*

AH ! que j'aime cet ajuſté !
Il me donne un air de gaité.

DORIS.

N'eſt-il pas vrai qu'à la Beauté
Même la plus parfaite,
Il faut une toilette ?

GALANTIS.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

De mille choſes amuſantes,
Plaiſantes,

Que vous m'avez fait voir,
Rien ne me plaît tant qu'un miroir.
Devant lui que je ſuis contente !
Ce que ſa glace me préſente,
M'enchante ;
J'y ſerois juſqu'au ſoir.

DORIS.

Air : *Apprenez-moi, cher amant.*

Des Belles c'eſt aſſez l'uſage.

GALANTIS.

Parlons d'autre choſe à préſent :
Votre promeſſe vous engage ;
Apprenez-moi comment
On s'y prend,
En entrant
En mariage.
Apprenez-moi comment
On fait, en s'épouſant.

Air : *Et la Belle le trouva bon.*

Du ſort qui m'eſt deſtiné,
Il faut que l'on m'éclairciſſe.

DORIS, *à part.*

Servons ici Dardané :
Galantis eſt ſimple & novice.
Donnons-lui quelque leçon
Qui dégoûte Pigmalion.

Air : *La nuit & le jour.*

Avant que d'épouſer
Un objet qui ſçait plaire,

Il faut l'y diſpoſer ;
C'eſt-à-dire, lui faire
L'amour
Tout le long du jour.

GALANTIS.

Air : *Le Bal du Cours.*

Comment ?

DORIS.

D'abord on vante
La beauté de l'objet ;
Enſuite on lui préſente
Galamment un bouquet.
Si ce tribut lui plaît,
On s'enhardit ſans peine.
On lui baiſe la main ;
Enfin,
On lui fait de ſon feu
L'aveu,
Quand nul fâcheux ne gêne.

GALANTIS.

Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*

Qu'appellez-vous un fâcheux ?

DORIS.

C'eſt un jaloux, un grogneux,
Qui d'un rien s'irrite.

GALANTIS.

Que fait-on enſuite ?

DORIS.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

La parenté, qui s'aſſemble,

Donne ſon conſentement.

GALANTIS.

Comment ferai-je ? Il me ſemble
Que je n'ai point de parent.

DORIS.

Air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

On peut ſe ſervir d'amis :
Quand on les a réunis,
Le Notaire vient.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

On convient.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

Avec inſtance,
On dreſſe le contrat.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

On ſigne en diligence.

GALANTIS.

Et puis ?

DORIS.

Et puis on ſe fiance.

Air : *Répondez, ma chere.*

Quelques jours après, on ſe marie ;
En cérémonie :
Grand feſtin, grand bruit,

Juſqu'à la nuit
On fait la vie ;
Et le lendemain,
On en eſt bien aiſe, ou chagrin.

GALANTIS.

Air : *Et pourquoi donc ! Comment cela ?*

Chagrin du mariage !
Que me dites-vous-là ?

DORIS.

Bien des gens qu'il engage,
Ont éprouvé cela.

GALANTIS.

Oh ! oh ! Ah ! ah !
Et comment donc ? Pourquoi cela ?

Air : *Eh ! marions-nous donc.*

Il n'eſt donc pas toujours bon ?

DORIS.

Oui, non,
C'eſt ſelon.
Lorſqu'un époux eſt débonnaire,
Et qu'à ſa femme il laiſſe faire
Tout ce qui flatte ſon deſir,
L'hymen eſt un plaiſir ;
Mais s'il eſt jaloux & ſauvage,
S'il tient ſa femme en eſclavage,
Sans la quitter un ſeul moment,
L'hymen eſt un tourment.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Il faut qu'un bon époux

Air : *Le vieux & le nouveau.*

Il faut qu'attentif à nous plaire,
Il ſe conforme à notre goût ;
Il faut qu'il ne dépenſe guere,
Vous, que vous dépenſiez beaucoup.

Air : *Attendez-moi ſous l'Orme.*

De ce pays l'uſage
Veut que notre mari
Ait ſoin que le ménage
Soit toujours bien fourni ;
Qu'il aille, marche, vienne
Selon notre deſir ;
Qu'il ait toute la peine,
Et nous, tout le plaiſir.

GALANTIS.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

N'a-t-on qu'un époux en partage ?

DORIS.

La Loi veut qu'un ſeul nous engage.

GALANTIS.

GALANTIS.

Comment ?

DORIS.

L'Amour fait cette affaire.

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

Ce vainqueur, de tems en tems,
Chez les Belles ſçait conduire
De beaux & jeunes galants,
Qu'il ſoumet à leur empire ;
On les nomme des Subſtituts.

GALANTIS.

Des Subſtituts !

DORIS.

Gens aſſidus,
Preſſans, & pleins de zele.

GALANTIS.

J'en aurai ; car je ſuis belle.

DORIS.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Pigmalion que j'apperçois,
De vous, pour l'hymen, fera choix ;
Souvenez-vous, ma chere,
D'obſerver toutes mes leçons ;
Faites bien vos conditions.

GALANTIS.

Laiſſez-moi faire.

(*Doris ſort.*)

SCENE XIII.

PIGMALION, GALANTIS.

PIGMALION.

Air : *Comment faire?*

POUR nous marier, tout eſt prêt.
Venez.

GALANTIS.

Oh ! nenni, s'il vous plaît.

Air : *Ah ! voyez donc.*

Vous flattez-vous, Pigmalion,
Qu'aiſément on m'enjôle ?

PIGMALION.

Suivez-moi, ſans tarder.

GALANTIS.

Non, non.
Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc
Comme il s'y prend, le drôle !

PIGMALION.

Air : *C'eſt lui qui m'en aſſure.*

Qu'entends-je ? O ciel !

GALANTIS.

Quelqu'un, qui ſ
Tout le fin du ménage,
M'a miſe au fait, [*bis.*
Au fait du mariage.

Air : *Sois complaisant.*

J'accepterai celui qu'on me propose ;
Je le promets, & mon cœur s'y dispose :
Mais,
J'exige plus d'une chose.

PIGMALION.

Vos vœux seront satisfaits.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Parlez.

GALANTIS.

D'abord je demande
Que vous filiez doux.

PIGMALION.

Fort bien.

GALANTIS.

Que ma dépense soit grande,
Que vous ne dépensiez rien.
Chaque jour de la semaine,
Vous aurez soin d'obéir ;
Vous aurez toute la peine ;
Moi, j'aurai tout le plaisir.

PIGMALION.

Air : *Fi donc, Julien.*

Ciel !

GALANTIS.

Quand vous serez mon époux,
Afin que je vous aime,
De tems en tems absentez-vous.

PIGMALION.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Moi, m'abſenter !
Moi, vous quitter !

GALANTIS.

Je vous le recommande.

PIGMALION.

Que ferez-vous,
Sans votre époux ?

GALANTIS.

Eſt-ç' que ça ſe demande ?

Air : *Du pouvoir.*

Vous le ſçavez bien mieux que moi.

PIGMALION.

Oh ! nenni, par ma foi. (*bis.*)
Expliquez-vous ; ne tardez plus.

GALANTIS.

J'aurai des Subſtituts. (*bis.*)

SCENE XIV.

PIGMALION, GALANTI CALISTON.

CALISTON.

Air : *Simone, ma Simone.*

ICI bientôt les Danſeurs
Suivront les Chanteurs.

Mais vous n'êtes guere en train.

PIGMALION.

Ce procédé m'aſſomme.

CALISTON.

Vous paroiſſez tout chagrin.

GALANTIS.

Le joli petit homme !

PIGMALION.

Air : *Adieu, ma petite Fanchon.*

C'eſt ma ſœur qui la fait agir ;
Je vais m'en éclaircir.

Air : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

Reſte un moment auprès de cette Belle.

CALISTON.

Très-volontiers je vais vous obéir.
Du doux plaiſir
De cauſer avec elle,
Déjà mon cœur ſe ſent ſaiſir.

SCENE XV.

CALISTON, GALANTIS.

GALANTIS.

Air : *Un petit moment plus tard.*

NON, je n'ai, juſqu'à cet inſtant,
Rien vû de ſemblable.

CALISTON.

Que mon maître ſera content !
Ah ! qu'elle eſt aimable !

GALANTIS.

Quelle vive impreſſion
Cauſe chez moi ſa vue !
Plus que pour Pigmalion,
Je ſuis, je ſuis émue.

Air : *Comment faire ?*

Plus je le vois, plus il me plaît ;
Je ne puis dire ce que c'eſt.

CALISTON.

Son air eſt naïf & ſincere.

GALANTIS.

Je voudrois bien qu'il pût ſçavoir
Tout ce que je ſens à le voir.
Comment faire ?

CALISTON.

Air : *Mon pere m'a marié à ſa fantaiſie.*

Ce que je ſens à le voir !
Que veut-elle dire ?
Dans mon cœur un doux eſpoir
Vient de s'introduire.

GALANTIS.

D'où vient que, ſans le vouloir,
Mon cœur ſoupire ?

Air : *Il a de l'argent, c'eſt aſſez.*

C'eſt de l'amour ; que faut-il faire ?
Doris, tantôt, de ce myſtere,

A ſçu, comme il faut, m'entretenir :
Tâchons de nous en ſouvenir.

CALISTON.

Air : *Et drut, drut.*

Pour un enfant qui n'a qu'un jour,
Oh ! le gentil corſage !
On voit bien que le Dieu d'Amour
Mit la main à l'ouvrage.
Et dru, dru, dru, dru,
Je n'en ai jamais vû
De ſi drue à ſon âge.

GALANTIS.

Air : *Marche Françoiſe.*

on, bon : je m'en ſouviens ; quand on eſt amoureux,
n vante la beauté de l'objet de ſes feux :
n lui baiſe la main, on lui donne un bouquet,
n lui fait un aveu ; je vais aller au fait.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Parlez... Comment vous nomme-t-on,
Mon beau garçon ? (*bis.*)

CALISTON.

Je m'appelle....

GALANTIS.

Répondez donc.

CALISTON.

Je .... Sa préſence
Me fait, je penſe,
Perdre mon nom.

Cela me pique juſqu'au vif.

CALISTON.

Cette Belle peut-être
Fait bien.
Un apprentif eſt maître :
Vous m'entendez-bien.

PIGMALION.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Fuis loin de ces climats.

GALANTIS.

Où voulez-vous qu'il aille ?

PIGMALION.

D'un maraud qui me raille,
Je ſuis à la fin las.

GALANTIS.

Ne m'abandonnez pas.

PIGMALION.

Air : *Que je ſuis à plaindre !*

Mes bontés devroient mieux ſe reconnoître.

GALANTIS.

Je ne le puis, entre-nous.

CALISTON.

Ne vantez pas tant vos ſoins, mon cher maître
Galantis me doit autant qu'à vous.

PIGMALION.

Air : *Réveillez-vous.*

Rien n'étoit égal à mon zèle,
Quand je poliſſois ce morceau.

CALISTON.

Oui, mais c'eſt de moi que la Belle
Eut le premier coup de ciſeau.

Air : *Du Pouvoir.*

Le marbre de Paros eſt dur ;
Ç'en étoit à coup ſûr.
Pour vous l'ébaucher comme il faut,
J'eus, par ma foi, grand chaud.

PIGMALION.

Air : *La Galere.*

Redoutez ma colere.

CALISTON.

Ceſſez de vous fâcher.

GALANTIS.

Je ne ſçaurois qu'y faire.

CALISTON.

Je ne puis l'empêcher.

ALANTIS ET CALISTON.

Et vogue la Galere, &c.

SCENE XVII.

MALION, GALANTIS, ÇALIS-ON, UN OFFICIER DU ROI.

CALISTON.

Air : *Le Prévôt des Marchands.*

UN Officier vient près de nous.

L'OFFICIER.

Du prodige arrivé chez vous,
Le Roi vient d'avoir connoiſſance.
Vous jouirez dans un moment
De ſa reſpectable préſence.

PIGMALION.

Le Roi m'honore infiniment.

L'OFFICIER.

Air : *Ah ! qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant!*

Il veut par lui-même s'inſtruire
D'un fait qui nous ſurprend tous.

PIGMALION.

Vous le voyez devant vous,
Cet objet pour qui je ſoupire.

GALANTIS.

Ah ! qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant!
Caliſton ne me plaît plus tant.

Air : *Lan mirtanplan.*

Vous venez fort à propos.

L'OFFICIER.

Pourquoi, ma charmante ?

GALANTIS.

Pour mettre ici le repos.

CALISTON.

Quel diſcours !

PIGMALION.

A quoi tendent ces mots ?

GALANTIS.

Que je ſuis contente !

Air : *Je paſſe la nuit & le jour.*

Le maître & l'apprentif, pour moi,
Sont en diſpute ſérieuſe ;
L'un & l'autre veulent ma foi.

La ſuite en peut être fâcheuſe ;
Faites ceſſer leur différend :
Vous le pouvez faire.

L'OFFICIER.

Et comment ?

GALANTIS.

En m'épouſant.

PIGMALION.

En l'épouſant !

CALISTON.

En l'épouſant !

GALANTIS.

En m'épouſant dans le moment.

L'OFFICIER.

Air : *Dans notre Village.*

Tout en vous m'enchante ;
Mon bien le plus doux
Seroit d'être à vous :
Mais je ne puis, Beauté charmante,
Sans l'ordre du Roi,
Vous donner ma foi.

PIGMALION.

Air : *Ton, relon, ton, ton.*

Vous en tenez, avec votre mérite ;
Qu'en dites-vous, mon aimable garçon ?

CALISTON.

Ce que je vois rend mon ame interdite :
Vous ne penſez donc plus à Caliſton ?

GALANTIS.

Ton, rélon, ton, ton, ton,
Tontaine, la tontaine.

PIGMALION.

Ton, relon, ton, ton, ton.

CALISTON.

Ah! quelle trahiſon!

PIGMALION.

Air: *On a trouvé la cachette.*

Mon ame en eſt réjouie.

GALANTIS.

Puiſque le Roi doit venir,
Demandez-lui, je vous prie,
Son aveu pour nous unir.

SCENE XVIII.

LE ROI, PIGMALION, GALANTIS, CALISTON, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Air: *Ah! je ne m'en ſoucie guères.*

LE voilà qui s'avance.

GALANTIS.

Ah! quelle différence,
De ce Seigneur à lui!
Quelle magnificence!

Que ne puis-je aujourd'hui
L'avoir pour mon mari ?

LE ROI.

Air : *L'Amour veut nous ſurprendre.*

Que d'attraits ! Que de grace !
Je demeure interdit :
Ce que je vois ſurpaſſe
Tout ce qu'on m'en a dit.

Air : *Je prendrai, ſans vous demander.*

Une Beauté ſi raviſſante
D'un Roi mérite les bienfaits.
Daignez m'expliquer vos ſouhaits :
Je rendrai votre ame contente.
Quoi que vous puiſſiez demander,
Je ſuis prêt à vous l'accorder.

GALANTIS.

Air : *Oh ! vraiment, je m'y connois bien.*

art.)
Mon cœur nage dans l'allegreſſe.
ficier.)
Notre union n'a rien qui preſſe.
Pour demander l'aveu du Roi,
Différez un peu ; croyez-moi.

LE ROI.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

s le Monde, il n'eſt rien qui borne ma puiſſance.
z.

GALANTIS.

Puis-je eſperer d'avoir ce que je penſe ?

LE ROI.

Mon cœur à tant d'attraits ne peut rien refuſer.

GALANTIS.

Puiſque vous pouvez tout, vous pouvez m'épouſer.

PIGMALION.

Air : *Belle Brune.*

Et de quatre,
Et de quatre.

CALISTON.

Tout le Sexe maſculin
Lui convient, ſans rien rabattre.

LE ROI.

Air : *Comme un Coucou.*

Dans les liens du mariage,
Dès long-tems j'ai ſçû m'engager;
Je veux, par un autre avantage,
De ma main vous dédommager.

Air : *Bouchez, Nayades.*

Par un préſent conſiderable,
Je rendrai le ſort agréable
De votre Epoux.

GALANTIS.

Quoi! vous ſortez!

LE ROI.

Elle ne ſera pas cruelle.

GALANTIS.

Et vous auſſi, vous me quittez!

L'OFFICIER.

Mon devoir près du Roi m'appelle.

SCENE XIX.

GMALION, CALISTON, GALANTIS.

CALISTON.

Air : *La femme à tretous.*

QU'AVONS-NOUS fait, mon maître ?
Hélas ! de quoi nous mêlions-nous ?
Celle qui nous doit l'être,
Prend chacun pour mari.
C'eſt la tretin, treti,
C'eſt la tretin, tretous,
C'eſt la femme à tretous.

Air : *Banniſſons la mélancolie.*

Jarni, quand je l'ébauchois,
Si j'avois eu la penſée,
Qu'on dût voir ſous tant d'attraits
Une coquette fieffée,
Comme je l'aurois, je l'aurois, je l'aurois,
Comme je l'aurois ajuſtée !

Air : *Tout de travers.*

Loin de rendre ſi gracieux
Ses deux yeux,

Je vous les aurois tournés
A l'envers,
Et j'aurois placé ſon nez
De travers.

PIGMALION.

Air : *Le commencement du Pinbiberlo.*

Nous avons fort bien réuſſi !

GALANTIS.

Au bout du compte, il me faut un mari.

Air : *Faites dodo.*

J'en veux avoir,
Quoi qu'il en coûte ;
J'en veux avoir,
Et dès ce ſoir.

Air : *Maris, voulez-vous fuir l'affront ?*

Mes feux recommencent pour toi.

CALISTON.

Ah ! laiſſez-moi,
Je vous prie.

GALANTIS.

Prends-moi pour femme dans l'inſtant.
Quand on attend ;
Il ennuye.
Viens, mon cher Caliſton.

CALISTON.

Non.
Je crains la hupe.

GALANTIS.

Vous, épouſez-moi donc.

PIGMALION.

Non.

Que je ſuis dupe !

GALANTIS.

Air : *Vous me l'avez dit.*

Sçais-tu qu'en me refuſant,
Tu perds beaucoup, mon enfant :
On doit me faire un préſent.
Le Roi me l'a dit, ſouvenez-vous-en.

CALISTON.

Un préſent : eh ! mais ... vraiment,
Le cas eſt embarraſſant.

PIGMALION.

Air : *Qu'importe, qu'importe ?*

Je te la donne ; elle eſt à toi.

CALISTON.

Je vais donc lui donner ma foi :
Mon honneur riſque un peu : mais ... quoi ..!
Qu'importe, qu'importe ?
L'abondance ſera chez moi :
Cet article l'emporte.

GALANTIS.

Air : *Attendez-moi ſous l'Orme.* Des Italiens.

Mon ame eſt impatiente,
Faites vîte mon bonheur.

CALISTON.

Je vais remplir votre attente.

PIGMALION.

Je ſuis votre ſerviteur.

GALANTIS.

Et moi votre ſervante.

SCENE XX.

PIGMALION, *ſeul.*

Air : *Par un jeune téméraire, mes appas ſont outragés.*

VOus me rendez la victime
De mes deſirs indiſcrets ;
Dieux, que le pardon du crime
Soit le fruit de mes regrets.

Air : *Oui-dà, oui-dà, qui s'y fiera.*

A Dardané j'ai fait outrage ;
Je m'en repens. Oui, c'en eſt fait :
Je veux, à cet aimable objet,
Déſormais fixer mon hommage ;
Je vais payer ſon ardeur,
Lui donner ma main & mon cœur.

VAUDEVILLE.

Air : *Le tac.*

QU'auprès d'un jeune homme on étale
Quelque trait de bonne morale,
Maxime, ou quatrain de Pibrac ;
Il s'endort, l'oreille eſt fermée.
De fillette parlez-lui ; tac :
Voilà la Statue animée.

Quand quelque plaideur communique
Ses papiers à gens de Pratique,
Si rien n'accompagne le ſac,
On s'endort, l'oreille eſt fermée;
Mais joignez-y de l'argent; tac, &c.

*

Auprès d'une femme galante,
Servez-vous de phraſe élégante:
Parlez-lui Voiture & Balſac;
Elle dort, l'oreille eſt fermée:
Prenez le ton du Caiſſier; tac, &c.

*

Quand, pour quelque ancienne dépenſe,
L'on vient faire la réverence
Au Chevalier de Credillac:
Il s'endort, l'oreille eſt fermée:
Mais parlez-lui d'un dîner; tac, &c.

*

Qu'on propoſe à la jeune Iſmene
Un mari que la ſoixantaine
Commence de rendre Almanach;
Elle dort, l'oreille eſt fermée,
Si c'eſt un jeune égrillard; tac, &c.

*

L'an paſſé, la jeune Amaranthe
Fut très-long-tems pâle & mourante :
Des Médecins tout le micmac
N'opera que de la fumée ;
Il vint un certain Guerrier ; tac, &c.

✕

Liſe, à douze ans, étoit pécore ;
Aucun ſoupir n'avoit encore
Preſſé ſon petit eſtomach :
Tircis vint ; elle en eſt charmée.
Dans ce moment l'Amour fit tac :
Voilà la Statue Animée.

FIN.

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1733.

ACTEURS.

MERCURE.

LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTÉ.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

La Scene eſt dans le Palais de Mercure

LE MAGAZIN DES MODERNES,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE

SALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour, charmante Bagatelle ; quel ſujet vous amene en es lieux ?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des ieux, & l'amitié qui nous unit depuis long-ems m'amene auprès de vous. Comment ous trouvez-vous à Paris ?

MERCURE.

A merveille, grace à mon induſtrie.

LA BAGATELLE.

Air : *Du Confiteor.*

Je ſçais que vous conduiſez bien
Une amoureuſe confidence.

MERCURE.

Bon ! le métier ne vaut plus rien.
Mes ſubſtituts, en abondance,
De cet emploi s'acquittent mieux ;
Mercure eſt moins Mercure qu'eux.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc qui vous occupe à Paris ?

MERCURE.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je ſuis à la tête du Magazin des Modernes, & Directeur général des lieux communs.

LA BAGATELLE.

Bon. Il en eſt de tous états & de toute profeſſions.

MERCURE.

Cela eſt vrai. Par exemple, les lieux communs des amans ſont de louer la beauté de leur maitreſſe, de gagner la femme de chambre, & celui des plaideurs de faire des préſens au ſécretaire.

LA BAGATELLE.

Air : *Ton vilain petit mouton.*

Ceux de Fanchon ſont de ranger
Sous ſes loix un jeune Etranger,
Pour le duper, pour le gruger ;
Ceux du Medecin ſont de faire
Seigner, cliſteriſer, purger ;
Les dépôts ſont ceux du Notaire ;
Ceux des plumets ſont d'aller ſe loger
Chez quelque bonne Douairiere,
Qu'on puiſſe aiſément ronger.

MERCURE.

eux qui ſont ſous ma conduite ne regar-
que l'eſprit, & ce ſont-là les troupes
iaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Ce poſte vous eſt convenable,
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le Magazin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi ?

LA BAGATELLE.

Les preuves en ſont claires :
Le Dieu qui préſide aux voleurs
Doit préſider aux Plagiaires.

'oyons un peu l'ordre que vous ſuivez
; cette régie.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théâtre.

Air : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus ſur la ſcene :
Ce ſont leurs ſublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

LA BAGATELLE.

Corneille & Racine ſans doute.

MERCURE.

Oui ; j'en ai tiré les principales ſentences, les termes pompeux, les déclarations d'amour, les fureurs, les vers de dépit & de jalouſie.

LA BAGATELLE.

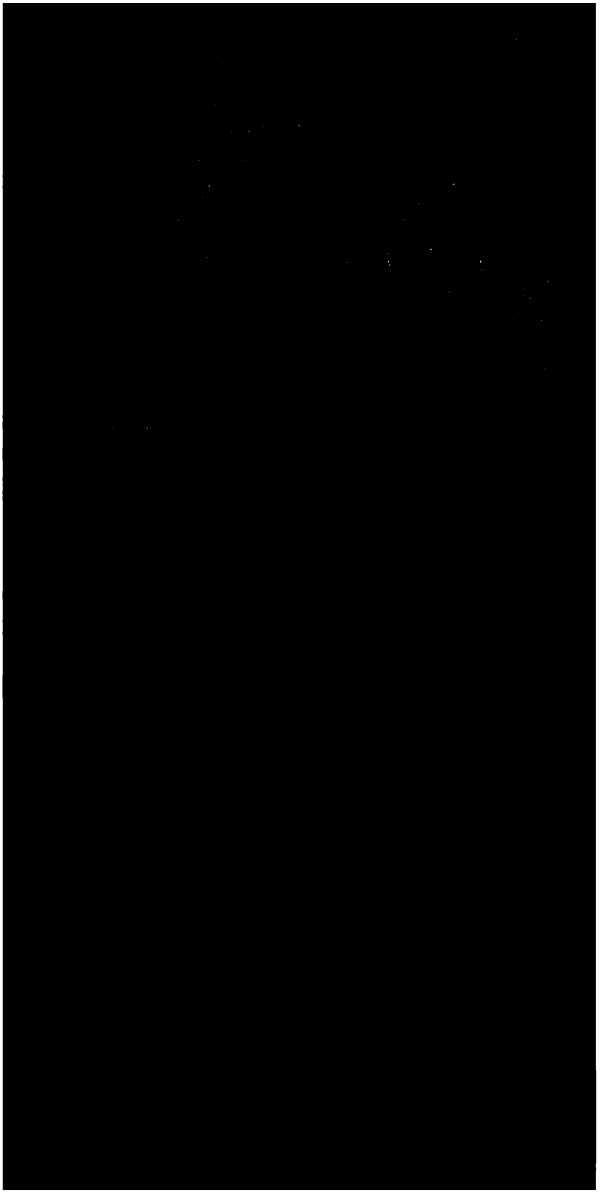
C'eſt l'entendre.

MERCURE.

Celui qui en fait la diſtribution ſous mes ordres s'appelle Cothurne. A droite, j'ai placé ce qui concerne l'Opera : le Commis que j'ai chargé de ce diſtrict ſe nomme Merveilleux. A gauche, j'ai mis le dépôt de la Comédie Italienne & de l'Opera-Comique.

LA BAGATELLE.

Tous deux enſemble.



préſent, dès qu'un ouvrage paroît, il eſt vieux; il faut qu'un autre lui ſuccede.

MERCURE.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout y gagne, & vous avez fort bien fait de bannir tous ces gros volumes remplis d'érudition, qui faiſoient pâlir les Sçavans dans leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui peut avoir de l'eſprit ſans étude.

LA BAGATELLE.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

On borne ſes connoiſſances
A de petits riens nouveaux :
Tous les Arts & les Sciences
Sont en Extraits & Journaux.
Des ennuyeuſes lectures
On évite l'embarras ;
Tout ſe réduit en Brochures,
Tout ſe met en Almanachs.

MERCURE.

Vous devez être excedé de fatigue.

LA BAGATELLE.

Oh ! je vous en réponds ; &, ſi vous voulez, nous travaillerons en commun.

MERCURE.

Vous agirez d'un côté, & moi de l'autre : tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de pratiques, je vous en enverrai, & je vous conſeille de

e mettre ſur la porte de votre Magazin ette Inſcription :

Air : *Servante, quittez vos paniers.*

Venez, Meſſieurs, ici prenez
Ce qui vous accommode.
Rapapillottez, raccommodez.
Rabobinez ;
Jeunes Auteurs, ici prenez
Marchandiſe à la mode.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'AUGURE bien de notre ſociété. Mais quel eſt ce perſonnage ? Il compte par ſes doigts ; c'eſt apparemment un Auteur qui n'eſt pas verſé dans la meſure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Eſpagne.*

Le Ciel en moi mit des talens ſans nombre ;
Pour les polir, je viens dans ce ſéjour :
Depuis longtems, mon mérite eſt à l'ombre ;
Je veux enfin l'expoſer au grand jour.

MERCURE.

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

LE POETE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui tous cinq ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq ; mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquieme fois.

MERCURE.

Quel jargon ! oh ! celui-là ſort ſans doute des lieux communs.

LE POETE.

Air : *Comme un Coucou.*

J'ai deſſein de faire un chef-d'œuvre
Qui ſoit connu dans l'Univers.
Pour moi mettez la main à l'œuvre.

MERCURE.

Que voulez-vous ?

LE POETE.

Dix-neuf cent vers.

MERCURE.

Dix-neuf cent vers ? C'eſt une Tragédie apparemment ?

LE POETE.

Vous l'avez dit ; ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

MERCURE.

Sans doute que l'Amour aura eu les prémices de votre Muſe ?

LE POETE.

Vous devinez juſte ; j'ai eu trois maîtreſſes n trois mois ; & il y a trois ans que, pour a premiere fois, je fis trois couplets ſur trois irs differens.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits à trois ieures du matin ; faites-nous part de cette nerveille.

LE POETE.

Écoutez.

Air : *Du Confiteor.*

Vos yeux font naître mille feux :
Vos rigueurs cauſent mille allarmes.
Pour vous on forme mille vœux ;
On admire en vous mille charmes.
Qui fixent mille amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.
Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours : il m'impatiente. A la fin il faudra m'en défaire. Écoutez, puiſque vous voulez des vers,

Air : *Tâtez-en, tourelourirette* : ou, *Ce point eſt de grande importance* ; du Coq du Village.

De ce qui vous eſt néceſſaire,
Cothurne eſt le dépoſitaire :
Du Tragique il a le débit.
Allez-là faire votre emplette :
Tâtez-en, tourelourirette,
Si le cœur vous en dit.

LE POETE.

J'y vais, & quand ma proviſion ſera faite, j'aurai l'honneur de vous la faire voir. Votre petit ſerviteur, ſerviteur, ſerviteur.

MERCURE.

Mais que veut la Nouveauté ? Elle me paroît bien agitée.

SCENE III.

LA NOUVEAUTÉ, MERCURE.

ERCURE.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure
Par vous n'eſt jamais fréquenté.

LA NOUVEAUTÉ.

Rien n'eſt ſi nouveau, je vous jure,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : *Sois complaisant.*

Vous à Paris ! On dit que cette Ville,
Depuis longtems, loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTÉ.

Non :
J'y trouve encore un asyle
Chez quelque Auteur de renom.

Mais je prévois que je n'y resterai pas longtems, & que la force de l'exemple les obligera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le motif de votre visite ?

LA NOUVEAUTÉ.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment ! vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ? Dès que je parois sur un Théâtre,

Air : *Le long de-là.*

On ne m'y supporte guere :
La Critique, méchamment,
Pour me déclarer la guerre,
Fait camper son régiment
Le long de-çà,

Le long de-là,
Le long du Parterre
Par derriere & par devant.

MERCURE.

Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'avez pas ſujet de vous plaindre ; la Chanteuſe que vous venez de donner au Théâtre Lyrique vous fait aſſez d'honneur.

Air : *Et tant, tant, tant.*

Sur la Scene de l'Harmonie,
Quand on ſçait qu'elle doit chanter,
Nombreuſe & belle compagnie
Vient pour l'entendre & la goûter.
Des Chanteuſes la plus parfaite
N'eut jamais gloire ſi complette.
On l'aime tant & tant, tant, tant,
Qu'une, que chacun regrette,
N'eut pas un début ſi charmant.

LA NOUVEAUTÉ.

Il eſt vrai : mais c'eſt un bonheur qui ne m'arrive gueres.

MERCURE.

Ne devez-vous pas être content du ſort d'Iphigénie ?

LA NOUVEAUTÉ.

Oui : mais elle doit beaucoup à la charmante Actrice qui l'a repréſentée.

MERCURE.

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur n'en eſt pas moins eſtimé.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

L'équitable Parterre
Fait bien de l'animer.
Quel homme, ſur la terre,
Pourroit ne pas aimer
Une Muſe nouvelle,
Dont le juſte pinceau
De l'amitié fidelle
Fit un portrait ſi beau ?

LA NOUVEAUTÉ.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville : j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE.

Bon voyage : mon Magazin n'en ira que mieux ; quelle foule nous allons avoir !

LA NOUVEAUTÉ.

Oui-dà ! puiſque vous le prenez ſur ce ton-là,

Air : *Belle Iris, vous avez deux pommes* : ou, *L'autre nuit, j'apperçus en ſonge.*

Quoique je vous ſois incommode,
Je reſterai dans ce ſéjour ;
Mais je me joindrai, dès ce jour,
Avec ma parente la Mode ;
Et n'étant plus dans les écrits,
Je vais me réduire aux habits.

MERCURE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Pourquoi toujours fuir ma préſence ?*

Je veux qu'un ridicule change
De tant d'injuſtices me venge.
Par moi, chez un ſexe enchanteur,
On admettra l'extravagance
D'avoir quatre pieds de hauteur,
Et vingt-cinq de circonférence.

MERCURE.

Fort bien.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Par moi de graves perſonnages
Seront coëffés en hériſſon ;
J'empaqueterai leur viſage
Dans une perruque en buiſſon.
On verra des gens à requête
Dans leur criniere enſevelis,
Et, pour ſurcharger une tête,
Il en faudra dépouiller dix.

MERCURE.

Courage.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Comme un coucou que l'Amour preſſe.*

Le jeune Abbé fringant & leſte,
Frappé d'un nouveau vertigo,

Par ſon rabat d'un bleu céleſte,
Fera renchérir l'indigo.

n'eſt pas tout.

MERCURE.

nt pis.

LA NOUVEAUTÉ.

fort de ma vengeance tombera ſur nos
s-Maîtres ſubalternes.

MERCURE.

matiere eſt abondante.

LA NOUVEAUTÉ.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule ;
Se promener en ſifflotant,
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiette
Tiendra tour à tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

Air : *L'allumette.*

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très vaſte ;
Grande boucle, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant, on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre

Du vuide, par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.
Air : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*
Pendant quatre heures un frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder, du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout,
Sur leur jambe une demi-botte,
Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingotte.

Pour aller, loin de leur maiſon,
Courtiſer des Nymphes gentilles,
C'eſt ainſi que ces papillons
Se déguiſeront en chenilles.

MERCURE.

Finira-t elle bientôt ?

LA NOUVEAUTÉ.

Je porterai encore plus loin ma vengeance ; je ferai quitter les plus belles promenades de Paris pour le Rempart.

Air : *Y allons donc, jouez, violons.*
En calêche l'Étourderie,
Dans un fiacre la Bourgeoiſie,
Y feront voir un air coquet.
Je veux qu'en voiture Allemande
Plus d'une Danſeuſe s'y rende.

Le Chevalier colifichet,
Le petit Robin dameret,
Et le galant petit collet,
Y montreront un air follet :
La Finance en riche berline,
Dans ſa caiſſe la Médecine,
La Muſique & Danſe en ſoufflet,
La Folie en cabriolet.

MERCURE.

t-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

nfin,

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Dans une voiture commune,
Que l'on nomme Demi-Fortune,
Plus d'un Commis étalera
Ses beaux habits & ſon beau linge ;
Quelquefois même on y verra
Des guenons dans un cul-de-ſinge.
dieu.

MERCURE.

Ie voilà défait d'une grande babillarde ; s voici notre Poëte qui revient : il a ſans te trouvé ce qu'il lui faut.

SCENE IV.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : *Lere la, lere lan la.*

O Trois & quatre fois heureux !

MERCURE.

Notre compteur revient joyeux.

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire !
Lere la, lere lan lere,
Lere la, lere lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix que vous avez fait.

LE POETE,

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six qui-pro-quo, douze tirades,
Sont dans cette poche en paquets :
Là, des récits, des confidences,
Trente ſonges, vingt-ſix portraits,
Avec dix-huit reconnoiſſances.

MERCURE.

Quelle proviſion !

LE POETE.

Oh ! pour cela, vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Ils ne ſont pas chiches ;
J'en ſuis fort content.
Ils m'ont donné galamment
Six cens hémiſtiches,
Et les quatre au cent.

Oh ! parbleu, j'ai de quoi briller.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Que de complimens, que d'éloges !
Mon nom va voler juſqu'aux cieux.
Parterre, Amphithéâtre, Loges,
Sur moi tout fixera les yeux.

MERCURE.

Tout le monde ſe ſert de ces hémiſtiches ; mais il y a une façon d'en faire uſage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE POETE.

Rien n'eſt plus aiſé : j'ai la tête ſi meublée, que je puis faire un Impromptu, dont je me flatte que vous ſerez ſatisfait.

MERCURE.

(*A part.*) Le revenant bon de mon emploi eſt de me divertir des foux. (*Haut.*) Allons, Monſieur, commencez ; je vous écoute.

LE POETE.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec ſon Confident.

JE vais te révéler un important ſecret :
Écoute, cher Arcas, écoute, & ſois diſcret...
En pouvez-vous douter ? ... Tu connois Laonice ? ...
Laonice, Seigneur... Soit raiſon, ſoit caprice,
Je ſens pour cet objet les feux les plus conſtans....
Et depuis quand, Seigneur ? ...Aſſez & trop longtemps...
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'apprendre,
Que l'on eſt malheureux, quand on a le cœur tendre?
Oubliez-vous... Finis tes diſcours ſuperflus :
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus...
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flamme ? ...
Quoi ! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princeſſe pourroit bruler d'une autre ardeur ? ...
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur!
Armez-vous, Dieux vengeurs. Grands Dieux, lancez
la foudre.
Impitoyables Dieux ; Dieux, mettez-les en poudre :
J'en atteſte les Dieux ; les Dieux m'en ſont témoins ;
Juſtes Dieux ! c'en eſt fait : Dieux ! quel prix de mes
ſoins !
Ciel ! que viens-je de voir ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Courons ... Où courez-vous ? Arrêtez un moment...

Où la Princeſſe eſt elle ? ... En ſon appartement....
Elle vient ; je la vois ; c'eſt elle qui s'avance.
Mercure, retire-toi.

(*Il jette ſon chapeau.*)

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene ? En croirai-je mes yeux ?
Quoi ! Madame, c'eſt vous ! vous, Madame, en ces lieux !
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie !
Pourrois-je m'en flatter ? O ſort digne d'envie !
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.
Que mon cœur eſt charmé ! que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! que ſa douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux,
Parlez, expliquez-vous ; vous gardez le ſilence !
Malheureux que je ſuis ! que faut-il que je penſe ?
Malgré cette rigueur, vous le dirai-je ? hélas !

L'Amour & ſes ardeurs ont pour moi des appas.
Et, quoi qu'on puiſſe faire, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je chérirai toujours l'Amour & ſon empire.

(Il prend ſon mouchoir, & en fait une eſpece de Poupée entre ſes doigts.)

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LE POETE.

C'eſt la Princeſſe qui va parler.

(Il contrefait la Princeſſe.)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur eſt homme, & tout homme eſt trompeur.
Et bientôt ſi mon cœur payoit votre tendreſſe,
Vous changeriez.... Moi... ! Vous.... Que votre crainte ceſſe.
Ah ! ne m'expoſez plus un ſi cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de déſeſpoir.
Non, ne vous flattez pas : il faudra que j'expire ;
Plutôt que de ſouffrir un ſi cruel martyre ;
J'expirerai, Madame, au ſortir de ce lieu ...
Prince, qu'allez-vous faire ? ...Adieu, Princeſſe, adieu.

MERCURE.

A merveille ! mon cher : je défie tous les Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

.dieu, je vous quitte : mon enthouſiaſme eut plus reſter oiſif. Dans trois jours, je s livre une Tragédie complette.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Ciel ! quel ſera mon plaiſir !
D'ici je vois le Spectacle.
J'entends cent mains m'applaudir,
Deux cens voix crier miracle.
Aye, aye, aye,
Je pâme,
Je n'y puis tenir.

Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

ERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN, *dans la couliſſe chante.*

LE ciel qui m'a fait votre Roi...
Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*
Depuis longtemps je connois la...

MERCURE.

Eſt-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent eſt pour l'Opera,
Et non point pour Thalie.

MERCURE.

Un Opera !

LE MUSICIEN.

Oui : oh ! que l'idée en eſt brillante ! Il pour titre, *Démogorgon, Roi des Fées.*

MERCURE.

Ce titre promet beaucoup.

LE MUSICIEN.

Et j'ai amené avec moi des Muſiciens p exécuter mon projet.

MERCURE.

C'eſt donc à la muſique que vous trav lez ; mais quel eſt l'Auteur des paroles ?

LE MUSICIEN.

L'Auteur des paroles ? C'eſt moi.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Mes vers ſont doux, mes ſons brillans,
Et le Dieu de la double cime
Réunit en moi les talens
De la muſique & de la rime.

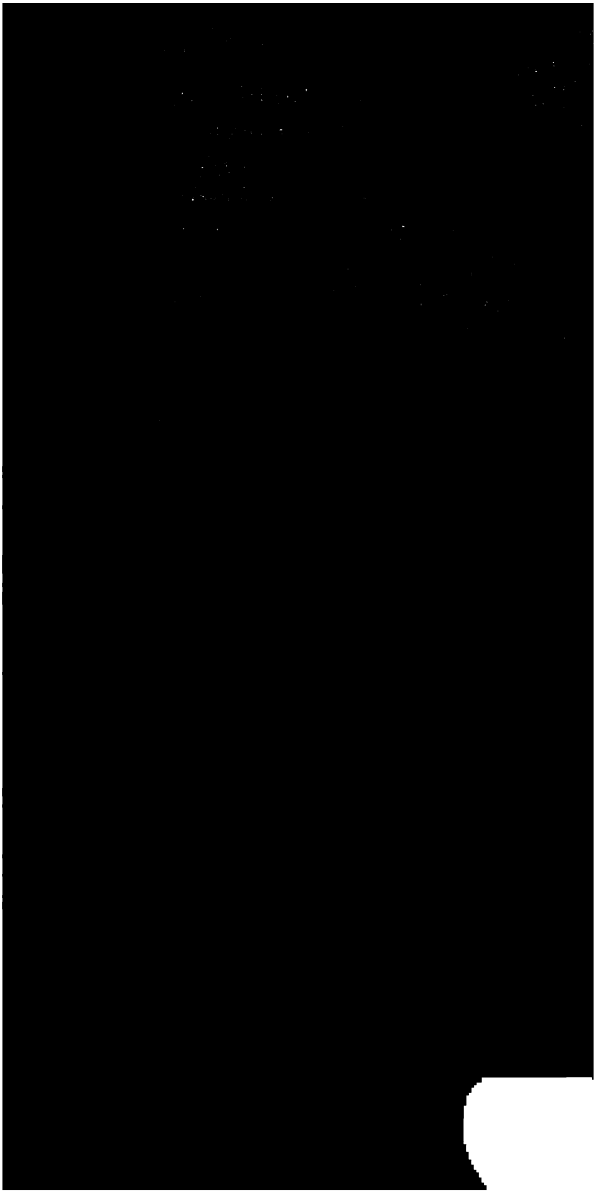
MERCURE.

Vous ne pouvez mieux faire que de v livrer à ce Théâtre ; c'eſt le plus fréquenté

LE MUSICIEN.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Eſt-il ſurprenant que la preſſe
Chez lui ſe rencontre toujours ?



Pair à pair ils ſont couſus,
De peur qu'on ne les confonde;
Ils ſont ſi bien accouplés,
Qu'ils reſteront aſſemblés
Juſqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN, *lit.*

Murmure, endure, chaîne, entrai
gloire, victoire, ſoupirs, plaiſirs, c
ceurs, ardeurs, horreurs, fureurs; t
tous ces mots-là me ſont familiers.

MERCURE.

Air : *Le fameux Diogene.*

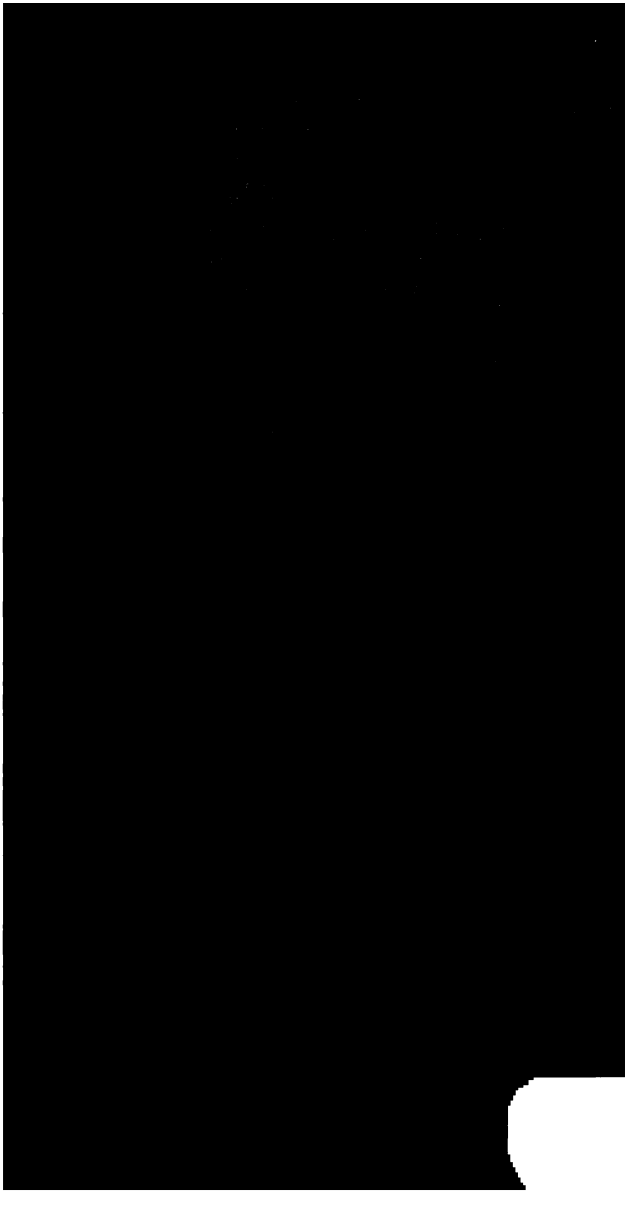
De la douce harmonie
La puiſſance infinie,
Par les chants les plus beaux,
Leſtement les manie,
Et ſi bien les varie,
Qu'ils paroiſſent nouveaux.

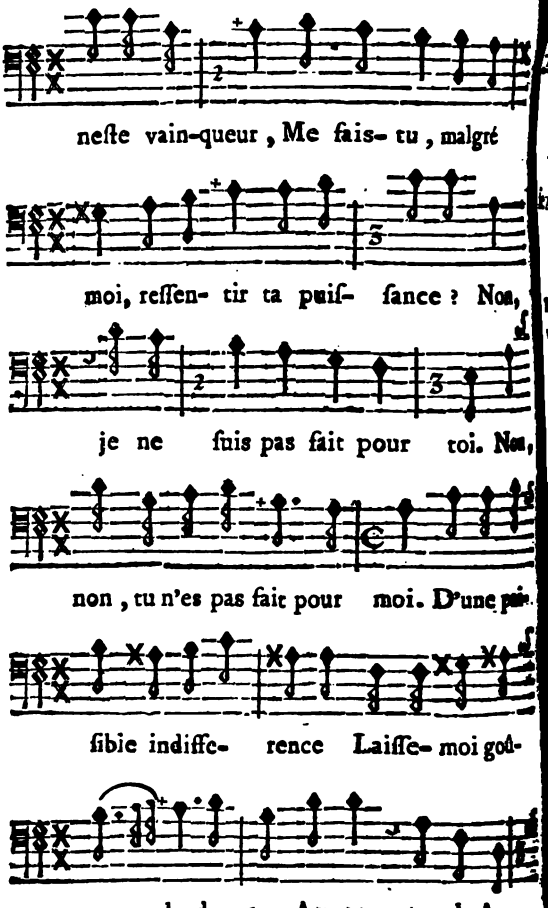
Air : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime.*

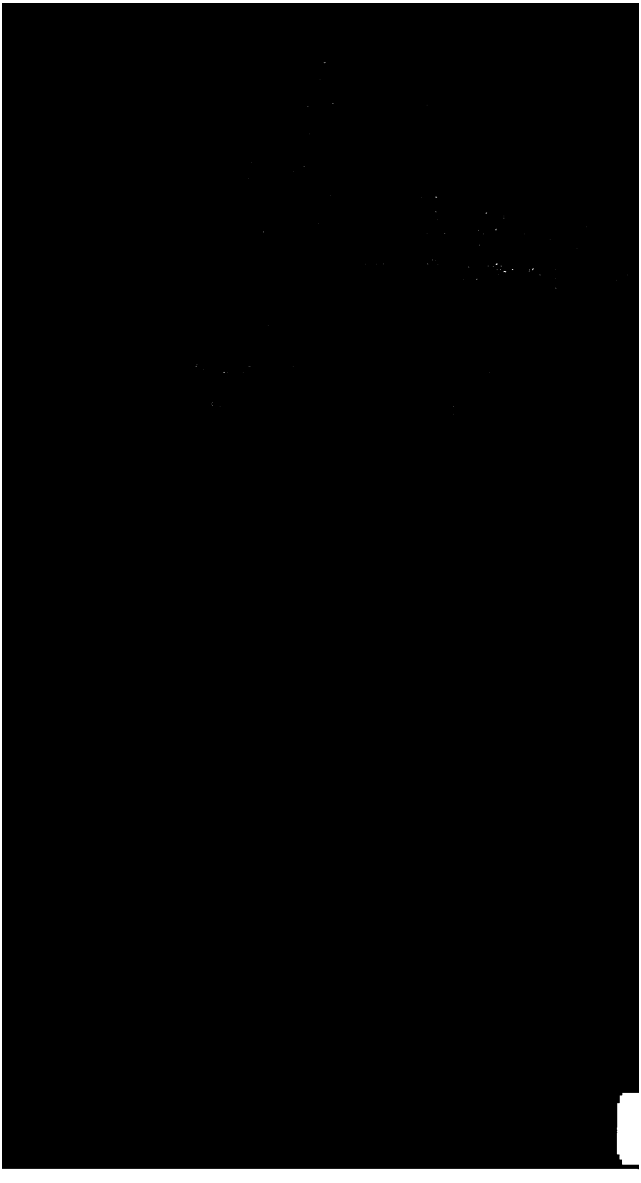
Cette ſéductrice agréable
Fait voir à l'eſprit enchanté,
Dans le commun, de l'admirable;
Dans le vieux, de la nouveauté;
Dans l'inſenſé, de l'eſtimable;
Dans un monſtre, de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'eſt-ce que ce cahier renferme?




neſte vain-queur, Me fais- tu, malgré
moi, reſſen- tir ta puiſ- ſance ? Non,
je ne ſuis pas fait pour toi. Non,
non, tu n'es pas fait pour moi. D'une pai-
ſible indiffe- rence Laiſſe- moi goû-
ter la douceur. Amour, cruel A-



Vengez-moi d'un cruel outrage,
Démons, accourez tous ;
Servez ma rage,
Et mon courroux.

MERCURE.

Cela eſt caracteriſé.

LE MUSICIEN.

L'Enfer arrive.

CHŒUR DE DÉMONS.

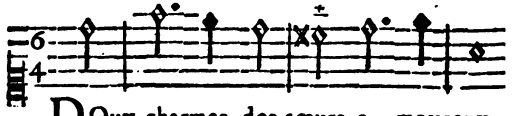
Nous accourons à ta voix.
Qu'il gémiſſe,
Qu'il frémiſſe,
Qu'il périſſe
Mille fois,
L'ingrat qui cauſe ton ſupplice.

MERCURE.

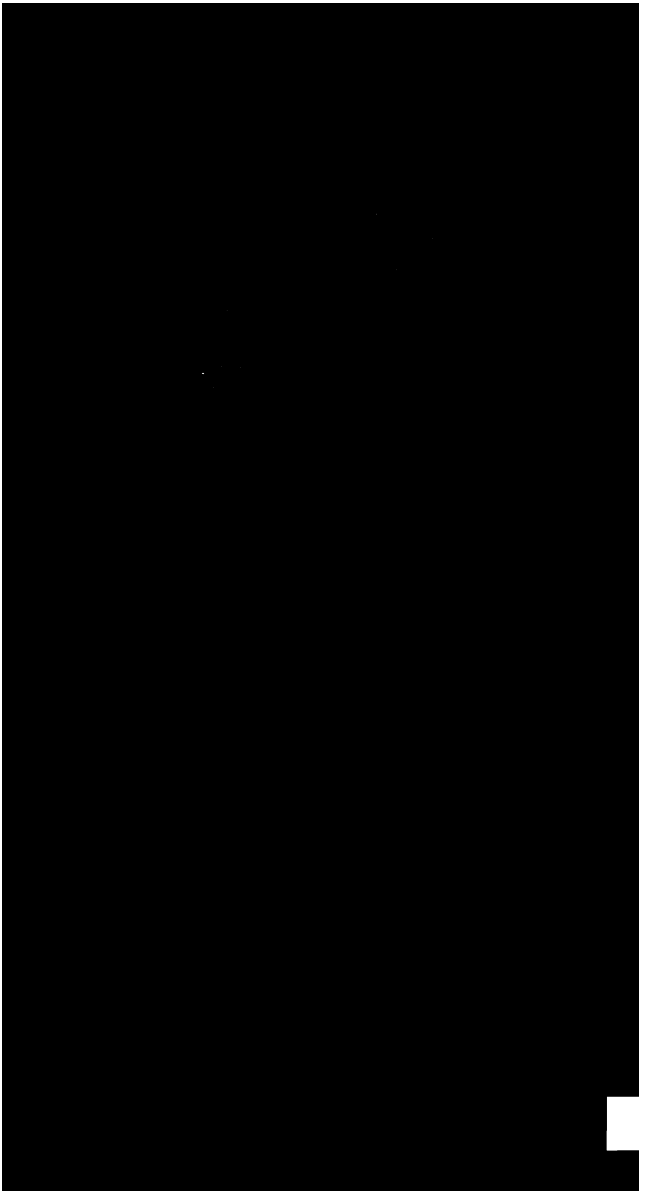
De mieux en mieux.

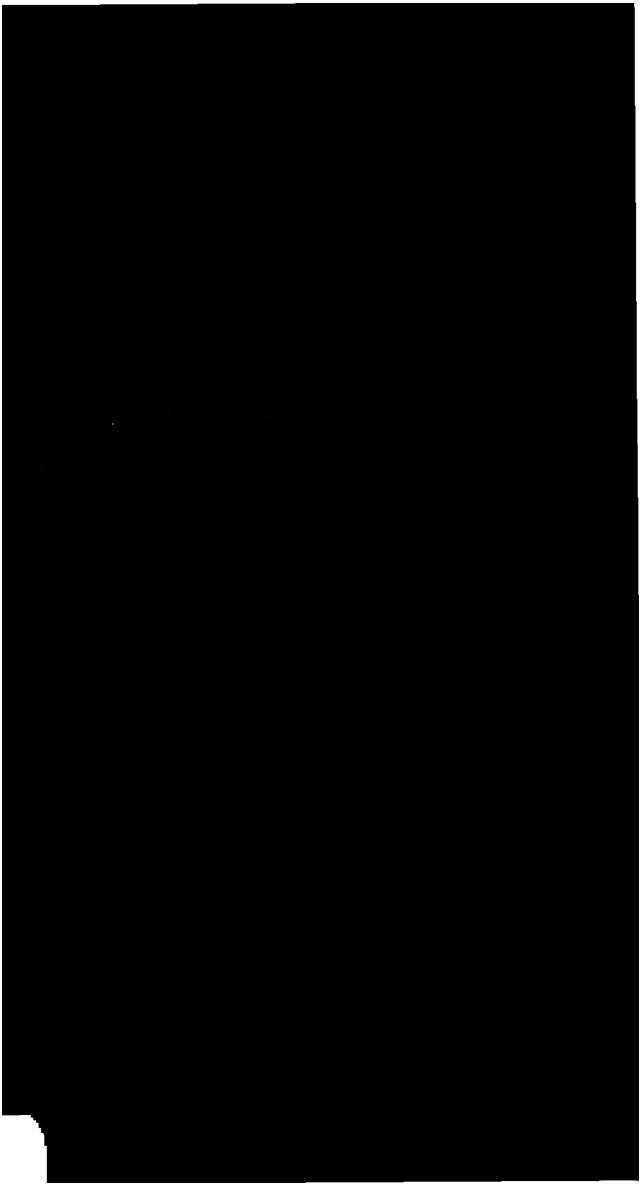
LE MUSICIEN.

Au troiſiéme Acte, la Princeſſe à qui fait une fauſſe confidence, vient ſe plai aux échos de ma légereté. Une longue tournelle lui donne le temps de faire tours de Théâtre, pour arranger ſa qu & elle chante l'air ſuivant.



DOux charmes des cœurs a- moureux,





On entende le bruit de nos charmans concerts.

Que ſur les mers, &c.

MERCURE.

Venez, mon cher, que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content?

MERCURE

A ravir.

Air : *O turlutaine.*

Des beaux fruits de votre veine
Tout Paris ſera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer ſans peine,
O turlutaine,
Quinault, ainſi que Lully.

MERCURE.

Turlututu, tantalari.

LE MUSICIEN.

Pour vous perſuader de la ſupériorité de mon talent, je vais vous donner un Divertiſſement, qui, je crois, aura votre ſuffrage.

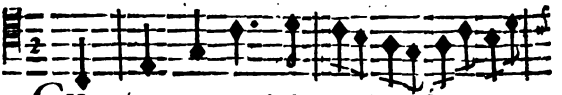
MERCURE.

Je le verrai avec plaiſir, pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

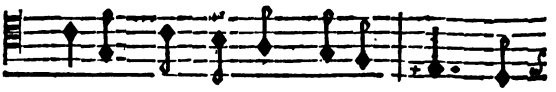
DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE.

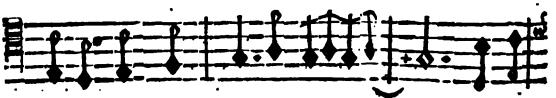
Air : *Pour le Muſicien.*



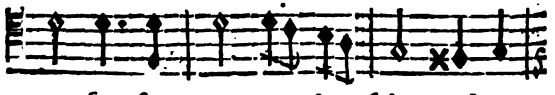
CHan-tez, chantez l'ai- ma- ble Ba- ga-



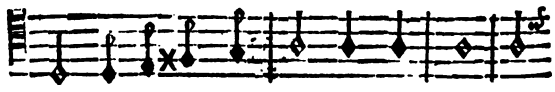
telle : Mo- dernes Amphi- ons, par



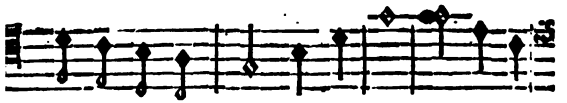
elle vous bril- lez ; Mé-ri-



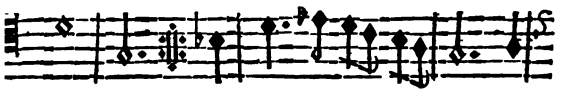
tez ſes fa- veurs, par des ſoins redou-



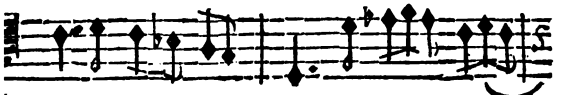
blés, Et rendez ſa gloire immor- tel- le,



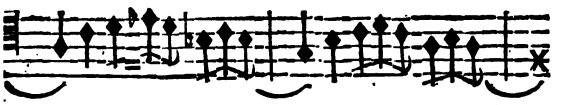
Et rendez ſa gloire immor- tel- le, immor-



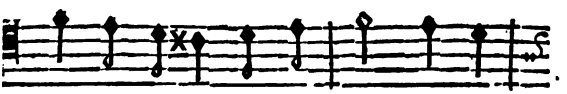
tel- le. Par ſon di- vin ſe- cours, Vous



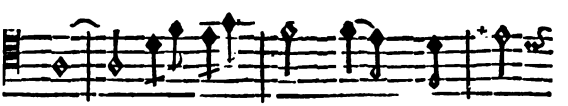
faites tous les jours Cou-ler - -



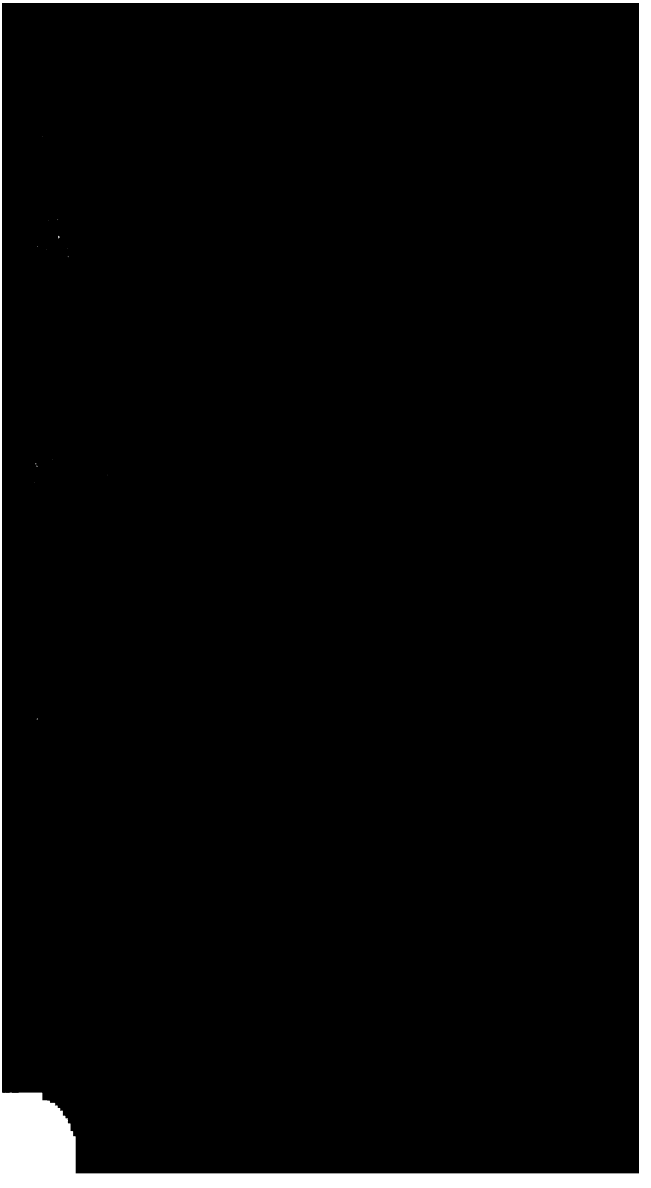
le doux jus de la treil- le. Vous pei-



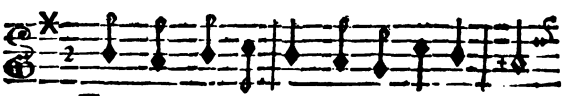
gnez un Buveur, qui goû- tant à longs



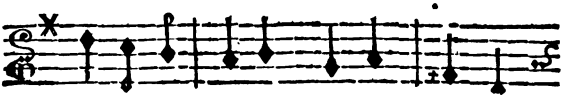
traits Un ne- ctar plein d'at- traits,



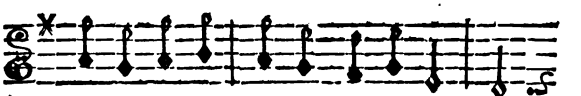
VAUDEVILLE.



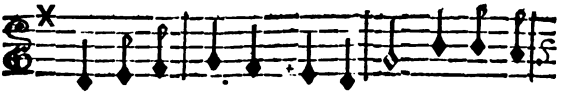
PAr ce geſte- là, On met le ho- là :



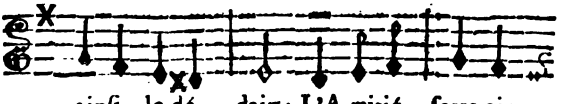
C'eſt par ce geſte qu'on ap- prouve ;



C'eſt par ce lui- ci que l'on réprou- ve.

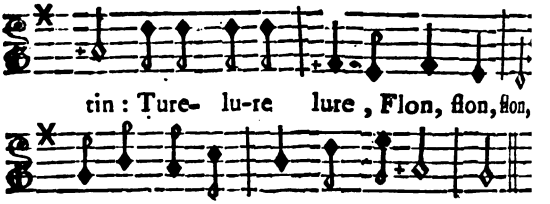


De faveur ce ſigne eſt certain: L'on exprime



ainſi le dé- dain; L'A-mitié ſerre ain-

ſi la main, Et l'Amour la baiſe à Ca-



On voit bien des gens
Rire entre leurs dents :
D'autres , dans leur joyeux délire ,
Semblent pleurer à force de rire ;
Voici le rire d'un faquin ,
Le rire ironique & malin ,
Le ris ſous cape & clandeſtin ,
Le rire du Niais ou Flandrin :
Turelure , &c.

Le malheur , aux cieux
Fait lever les yeux :
Pour vanter un objet qui touche ;
On met les cinq doigts deſſus la bouche
On fait ceci dans l'embarras :
La crainte fait doubler le pas ,
La pitié nous fait faire , hélas !
L'ennui fait étendre les bras :
Turelure , &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent,
Et voilà comment ils s'y gouvernent :
Le Medecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apothicaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient,
Aye, aye, aye.
Turelure, &c.

✕

Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours, dans chaque aventure,
L'un eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'amant ;
Tel eſt celui du confident ;
L'époux fait cela prudemment ;
Sa femme lui fait ce préſent :
Turelure, &c.

✕

L'autre jour, Fanchon
Dit à Tircis, non ;
Mais en le diſant d'un air tendre,
Le non, mieux que oui, ſe fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant :
Repoſez-vous ſur moi.

Le faux ainſi dit foiblement :
Je ſerois flatté de vous obliger.
Le précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en ſautant,
Turelure, &c.

Avec ce doigt-ci
On menace ainſi :
Par ceci la paix ſe demande :
Le ſecret ainſi ſe recommande :
Entre amis, on s'appelle ainſi,
Hem ! hem !
Du maître au valet c'eſt ceci,
Holà, quelqu'un.
La Marchande a le ton poli,
Faites nous l'honneur d'entrer chez no
Meſſieurs ; ne vous faut-il rien du nôtre ?
D'autres, les ſoirs, font celui-ci,
Chut, chut.
Turelure, &c.

Un talent ſuffit,
Pour mettre en crédit ;
Quiconque ſçait s'y rendre habile,
Eſt ſûr de briller en cette ville :

L'un s'enrichit avec l'archet :
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre.
L'autre fait à coups de fleuret :
Une, deux.
Mais voici le meilleur ſecret. *
Turelure, &c.

Dans ces lieux charmans,
Grand nombre d'amans
Viennent débiter la fleurette :
Mais differemment l'amour s'y traite.
Le Commis dit à ſa Louiſon,
Baiſe-moi, mon cœur.
Elle lui répond ſur ce ton ;
Non.
Le plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, ne ſais pas la farouche.
Le grenadier en faction,
Caporal, l'heure ſonne, il faut me relever.
Turelure, &c.

Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût differe ;
Leur façon ne ſe reſſemble guere :

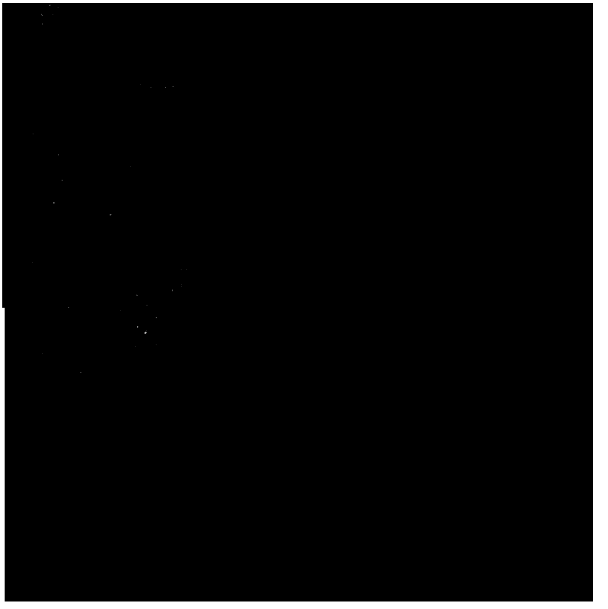
* L'Acteur fait un entrechat.

Que le Petit Cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit ſa Climene :
D'un air different on s'y promene ;
C'eſt ainſi que le Robin va,
Il fait bien du vent pour ma friſure.
L'Officier va comme cela. *
L'Abbé marche dans ce goût là ;
Le ſoleil eſt bien chaud aujourd'hui.
Le pas du Traitant, le voilà,
Ouf, je viendrai à bout de cette entrepriſe qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.
Turelure, &c.

X

Quand un Acte eſt bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des tranſports d'allegreſſe :
Quand il eſt mauvais, quelle triſteſſe !
L'on entend dire au Spectateur ;
Que c'eſt mauvais ! c'eſt déteſtable.
C'eſt ainſi qu'eſt l'Entrepreneur,
Me voilà bien avancé avec ma dépenſe.
Voici le geſte de l'Auteur,
Peut-on jouer ſi déteſtablement ? Ces malheureux feront tomber ma Piéce.

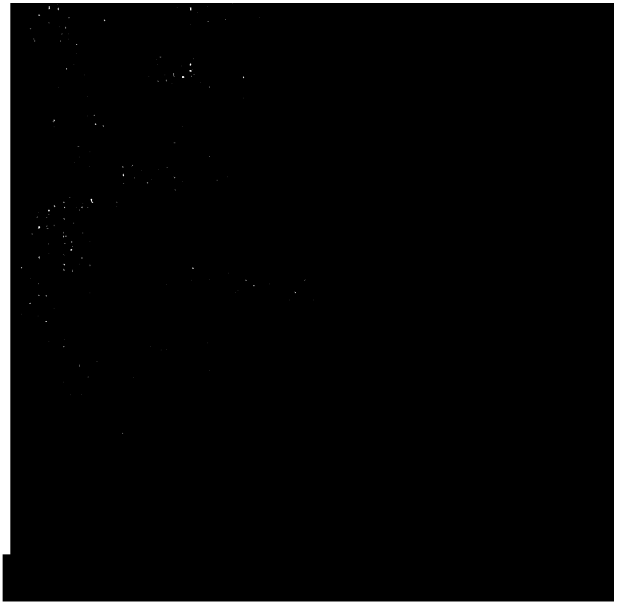
* L'Acteur marche à grands pas.



LA MERE
MBARRASSÉE,

)PERACOMIQUE;

ɔréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Foire, en 1734.



Pendant une ſemaine, paſſe :
Mais un mois ! c'eſt trop demander.

Que ne vous déclarez-vous, puiſque vous êtes deſtiné à Luciſe ?

FRONTIN.

C'eſt aujourd'hui que je dois me faire connoître ; mais je veux que ce ſoit dans la fête que je fais ſecrettement préparer.

LISETTE.

Ecoutez ; vous ferez fort bien de finir : je crains que Madame Deſroches, mere de votre prétendue, ne vous découvre.

FRONTIN.

Eſt-ce que je ne fais pas bien mon rôle ?

LISETTE.

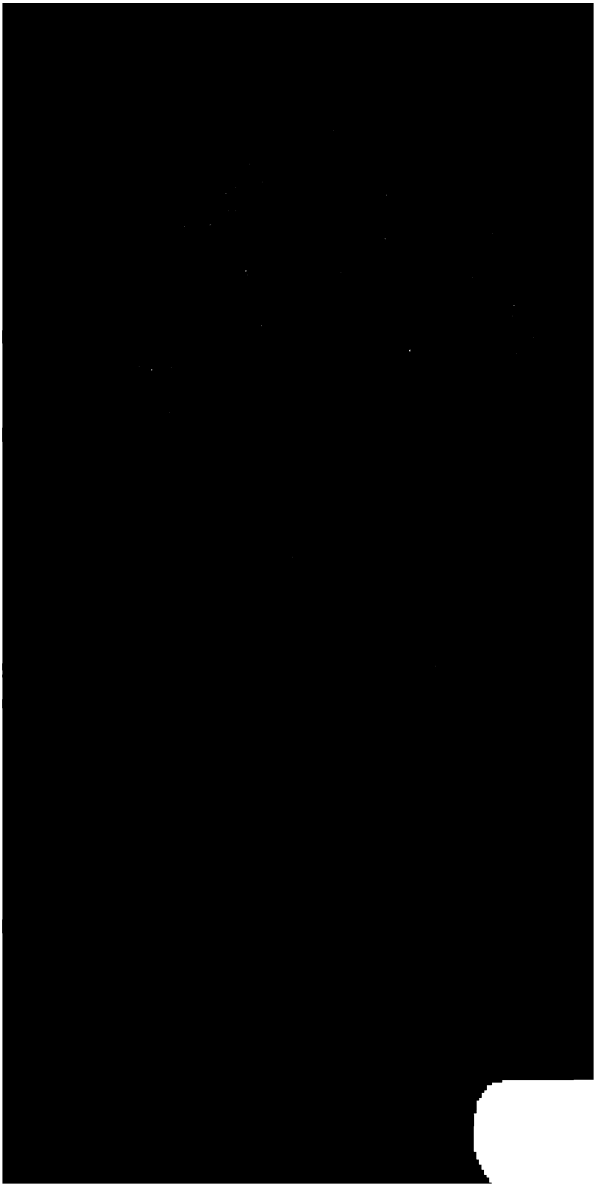
Oui : mais je doute de pouvoir m'acquitter du mien encore longtems. Comment voulez-vous que je puiſſe toujours,

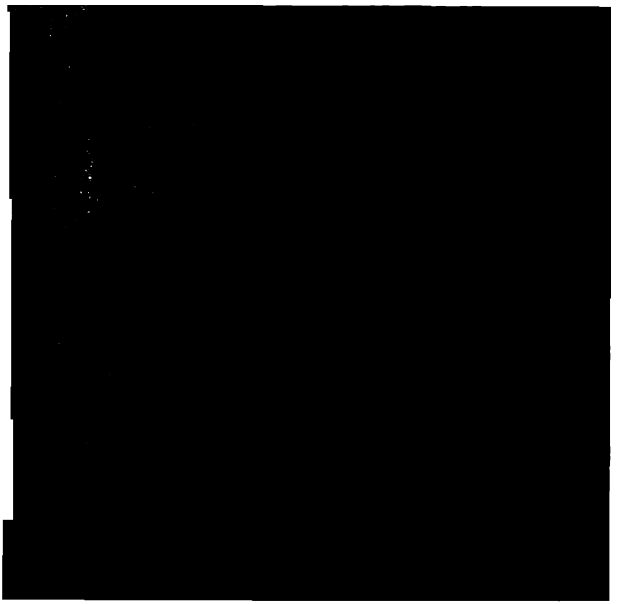
Air : Le jus d'Octobre.

Sans que jamais rien je confonde,
Si differemment vous traiter ;
Vous tutoyer devant le monde,
Tête à tête vous reſpecter ?

Air : Ton humeur eſt, Catherine.

Ce rôle-ci m'inquiette ;
Il eſt pénible en effet.
Tour à tour, avec Liſette,
Vous êtes maître & valet.





ls m'ont même entamé quelques propos mour : mais je leur ai d'abord fermé la ıche.

FRONTIN.

Eh ! bien, cet amour pourra m'être utile. e ſera aiſé de les amuſer, tandis que mes neſtiques, qui ſont cachés dans le vil- e, rentreront avec la ſymphonie.

LISETTE.

Cela ne ſe peut encore une fois. Le Con- ge ferme tout dès dix heures, & per- ne n'entre qu'il ne le voye.

FRONTIN.

Que ferons-nous donc ?

LISETTE.

Le plus court eſt de les mettre dans votre ıfidence.

FRONTIN.

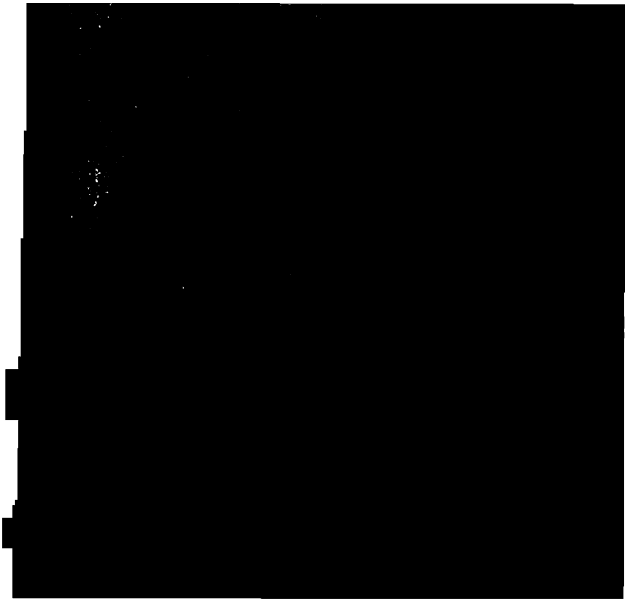
Il eſt vrai que, devant me declarer, je cours aucun riſque.

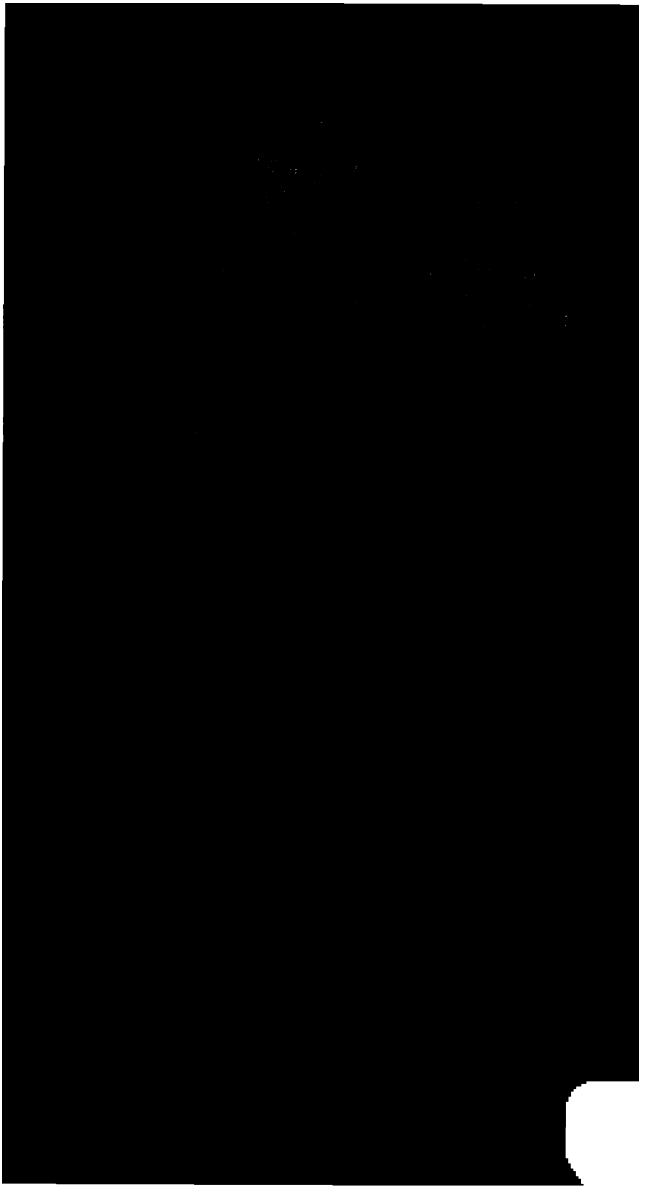
LISETTE.

Commençez par le Concierge. C'eſt le ıs néceſſaire.

Fin de l'air : *Non, je ne ferai pas.*

J'entends du bruit, on vient, prenez le ton badin. Ceſſez d'être Marquis, & devenez Frontin. te à votre rôle....





Air : *Du haut en bas.*

Ne craignez rien ;
Votre amour en vain me ſoupçonne :
Ne craignez rien.
J'aime Liſette, j'en convien.
Cependant je vous abandonne
Les droits que j'ai ſur ſa perſonne :
Ne craignez rien.

ROBERT.

Tu as deviné en partie mon cher Fr
Il eſt vrai que j'aime. Mais,

Air : *Lucas ſe plaint que ſa femme.*

Liſette n'eſt pas la Belle
Pour qui je brûle ſans fin.
Ceſſe de me parler d'elle.

FRONTIN.

Comment ?

ROBERT.

J'ai le gout plus fin,
Plus difficile.

FRONTIN.

Qui donc aimez-vous enfin ?

ROBERT.

C'eſt....

FRONTIN.

Qui ?

ROBERT.

Lucile.

FRONT

FRONTIN.

ıcile!

ROBERT.

ı as raiſon d'être ſurpris. Mais tu le ſeras ıs, quand tu ſçauras que ſous l'habi: de :ierge, je ſuis le fils d'un des plus ri- commerçans de Lyon.

FRONTIN.

ais, Monſieur, voudriez-vous bien me quel motif....

ROBERT.

Amour fait tout par caprice : ne cherche t de raiſon où il n'en fut jamais. J'ai ucile. Sa beauté m'a frappé, & c'eſt jouir du plaiſir de l'admirer que j'ai le parti que tu vois.

FRONTIN.

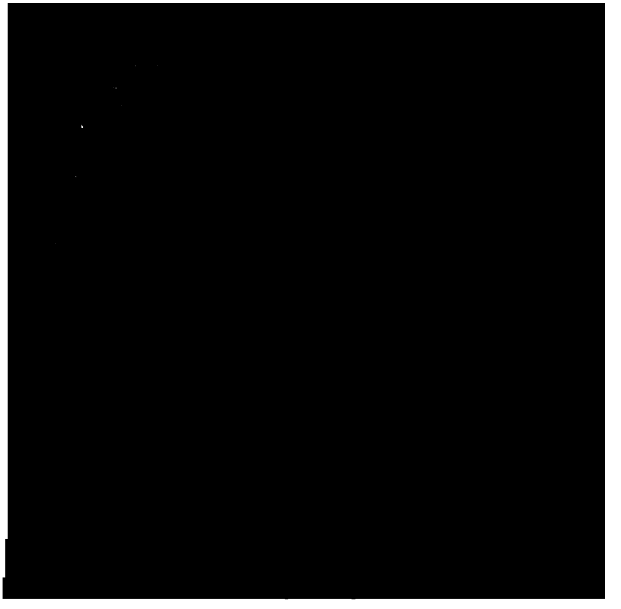
otre amour eſt bien délicat!

ROBERT.

: ne puis vivre, ſi je ne la poſſede ; ſers , je t'en conjure.

Air : *Du petit cœur de quinze ans.*

Je te comblerai de préſens,
Si tu finis mes maux preſſans,
Et ſi, par tes ſoins bienfaiſans,
Quelque jour je puis être
Maître
De ſon petit cœur de quinze ans.



SCENE IV.

FRONTIN, RAPIN.

RAPIN.

OU vas-tu ?

FRONTIN.

A une affaire de conséquence que je ne is differer.

RAPIN.

Reste. Tu n'en ſçaurois faire une meilleure le celle que j'ai à te propoſer. Je vois dans phyſionomie des ſignes certains d'une forne prochaine. Elle ne dépend que de toi.

FRONTIN, *bas.*

Voyons où aboutira ce diſcours. (*Haut.*) ue faut-il faire pour cela ?

RAPIN.

Obliger un galant homme, dont les intéts me ſont auſſi chers que les miens.

FRONTIN, *à part.*

Veut-il parler de Monſieur Robert ?

RAPIN.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

Si tu ſecondes ſon deſſein,
Comme je le ſouhaite,

Tu peux conter, mon cher Frontin,
Que ta fortune eſt faite.
Dans un bureau, bien appointé,
Sois ſûr d'avoir, avec Liſette,
Une recette.

FRONTIN.

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

RAPIN.

Celui dont je te parle eſt ici déguiſé.

FRONTIN.

(*Bas*) Juſtement. (*Haut.*) Quelque amant de Lucile, n'eſt-ce pas ?

RAPIN.

Tu l'as deviné.

FRONTIN.

J'ai de la pénétration, moi : mais, Monſieur vous me permettrez de vous dire,

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

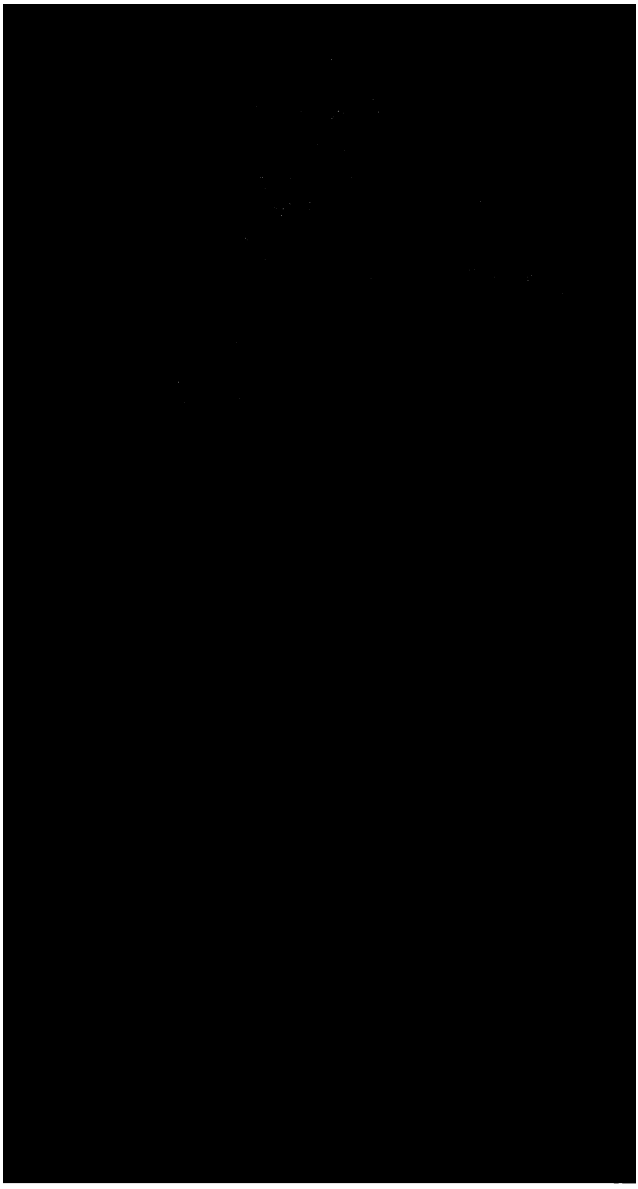
Que vous êtes débonnaire
De prêter votre miniſtere,
Pour faire le bonheur d'autrui.
Votre complaiſance eſt extrême.

RAPIN.

Non, non, quand j'agis aujourd'hui,
Mon cher Frontin, c'eſt pour moi-même.

FRONTIN, *étonné.*

Que dites-vous ?



Air : *Les Feuillantines.*

Prends la bourſe que voilà,
Et cela :
Serre encor cet argent-là.
Vive une maitreſſe aimable.

LISETTE.

C'eſt un fonds intariſſable.

Ces Meſſieurs ſont donc de bonne com ſition ? N'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Tu ne croiras jamais ce que je te vais d

Refrain.

C'eſt ce qu'on n'a point vu de la vie,
Et ce qu'on ne verra jamais.

LISETTE.

Au fait.

FRONTIN.

Ces deux Meſſieurs dont tu voulois ca ver la bienveillance.....

LISETTE.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Sont Concierge & Intendant.

LISETTE.

La belle nouvelle !

FRONTIN.

Comme je ſuis va[illegible]

LISETTE.

Plaît-il ?

FRONTIN.

i, Monſieur Robert & Monſieur Rapin
leux rivaux déguiſés, qui m'ont prévenu
la confidence que j'allois leur faire, &
eçu d'eux l'argent que je viens de te
er.

LISETTE.

ne m'étonne plus s'ils cherchoient tant
parler.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.*

Quel parti dans le malheur
Prendrez-vous donc ?

FRONTIN.

Le meilleur.
Je rirai de l'aventure.

LISETTE.

Votre caractere eſt doux,
Et déjà je conjecture,
Que vous ſerez bon époux.

FRONTIN.

a, va, Liſette,

Air : *Je ſuis un bon Jardinier.*

Je m'allarmerois en vain.
De mon fait je ſuis certain.
Lorſqu'il ſera temps,
A ces deux amans
Je ſçaurai bien répondre.
Tiens, regarde ces traits charmans :

C'eſt de quoi les confondre,
Lon, la,
C'eſt de quoi les confondre.

LISETTE.

Je vois bien que c'eſt le portrait de Lu

FRONTIN.

Il y a un mois que la mere de Lucile concluant notre mariage avec le Comt Roſemont mon pere, lui remit ce po qu'il m'envoya. C'eſt le gage de mon heur, & la ſureté de mes prétentions.

LISETTE.

J'admire deux choſes en ceci.

FRONTIN.

Quoi ?

LISETTE.

Que Madame Deſroches vous ait pris gendre, ſans vous avoir vû, & qu'ell gardé le ſilence là-deſſus juſqu'à ce jour

FRONTIN.

J'avoue que cela eſt ſurprenant ; mais maiſon eſt faite pour les prodiges. Tu e une preuve dans ce qui me vient d'arriv

LISETTE.

Voici Madame qui vient avec ſon nier. Retirons-nous.

FRONTIN.

Allons ſonger au dénouement.

SCENE VII.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

MORGUÉ, Madame ; prenez-y garde : c'eſt Guillot qui vous le dit.

Air : *Voyelles anciennes.*

Croyez-moi, je ſommes au fait
De tous les coureux de villages.

Madame DESROCHES.

Depuis quelques jours, en effet,
J'apperçois de nouveaux viſages.

GUILLOT.

Je ne ſuis ni bête, ni ſoû,
Quand je vous dis que quelqu'un rô, ô, ô, ô, ô, de ;
Et je parierois plus d'un ſou,
Qu'ici l'Amour eſt en marau, au, au, au, au, de.

Madame DESROCHES.

Sur quoi fondes-tu tes conjectures ?

GUILLOT.

Sur ça que je vas vous dire.

Air : *Nous autres bons villageois.*

Hier au ſoir, dans ce vallon
Où vous ſçavez qu'eſt ce grand aulne ;
Tout étendus de leur long,

la mine de contrebande : *j'ai* queuque doutance qu'on en veut à Mademoiſelle Lucile.

Air : *Tu voulois tricher, Infâme.*

De peur qu'on ne nous l'accroche,
Il faut les obſerver tous ;
Sans quoi, Madame, attendons-nous
A voir queuqu'anicroche :
Sûrement on cache, chez vous,
Qu'euqu'anguille ſous roche.

Sarviteur ; vous m'en direz des nouvelles.

SCENE VIII.

Madame DESROCHES.

CE qu'il vient de me dire m'ouvre les yeux, & j'y vois quelqu'apparence. En effet, je n'ai jamais été ſi bien ſervie que depuis que j'ai ces nouveaux Domeſtiques. Le Valet vole, dès que je parle ; le Concierge eſt d'une aſſiduité ſans exemple, & je ne manque point d'argent avec l'Intendant. Lequel des trois eſt l'amant déguiſé ? C'eſt ce qu'il s'agit d'approfondir.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Examinons adroitement,
Sans bruit & ſans emportemens,
Cette ſecrette Intelligence.

Dans un point auſſi délicat,
Le ménagement, la prudence
Sont plus à propos que l'éclat.

J'y ſuis d'autant plus déterminée, que mon gendre futur arrive inceſſamment avec ſon père. Si cette affaire s'ébruïtoit, le mariage de ma fille pourroit bien manquer. Appelons Liſette. Liſette !

SCENE IX.

Madame DESROCHES, LISETTE.

LISETTE.

QUE ſouhaitez-vous, Madame ?

Madame DESROCHES.

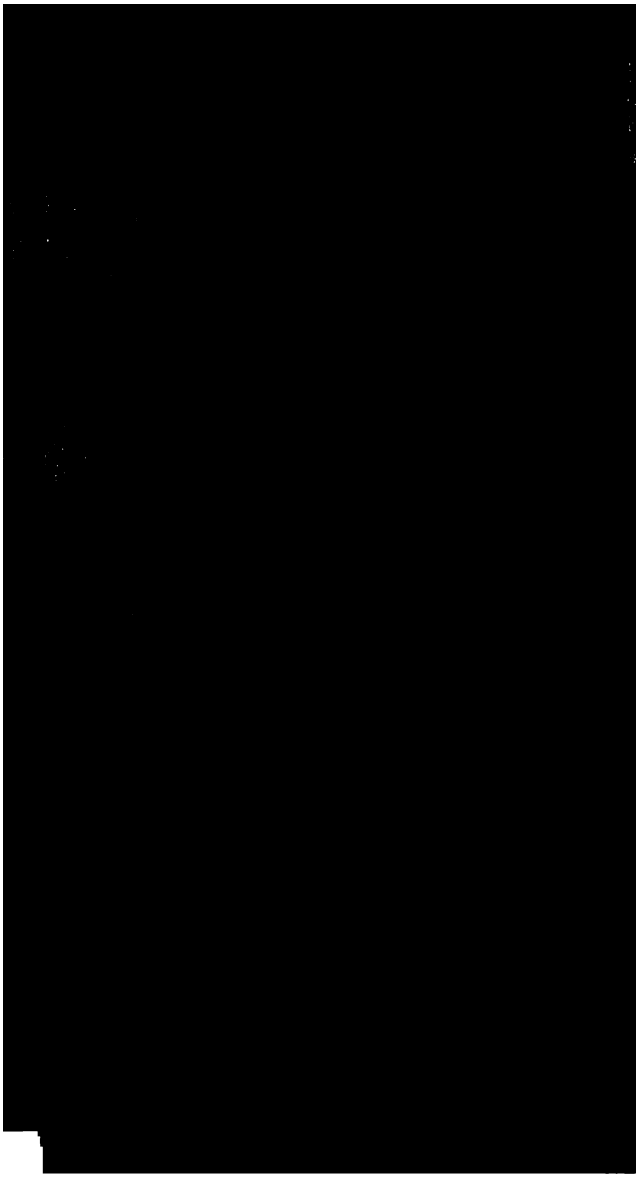
Venez ici. Ecoutez-moi. Je vous ai toujours crue ſage. Me ſuis-je trompée ?

LISETTE.

Non, Madame.

Air : *Lanturelu.*

Près d'une Maîtreſſe
Où regne l'honneur,
Où l'on voit ſans ceſſe
L'aimable douceur
Avec la ſageſſe,
Peut-on manquer de vertu ?



être ſûr de ſon fait. Tout ceci, après t
ne'ſt encore qu'une conjecture.

Air : *Martin je me nomme.*
Guillot eſt un bon garçon,
Qui prend vîte du ſoupçon;
C'eſt lui qui vient.

SCENE XI.

Madame DESROCHES, GUILL(

GUILLOT.

Suite de l'air précédent.

OUFFE.

Madame DESROCHES.

Que veux-tu ?

GUILLOT.

J'étouffe.

Madame DESROCHES.

Air : *Du Confiteor.*

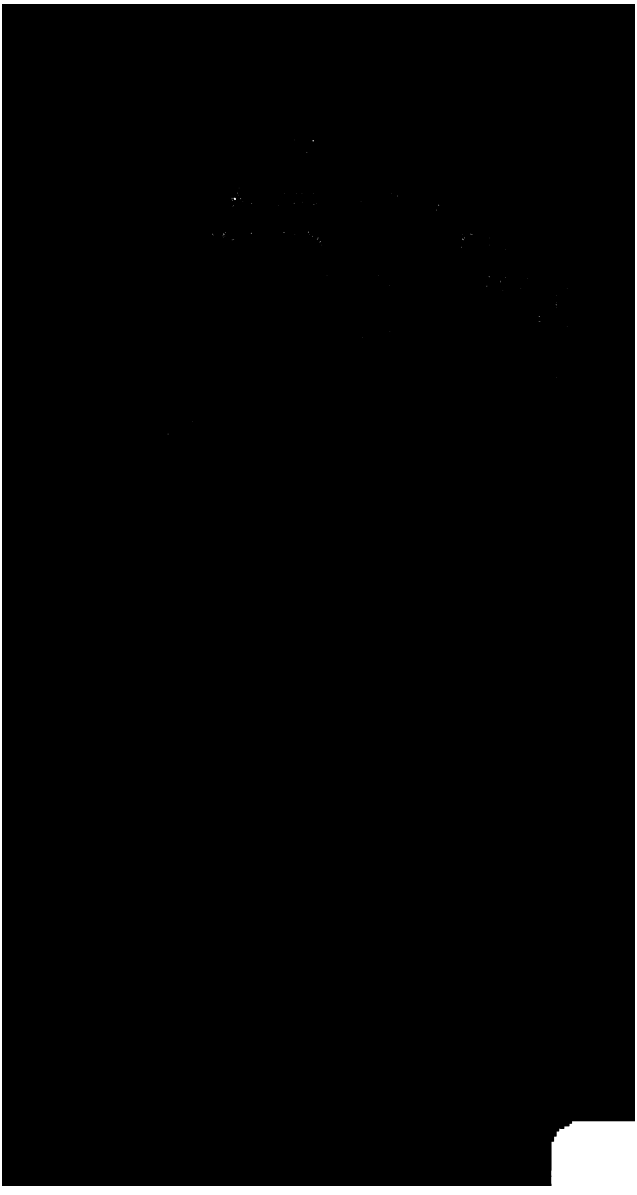
Pourquoi venir ſi promptement ?

GUILLOT.

Je viens, Madame, en diligence;
Vous avertir qu'abſolument
On vous fait de la manigance.
Morgué, je ſis ſûr de cela.

Madame DESROCHES.

Quelle preuve as tu ?



SCENE XII.

Madame DESROCHES.

Air : *Le cher voiſin.*

L'EMPRESSEMENT à ſecourir
L'objet qui nous attache,
Suffira pour me découvrir ;
Le galant qui ſe cache.
Les voici. Mettons-nous dans ce coin.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROBERT, RAPIN.

RAPIN, *à part.*

EH ! bien ? comment va notre affaire ?

FRONTIN.

(*Haut.*) A merveille. (*A part.*) Il faut lui en donner pour ſon argent.

ROBERT.

As-tu de bonnes nouvelles ?

FRONTIN.

Les meilleures du monde. (*Bas.*) Sans ce maroufle d'Intendant qui nous écoute, je vous dirois....

RAPIN.

Conte moi, je te prie....

FRONTIN, *bas.*

Si ce belître de Concierge n'étoit pas là, je pourrois....

RAPIN.

Monſieur Robert, j'ai à parler à Frontin de la part de Madame.

ROBERT.

Monſieur Rapin, je ſuis chargé d'une pareille commiſſion. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

RAPIN.

Viens donc, que je t'apprenne.....

ROBERT.

Oh! parbleu, tu m'écouteras.

(*Ils le tirailleront.*)

FRONTIN.

Aye, aye, aye. Eh! Meſſieurs, reſpectez l'habit de notre Maitreſſe.

SCENE XIV.

RAPIN, FRONTIN, ROBERT, GUILLOT.

GUILLOT, *eſſoufflé.*

Air: *Allons voir, allons voir, allons voir.*

AU ſecours, au ſecours, au ſecours.
Je ſuis tout hors de moi-même.
Au ſecours, au ſecours, au ſecours.
Je craignons tout pour ſ s jours.
La pauvre fille! elle ſe meurt.

SCENE XVII.

Madame DESROCHES, ROBERT.

Madame DESROCHES.

ROBERT, il nous arrive demain grande compagnie.

ROBERT, *gaiment.*

Compagnie, Madame?

Madame DESROCHES.

Oui; c'eſt un gendre qui me vient.

ROBERT.

Ciel!

Madame DESROCHES.

Il faut le loger.

ROBERT.

C'eſt ce qui m'embarraſſe, Madame?

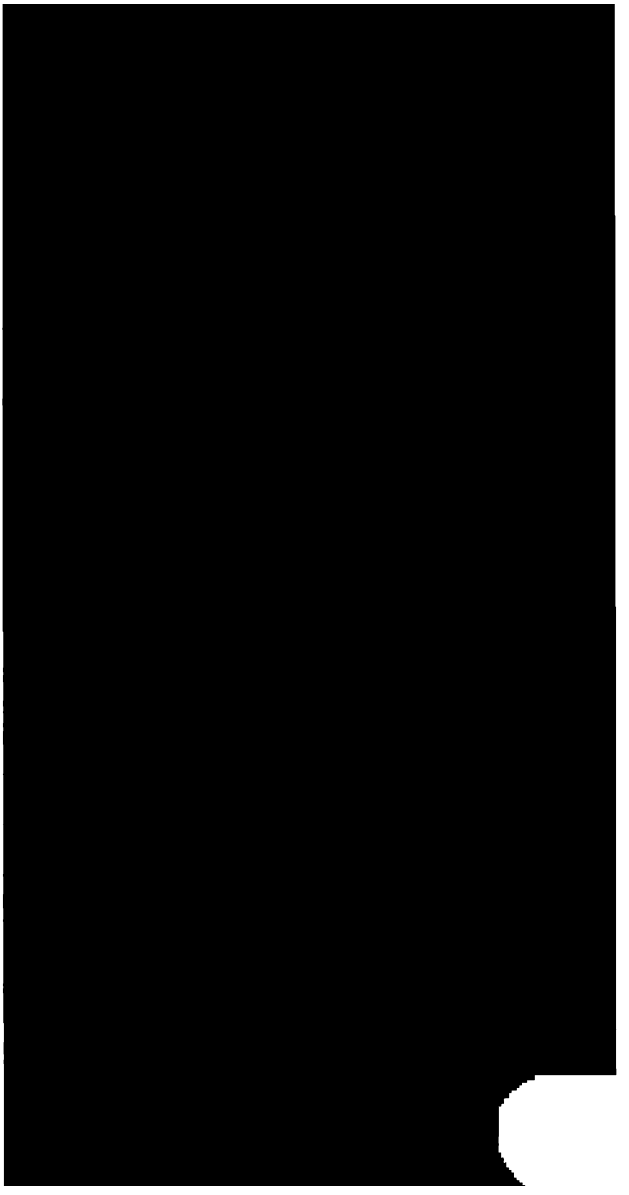
Madame DESROCHES.

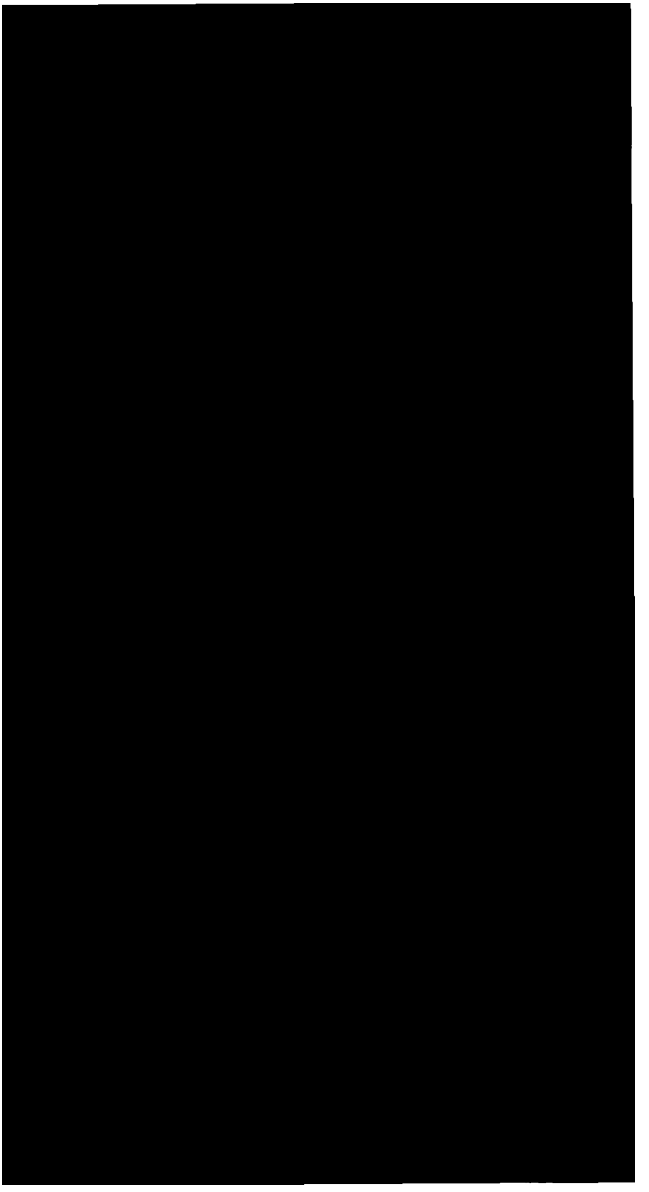
Air : *Sans deſſus, deſſous.*

Mettez-le dans l'appartement
Qu'on rétablit dernierement.

ROBERT.

On ne le peut préſentement,
A cauſe d'un dérangement;
Car, pour en ôter la pouſſiere,
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere;





Madame DESROCHES.

Air : *Il faut partir, car le tems preſſe.*

Il faut partir ; je te l'ordonne.

FRONTIN.

Hélas ! j'en ſuis au déſeſpoir !

Madame DESROCHES.

Eh ! pourquoi donc ? Cela m'étonne.

FRONTIN.

J'ai toujours fait juſqu'ici mon devoir :
Mais celui-ci n'eſt pas en mon pouvoir.
Que votre bonté me pardonne.

Madame DESROCHES.

Que j'en ſçache au moins la raiſon.

FRONTIN.

Hier au ſoir,

Air : *Le long de-çà.*

D'une malheureuſe butte
Deſcendant, cahin, caha,
Je fis certaine culbute
Qui rudement m'écorcha,
Le long de-çà, le long de-là.
Grands Dieux ! quelle chute !
Longtems il m'en ſouviendra.

Il m'eſt impoſſible d'aller à cheval.

Madame DESROCHES.

Eh ! bien, tu n'iras pas. Mais d'où vient que tu es ſi triſte ?

FRONTIN.

Madame... C'eſt... la force du mal... Et puis en été.... quelquefois.... quand.... nous approchons de.... la canicule....

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Certaine vapeur qui m'offuſque....
Me tient... depuis cet endroit... juſque...

Madame DESROCHES.

Quel langage !

FRONTIN.

Par tout le corps...
Je ſens un feu... puis une glace...
Madame, excuſez ſi je ſors ;
Je ne ſçaurois reſter en place.

Madame DESROCHES.

Dis à mon Intendant que je l'attends ici.... Et de deux. Il faut voir le troiſieme.

SCENE XIX.

Madame DESROCHES, RAPIN.

Madame DESROCHES.

MONSIEUR Rapin, il ſe préſente une occaſion où j'ai beſoin d'un ſervi d ami.

Air : *Le Seigneur Turc.*

Il faut, dans ce cas urgent,
Que l'on me ſeconde.
Je vous connois obligeant;
Sur vous mon eſpoir ſe fonde.

RAPIN.

Je ſuis tout prêt d'obéir.
Madame, pour vous ſervir;
J'irois au bout du monde.

Que faut-il faire?

Madame DESROCHES.

Me trouver trois ou quatre mille francs... Oui; ce ſera aſſez pour les frais du mariage de ma fille.

RAPIN, *à part.*

O Dieux!

Madame DESROCHES.

C'eſt demain qu'il me faut cela.

RAPIN.

Je ſuis au déſeſpoir.

Madame DESROCHES.

Quoi! vous ne pouvez....

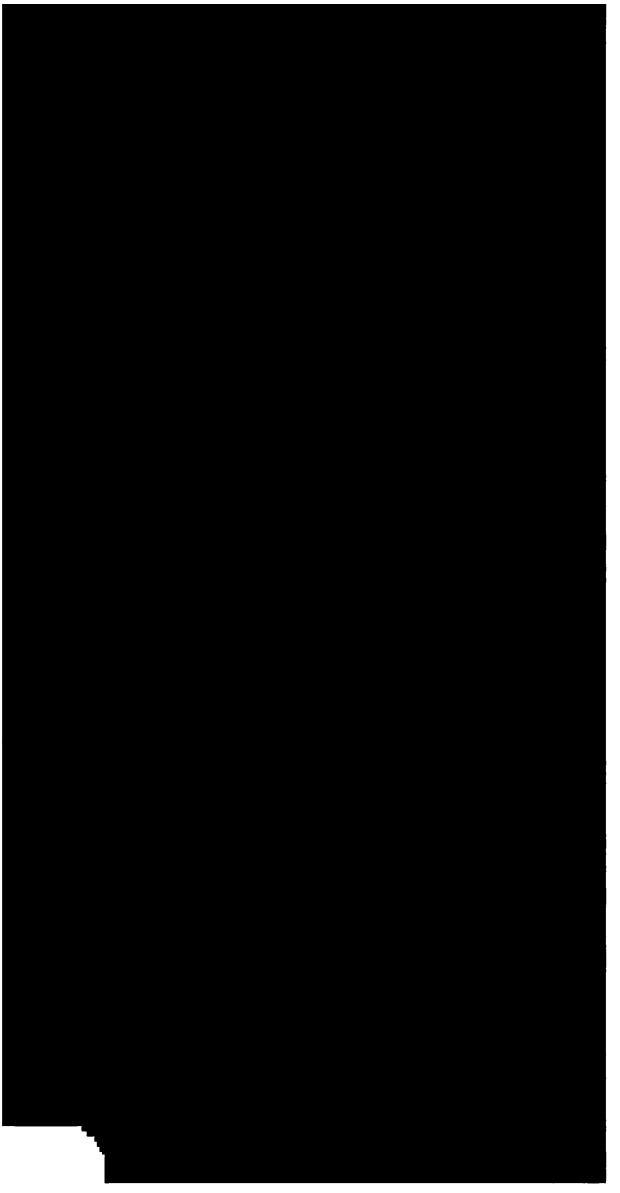
RAPIN.

Non, Madame.

Madame DESROCHES.

Air : *Que je ſuis noir.*

Vous m'avez fait, ſans peine,



SCENE XX.

Madame DESROCHES.

'OILA l'évenement le plus ſinguliet qué ſe ſoit vû, & je m'y perds. Sont-ils elligence, ou ne le ſont-ils pas ? C'eſt ue j'ignore. Au ſurplus, qu'ai-je affaire et éclairciſſement ? Toute réflexion faie dois les renvoyer tous trois. C'eſt le le plus convenable ; il eſt même de équence que cela ſoit avant l'arrivée du ire de Roſemont & de ſon fils. C'eſt quoi je vais. . . .

SCENE XXI.

dame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

'ADAME, il viant d'arriver un homme qui dit comme ça que vous attendez ir un gendre.

Madame DESROCHES.

! bien ?

Au diable, &c.

Tenez, cette lettre vous expliquer

SCENE XXII

Madame DESROCHE

VOYONS. (*Elle lit.*)

» Madame, je ſuis au déſeſpo
» pouvoir pas vous tenir parole.
» que j'attendois cette ſemaine a d
» bitement. Toutes les recherches
» faites ont été inutiles. Je ſerois
» les engagemens que nous avons
» fuſſent un obſtacle à l'établiſſe
» Mademoiſelle votre fille ; & da

Ceci change les choſes de face ; ne conédions encore perſonne. Peut-être ſe trouera-t-il quelqu'un pour remplacer l'amant ıgitif.

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

Sa perte eſt réparable ;
J'aurois tort d'en gémir.
D'une occaſion favorable
Songeons plutôt à nous ſervir.

Liſette !

SCENE XXIII.

Madame DESROCHES, LISETTE.

Madame DESROCHES.

ENvoyez moi vîte Robert, l'Intendant, & Frontin.

LISETTE.

A l'égard de Frontin, Madame ; je crois que cela eſt inutile.

Madame DESROCHES.

Pourquoi donc cela ?

LISETTE.

Le pauvre garçon, la maladie du pays l'a pris. Il eſt allé quitter votre habit pour reprendre le ſien.

Madame DESROCHES.

Sans m'en prévenir ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LISETTE.

Voici les deux autres.

Madame DESROCHES.

Laiſſez-nous un moment.

SCENE XXIV.

Madame DESROCHES, ROBERT, RAPIN.

Madame DESROCHES.

MESSIEURS, il ne s'agit point ici de feindre, ni de vous cacher.

Air : La nuit & le jour.

Je ſçais que, dans ces lieux,
On me fait un myſtere ;
Et que l'un de vous deux
Se cache ici, pour faire
L'amour.
Pourquoi ce détour ?

ROBERT.

Qui vous a dit cela, Madame ?

RAPIN.

Frontin vous auroit découvert ? ....

Madame DESROCHES, *bas.*

ontin étoit le confident : ſa retraite ne onne plus. (*Haut.*) Il ſuffit que j'ai tout is ; mais mon deſſein n'eſt pas de vous aire un crime.

Air : Non, je n'en ferai que rire.

Quand on eſt de bonne foi,
Je veux bien que l'on ſoupire.
Doit-on s'en plaindre ? Et pourquoi
Blâmer votre martyre ?
Non, je n'en fais que rire,
Moi ;
Non, je n'en fais que rire.

ROBERT.

ous avez raiſon, Madame.

RAPIN.

es métamorphoſes ne ſont pas une nouveauté.

Air : N'y a pas d'mal à ça.

Jupiter lui même
Prit ce parti-là.
Son amour extrême
Fit qu'il ſe cacha.

Madame DESROCHES.

N'y a pas d'mal à ça.

u contraire, je ſerois charmée que celui eſt ici deguiſé fût un parti ſortable ma fille.

RAPIN.

Vous m'avez fait l'honneur de me
qu'elle étoit promiſe.

ROBERT.

J'ai ſçu la même choſe par vous même.

Madame DESROCHES.

Il eſt vrai ; mais ſon mariage eſt r
pu.... Ainſi que celui qui l'aime ſe
clare.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Je lui certifie
Que dès aujourd'hui
Je ferai ſon bonheur. Oui ;
La choſe eſt finie :
Ma fille eſt à lui.

ROBERT.

Vous lui accorderez Lucile ?

RAPIN.

Vous en ferez votre gendre ?

Madame DESROCHES.

Il peut y compter.

ROBERT.

Quelle joye !

RAPIN.

Quelle ſatisfaction !

ENSEMBLE.

Souffrez, Madame, qu'à vos genoux

Madame DESROCHES.

Air : *C'eſt un rêve que cela.*

Vous me ſurprenez ! Quoi ! tous deux !
Au même objet votre amour viſe !

RAPIN.

Un rival ſe montre à mes yeux !
Rien n'eſt égal à ma ſurpriſe.

ROBERT.

C'eſt un concurrent que je vois-là !

Madame DESROCHES.

Eſt-ce un rêve que cela ?

ROBERT.

Mon pere eſt un riche négociant de Lyon. Il peut me donner cent mille écus.

RAPIN.

Le mien, célebre Avocat, peut m'en donner autant.

ROBERT.

Acquittez votre parole.

RAPIN.

Je vous ſomme de votre promeſſe.

Madame DESROCHES.

Air : *Comment faire ?*

Voici bien un autre embarras.
Meſſieurs, je ne m'en dédis pas,
Et ſuis prête à vous ſatisfaire.

Mais je vois en vous deux rivaux;
Vos rangs & vos biens ſont égaux.
Comment faire ?

Vous êtes ici du même jour. Je ne
contenter l'un, ſans faire injuſtice à l'a
Voulez-vous m'en croire ? Laiſſez à ma
la liberté du choix entre vous deux.

ROBERT.

Volontiers.

RAPIN.

J'y ſouſcris.

Madame DESROCHES.

Je vais la chercher.

SCENE XXV.

RAPIN, ROBERT.

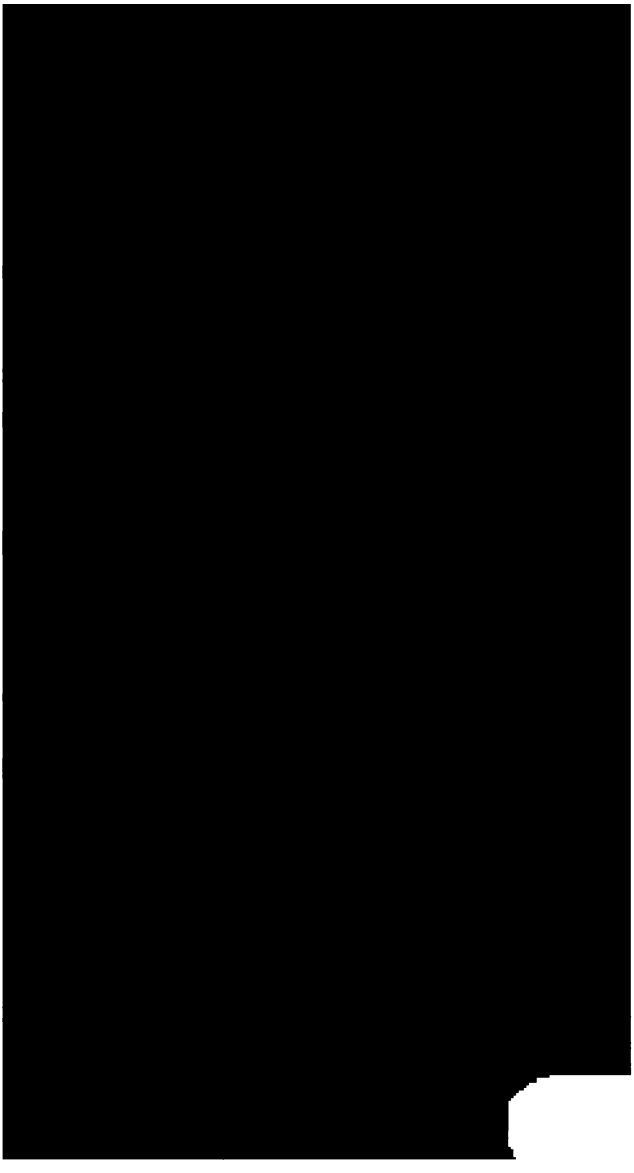
RAPIN.

Air : *Ah ! ah ! voyez donc comme.*

DIEU de Cythere ;
Tu vas payer mes feux.
Je touche au moment d'être heureux.

ROBERT.

Il ſe berce d'une chimere.



SCENE XXVII. & *derniere.*

Les Acteurs précédens.

Madame DESROCHES.

VOus ne répondez-rien ? Seriez-vous fâchée ?

LUCILE, *voyant le Marquis.*

Non, vraiment.

Madame DESROCHES.

Tenez ; ces Meſſieurs ſont toute autre choſe que ce qu'ils ont paru juſqu'à préſent. Ce ſont des amans déguiſés qui vous recherchent : mais on ne veut pas gêner votre inclination. Celui pour qui vous vous déclarerez, vous épouſera. Choiſiſſez.

LUCILE.

Vous me le permettez, ma chere mere.

Madame DESROCHES.

Oui, ma fille.

LUCILE.

Air : *Qu'importe ?*

Mais, en choiſiſſant un époux, (*bis.*)
Je vais faire quelque jaloux.

ROBERT.

Qu'importe ? (*bis.*)

RAPIN.

Sans vous contraindre, expliquez-vous,
Et ſçachons qui l'emporte.

LUCILE.

vais obéir.

Air : *Le Coucou.*

Je crois, Monſieur, fort eſtimable.

ROBERT.

Grands dieux ! quel plaiſir je reſſens !

LUCILE.

Monſieur me paroît fort aimable :
Mais voilà celui que je prends.

LE MARQUIS, *tranſporté.*

Belle Lucile !

RAPIN.

Ciel !

ROBERT.

Que vois je ?

Madame DESROCHES.

Frontin !

LE MARQUIS.

Non, Madame.

Air : *Quand on a prononcé.*

ntin a diſparu ; mais voici, dans ſa place,
nouveau ſoupirant qui vous demande grace.

RAPIN.

diſcours me confond.

ROBERT.

Je demeure interdit.

LE MARQUIS.

Connoissez Rosemont sous ce nouvel habit.

Air : La serrure.

C'est moi qu'un heureux mariage
Doit unir avec cet objet.
Vous me devez cet avantage.

Madame DESROCHES.

Quel titre avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce portrait.

Madame DESROCHES.

Oui ; voilà le portrait que j'ai remis Monsieur le Comte de Rosemont. Mes chers mon gendre est retrouvé. Vous m'entend

LE MARQUIS.

Je suis fâché, mes chers rivaux, de vous avoir pas mieux servis. Jugez vous mê si je le pouvois.

RAPIN.

Allons cacher mon trouble.

(*Il*)

ROBERT.

L'éloignement est mon seul remede

(*Il*)

LE MARQUIS.

Puis-je esperer, Madame, qu'un pro hyménée. . . .

Madame DESROCHES.

y conſens ; mais la préſence de Mon-
le Comte me paroît néceſſaire.

LE MARQUIS.

: viens d'y envoyer. Il arrivera demain.

Air: Charmant Zéphyr.

cile... A mes deſirs hâtez-vous de vous rendre.
nere... Dès aujourd'hui couronnez mon amour.

Madame DESROCHES.

Depuis un mois vous nous faites attendre ;
Vous pouvez bien, je crois, attendre un jour.

LE MARQUIS.

ermettez du moins qu'en attendant l'inſ-
de ma félicité, je vous donne la peine
que les jardiniers du village ont pré-
e par mes ordres.

Madame DESROCHES.

e le veux bien ; où ſont-ils ?

LE MARQUIS.

ans un boſquet du jardin, où je vais avoir
nneur de vous conduire.

DIVERTISSEMENT.

Air : *Pour le Marquis.*

EN vain la Déeſſe des fleurs
Fait briller à nos yeux les plus vives couleurs,
Pour nous enlever notre hommage.
Sur ſa blancheur,
Sur ſa fraîcheur,
L'Amour vous donne l'avantage.
Elle ne regne qu'au printems ;
Vous triomphez dans tous les tems.

Air : *Pour Guillot.*

Vous qui devez bientôt être en ménage,
Pour vivre en paix, ſuivez cette leçon ;
N'allez point, hors de la maiſon,
Porter une flamme volage.
La femme eſt une terre où rien ne vient à bien,
Qu'à force d'entretien.
Pour être bonne,
Elle a beſoin
Que l'on y donne
Tout ſon ſoin.

Air : *Pour Lucile.*

Quand vous éprouvez nos refus,
Amans, ne nous en blâmez plus.
Il faut nous tenir en réſerve,
Pour le ſoutien de nos appas.
L'éclat des fleurs ne ſe conſerve,
Qu'autant que l'on n'y touche pas.

VAUDEVILLE.

Air : *Menuet de Grandval.*

UNE fleur ne me fait envie,
Que dans la premiere ſaiſon :
Pluſieurs l'aiment épanouie ;
Moi, je ne l'aime qu'en bouton.

✕

Le Roſier, Dieu de la tendreſſe,
Eſt l'image de tes douceurs :
Il a des épines ſans ceſſe ;
Mais il n'a pas toujours des fleurs.

✕

Allez au jardin de Cythere,
Cueillir le jaſmin & l'œillet ;
Mais, croyez-moi, jeune Bergere ;
Laiſſez & narciſſe & muguet.

✕

Gardien d'une Beauté captive,
Qu'eſpérez-vous de tous vos ſoins ?
Des fruits qu'un Jardinier cultive,
C'eſt lui qu'on voit goûter le moins.

✕

L'honneur du ſexe eſt une choſe
Qu'on doit bien tenir à couvert ;
Plus délicat que n'eſt la roſe,
L'haleine d'un Zéphyr le perd.

Du pavot la tête eſt brillante;
Cependant il nous aſſoupit :
C'eſt l'image bien reſſemblante
D'un beau viſage ſans eſprit.

X

C'eſt un Jardinier bien farouche
Que l'Hymen. A ſes fleurs, hélas!
Il ne peut ſouffrir que l'on touche,
Et lui-même n'y touche pas.

X

Ceſſez, Iris, de me reprendre,
Si j'en conte à plus d'un objet.
Ne ſçavez-vous pas qu'il faut prendre
Plus d'une fleur pour un bouquet?

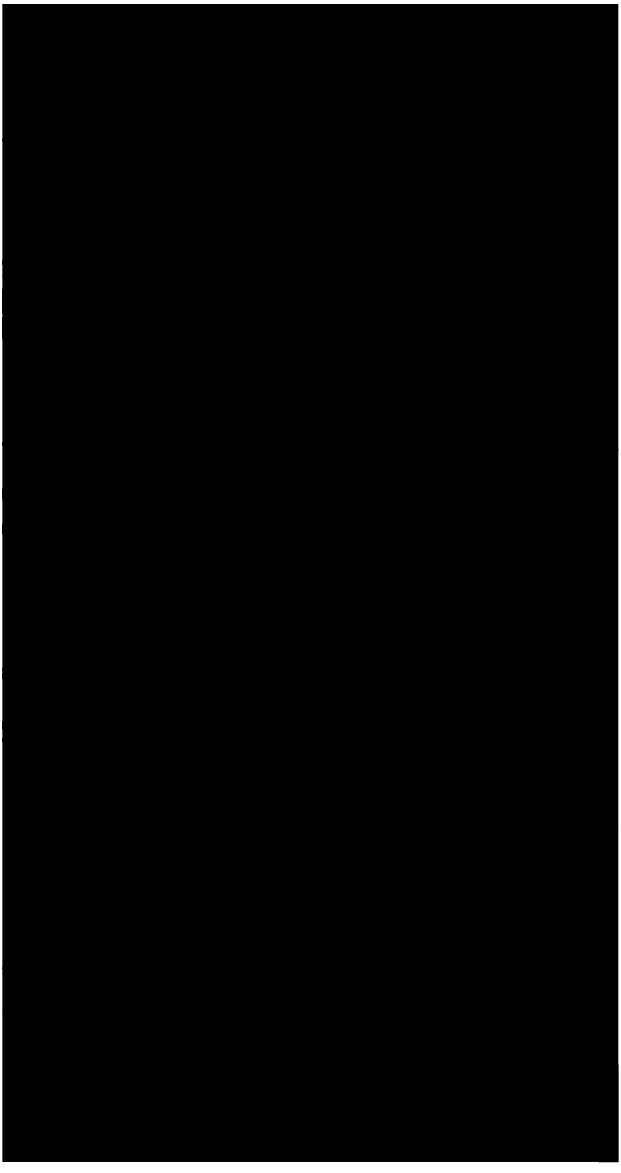
X

Cueillez des lys & des jonquilles;
Ils renaîtront dans quelques mois.
Il eſt une fleur, jeunes filles,
Qu'on ne peut cueillir qu'une fois.

X

Auteurs qui cherchez les ſuffrages,
Et qui voulez être applaudis,
Semez des traits dans vos ouvrages:
Sans les fleurs on n'a point de fruits.

FIN.



AVANT-PROLOGU

SCENE PREMIER

LE RÉPÉTITEUR, UNE ACTR

LE RÉPÉTITEUR.

AH! vous voilà, Mademoiſelle, vo marades vont-ils s'aſſembler ?

UNE ACTRICE.

Ils ne tarderont guères ; ils n'atten que l'heure. Voulez-vous bien que je faſſe quelques petites obſervations pen que nous ſommes ſeuls ?

LE RÉPÉTITEUR.

Sur quoi ?

UNE ACTRICE.

L'Auteur a fort mal diſtribué ſes rôle

LE RÉPÉTITEUR.

Comment ?

UNE ACTRICE.

Par exemple, il donne le rôle de pere à ſujet qui ſe trouvera déplacé dans ce caract

Air : *A l'envers.*

Tous les jours il lave ſon cœur,
Cet Acteur :
Peut-il faire le cenſeur,
Le grondeur ?
Le plaiſant moraliſeur,
Qu'un bûveur !

LE RÉPÉTITEUR.

Apparemment que l'Auteur a eu ſes raiſons pour cela.

UNE ACTRICE.

Les rôles d'amoureux & d'amoureuſe ne ſont pas en meilleures mains.

Air : *Qu'importe ?*

Votre maitreſſe & votre amant
Sont en querelle à tout moment ;
Ils s'en veulent mortellement.

LE RÉPÉTITEUR.

Qu'importe ? (*bis.*)

UNE ACTRICE.

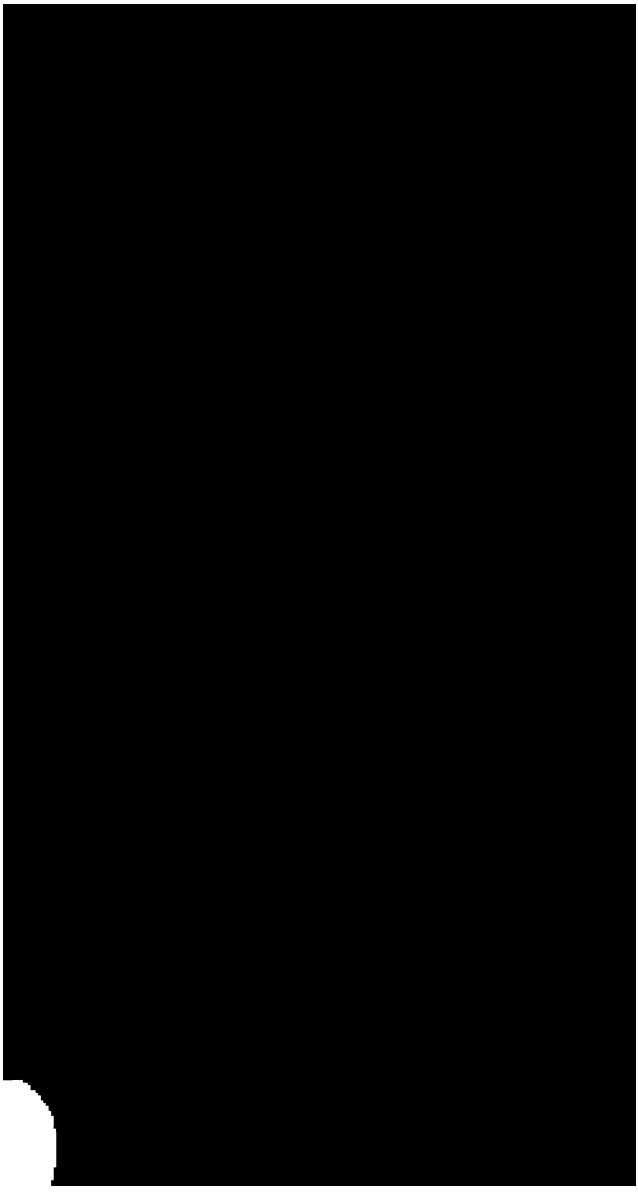
Pourront-ils jouer tendrement
Des rôles de la ſorte ?

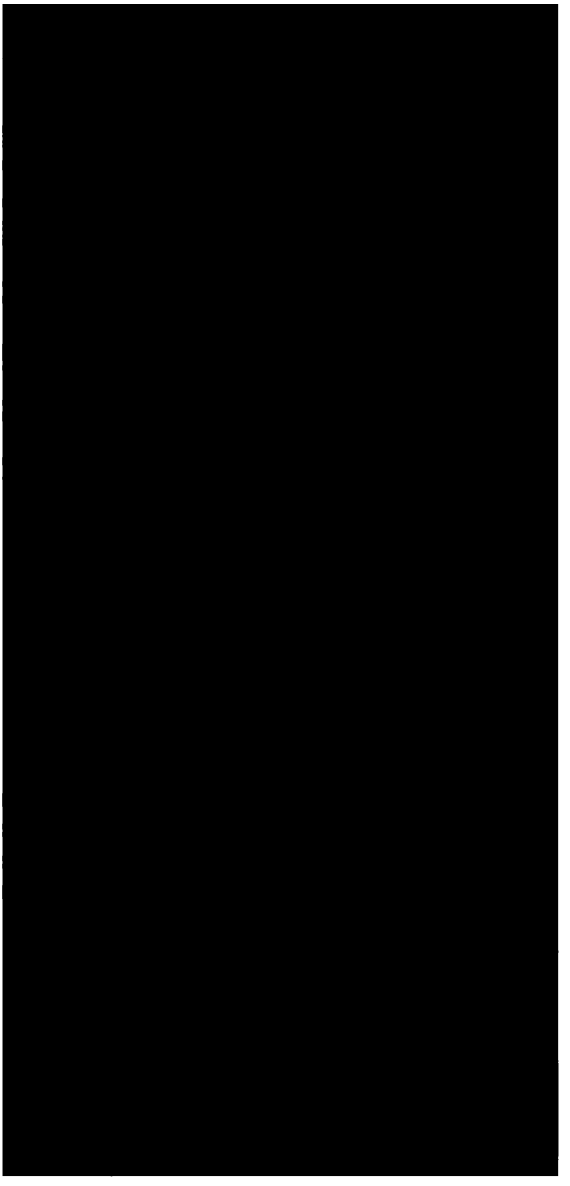
LE RÉPÉTITEUR.

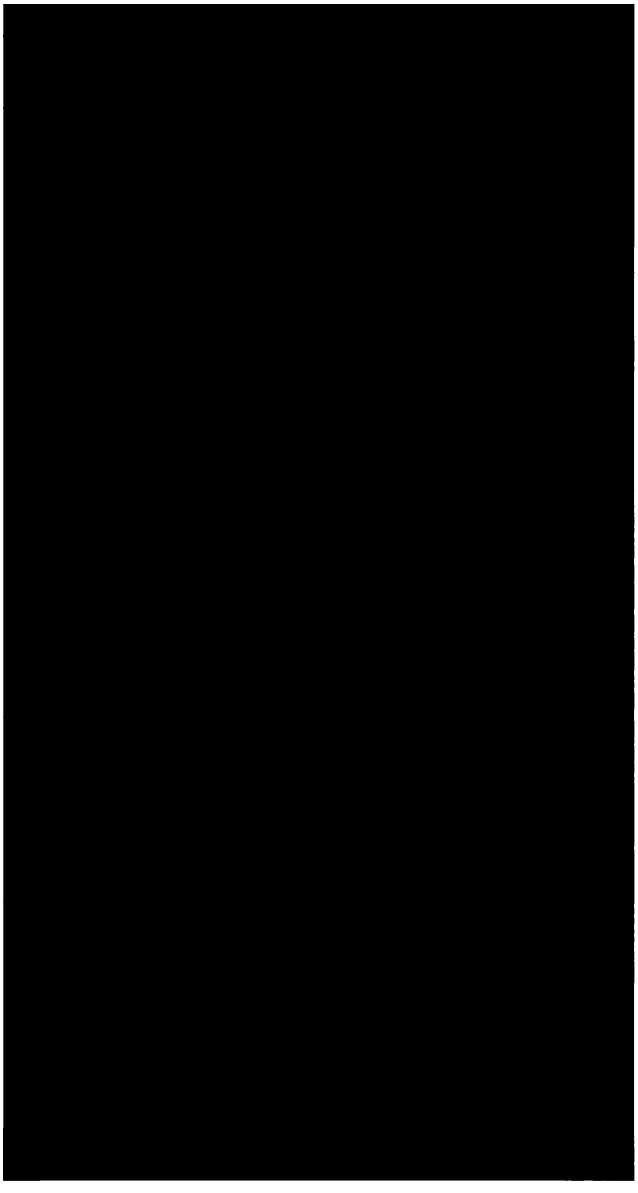
Allez ; ils s'en tireront bien.

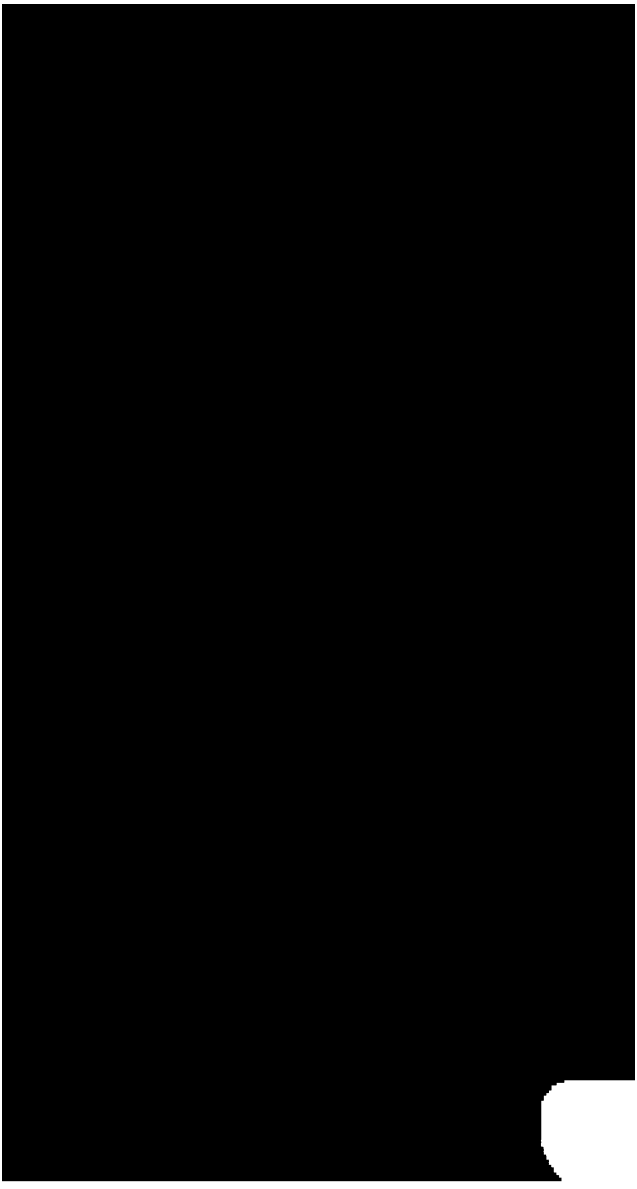
UNE ACTRICE.

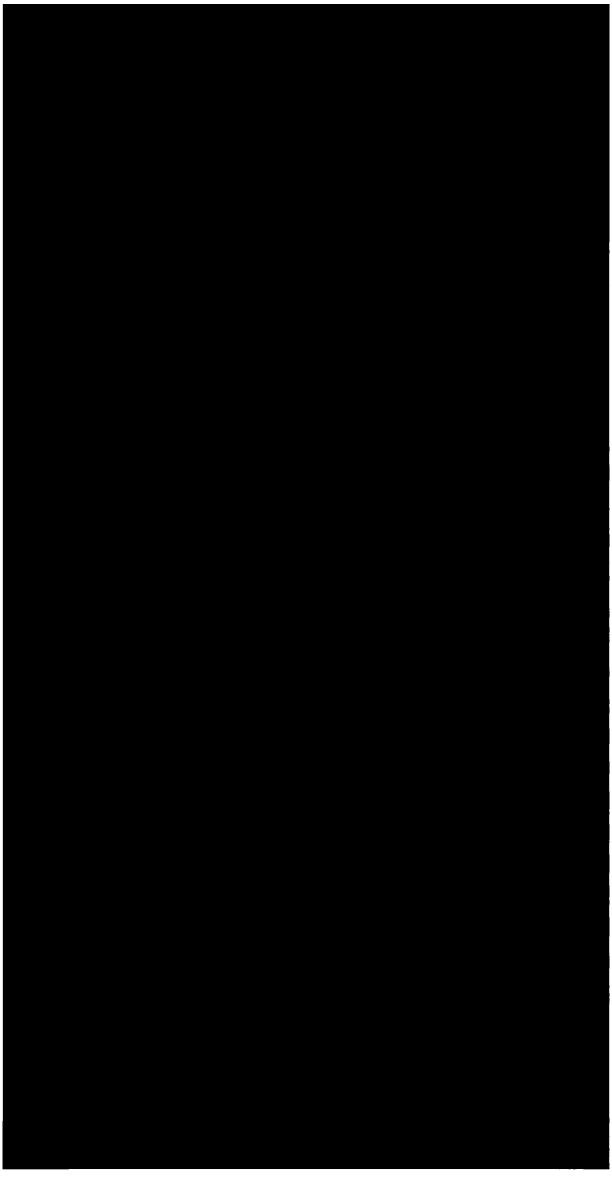
Et moi ! me faire faire la mere à mon âge !

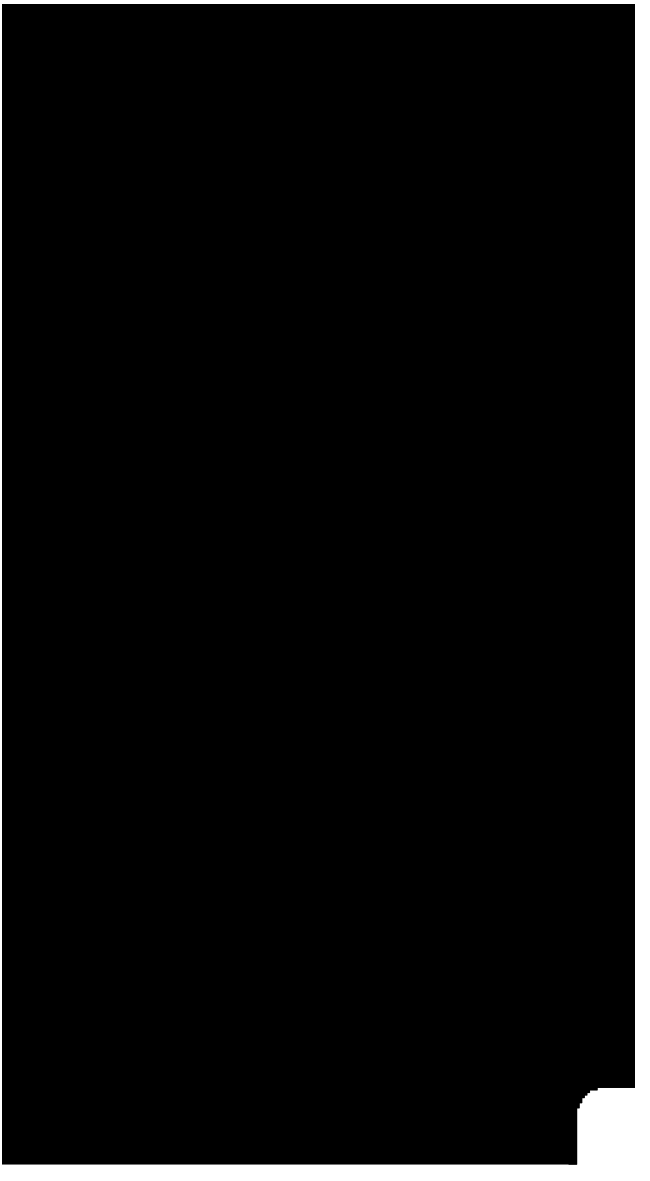












Veuillent les juſtes Dieux, au gré de mon envie,
Confondre des Sujets protégés par Thalie.
Puiſſiez-vous voir regner, dans ces lieux pleins d'horreur,
Le déſordre & le trouble, enfants de la fureur.
Pour empêcher l'effet de la piéce nouvelle,
Que la diſcorde affreuſe & la haine cruelle,
Sur l'Actrice & l'Acteur ſecouant leur flambeau,
Renverſent jugement, mémoire, eſprit, cerveau:
Et pour leur ſouhaiter tous les travers enſemble,
Qu'au théâtre François ce théâtre reſſemble.

SCENE II.

THALIE.

VOilà une de ces prudes qui, voulant riger les autres, ſe livrent à tout c la paſſion leur inſpire.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Je vous prie de vouloir bien vous avec moi, pour détourner un préſage neſte.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Cet Opera, pour vous plaire,
Et mériter votre appui,
Sort de la route ordinaire,
Dans la Piece d'aujourd'hui.
Cette Piece ſinguliere
De ſon ardeur eſt le fruit.
Que l'indulgence tolere
Ce que le zèle a produit.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE RÉPÉTITEUR.
LA MERE.
LE PERE.
L'AMOUREUX.
L'AMOUREUSE.
LA PETITE FILLE.
LA SOUBRETTE.
CRISPIN.
LA SOUFFLEUSE.
GAMBILLARD.
CHEVROTIN.
L'AUTEUR.
LE NOTAIRE.

La Scene eſt ſur le Théâtre de l'Opera-Co

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE, *OPERA-COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.

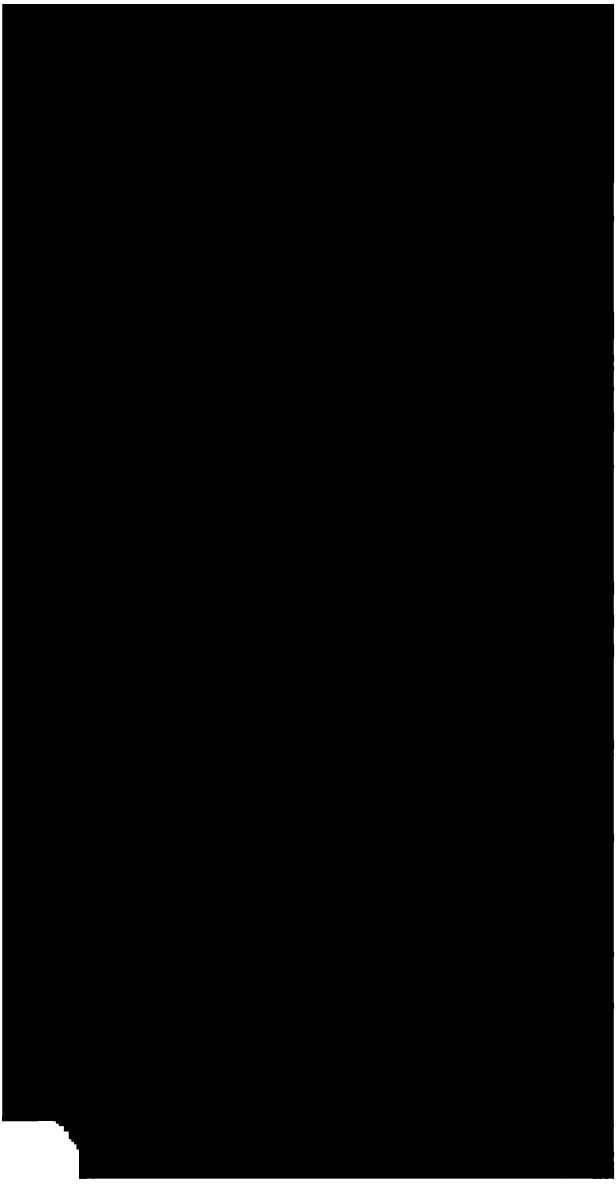
LE RÉPÉTITEUR, *toujours cenſé préſent*, Madame ARGANTE, M. GAMBILLARD, *Maître à danſer*, M. CHEVROTIN, *Maître de Muſique.*

Madame ARGANTE.

MONSIEUR CHEVROTIN, je ſuis charmé de votre exactitude.

CHEVROTIN.

Madame, rien ne nous flatte plus que l'honneur de vous ſervir.



Madame ARGANTE.

Faut-il tant qu'on ſe récrie !

CHEVROTIN.

C'eſt pour faire un Opera.

Madame ARGANTE.

Vous raccourcirez cela comme vous l'entendrez ; mais faites en ſorte que tout ce que je demande y ſoit.

GAMBILLARD.

Allez ; laiſſez nous faire.

CHEVROTIN.

Voulez-vous voir un échantillon de ma muſique ?

Madame ARGANTE.

Volontiers.

CHEVROTIN, *chante.*

Raſſemblez-vous, raſſemblez-vous.

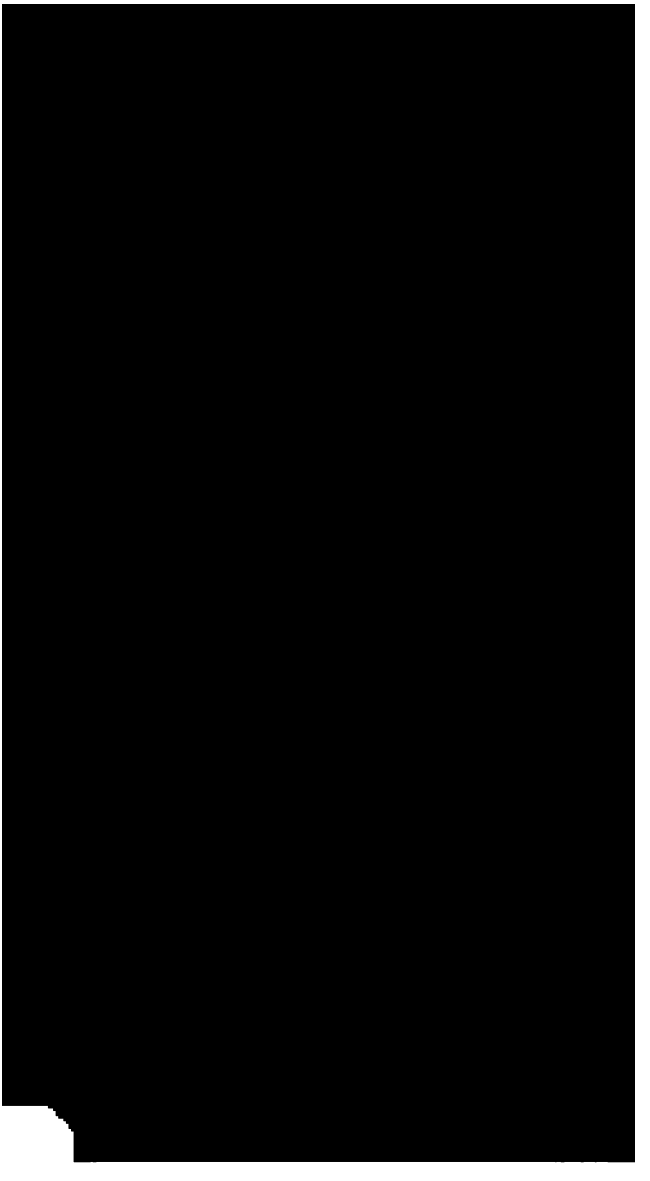
LE RÉPÉTITEUR *l'interrompt.*

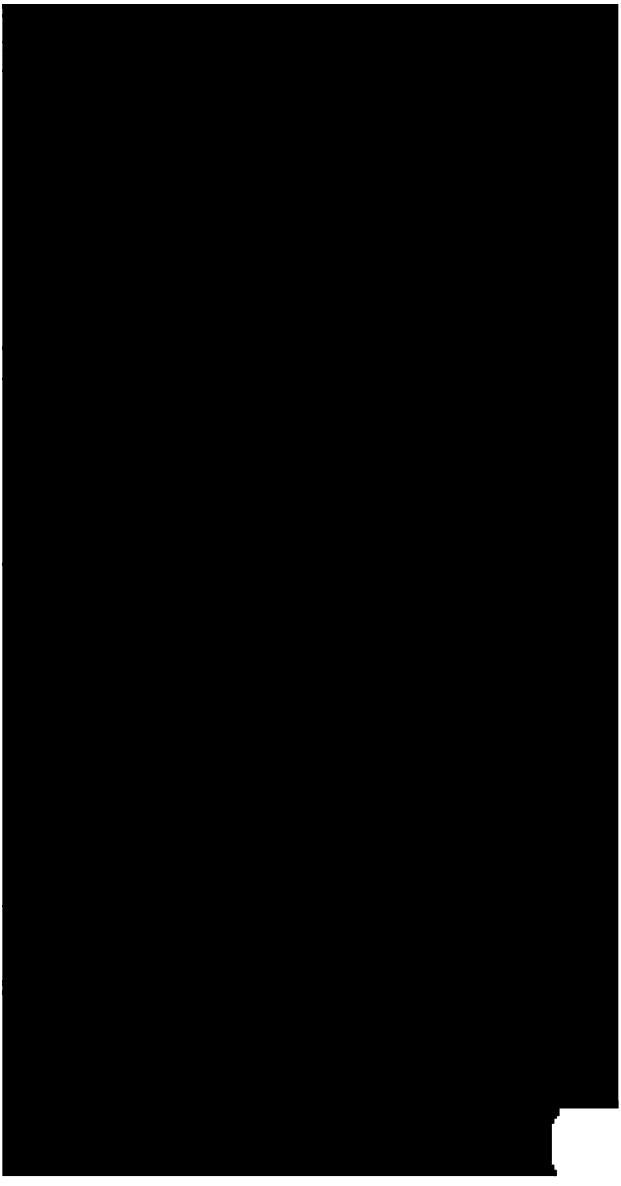
Avec votre permiſſion, Monſieur : pour un Maître de Muſique, vous ne témoignez pas aſſez d'amour-propre. Avant que de chanter, il faut étaler ſes graces, ſe flatter le menton, rire agréablement, & préluder.

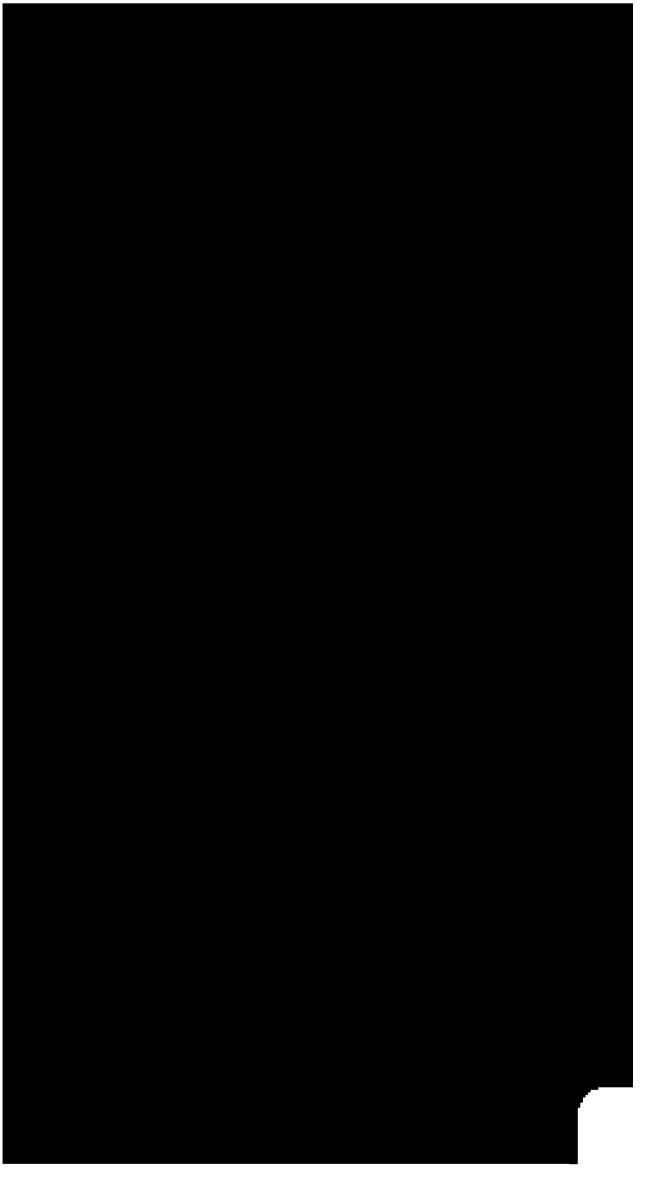
CHEVROTIN.

Il faut vous obéir, Monſieur. (*Il prélude & fait ce que le Répétiteur lui a dit.*) La, la, la, hem, hem.

(*Il chante.*)







MARTON.

Oh! que oui. Sa mélancolie perpétuelle, ſon chagrin quand on parle d'un mari, ſon émotion quand on parle d'un amant; & puis, ah! ah! ces ſoupirs languiſſans qui coupent la parole ſans qu'on y penſe : oh ! il n'y a pas à douter ; ſa petite friponne de ſœur s'en eſt bien apperçue. Elle ne feroit pas tant de façon pour accepter un mari. C'eſt une égrillarde.... Tenez, la voilà. Qu'elle a l'air empreſſée ?

SCENE III.

Madame ARGANTE, MARTON, LISETTE.

LISETTE.

BOn jour, ma chere maman. Je viens de faire un marché avec ma ſœur.

Madame ARGANTE.

Quel marché ?

LISETTE.

J'ai troqué toute ma muſique contre quelque choſe de meilleur ; contre un mari.

MARTON.

Elle n'entend, ma foi, pas mal ſes petites affaires.

LISETTE.

Air : *Permettez-le moi, Pere.*

L'Hymen, dont ma ſœur s'épouvante,
Me rendroit heureuſe & contente.
Donnez-moi ſa place, en ce jour :
Elle veut bien céder ſon tour.
A quelqu'amant ſincere
J'engagerai ma foi :
Permettez-le, ma mere,
Permettez-le moi.

Madame ARGANTE.

Air : *Quand je ſuis dans mon corps de garde.*

Quoi ! vous marier à votre âge !
Un époux n'eſt pas votre fait.
Que feriez-vous dans le ménage ?

LISETTE.

Eh ! mais.... ce que vous avez fait.

Madame ARGANTE.

Vous tenez vraiment de beaux diſcours ! Eh ! qui voudroit d'un enfant comme vous ?

LISETTE.

D'un enfant comme moi ! bon ! j'ai des amans à revendre, & qui me preſſent de les épouſer. Je leur dis à tous que je vous en parlerai. Je ne veux rien conclure ſans votre permiſſion.

Madame ARGANTE.

Je vous ſuis en vérité fort obligée.

MARTON.

Mais, parmi ce grand nombre, votre cœur
t-t-il choiſi ?

LISETTE.

Dame, je les aime tous également : mais je
rierois ma chere maman de m'accorder le
noins jaloux ; la, de ces maris qui ne diſent
not, quand on vient quadriller chez eux.

Madame ARGANTE.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*
Qui peut de la ſorte l'inſtruire ?

LISETTE.

Ce qu'ici tous les jours j'entends dire.
Sur vous, je me modele ſans ceſſe.

MARTON.

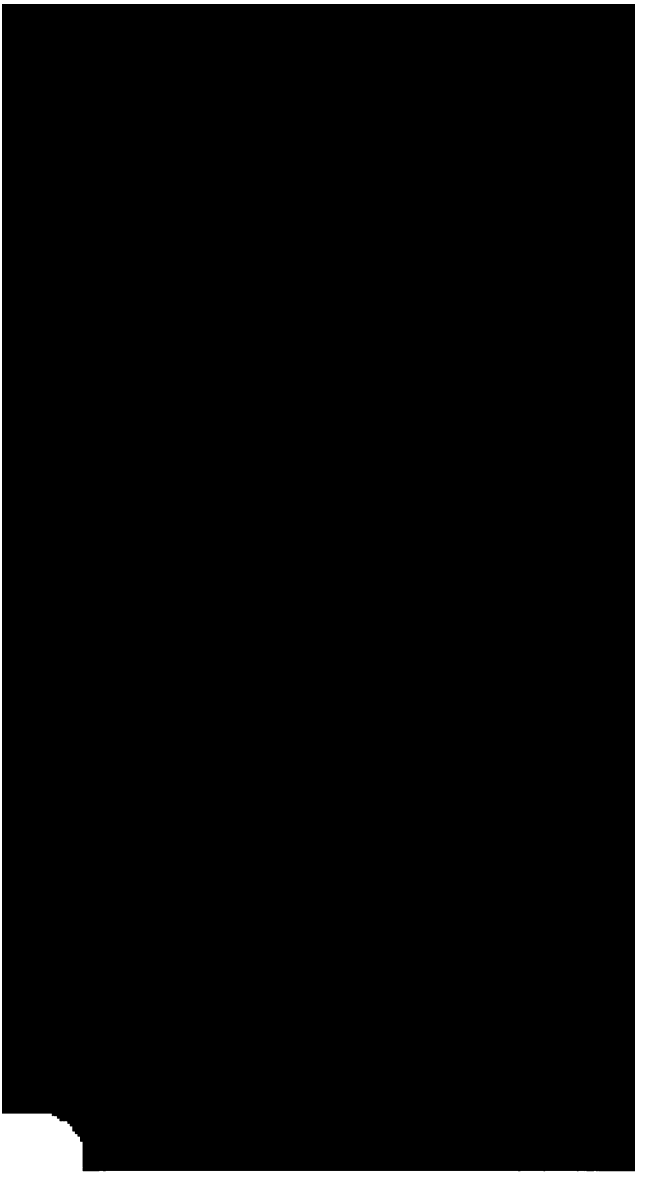
L'exemple forme bien la Jeuneſſe.

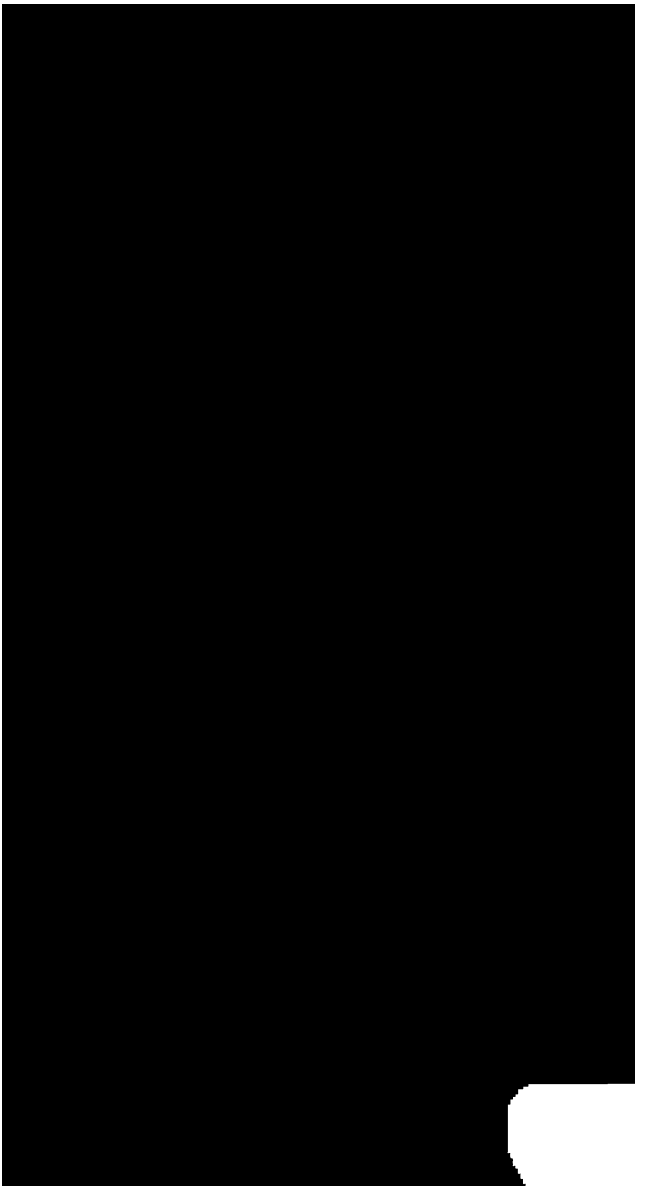
LE RÉPÉTITEUR, *à Liſette.*

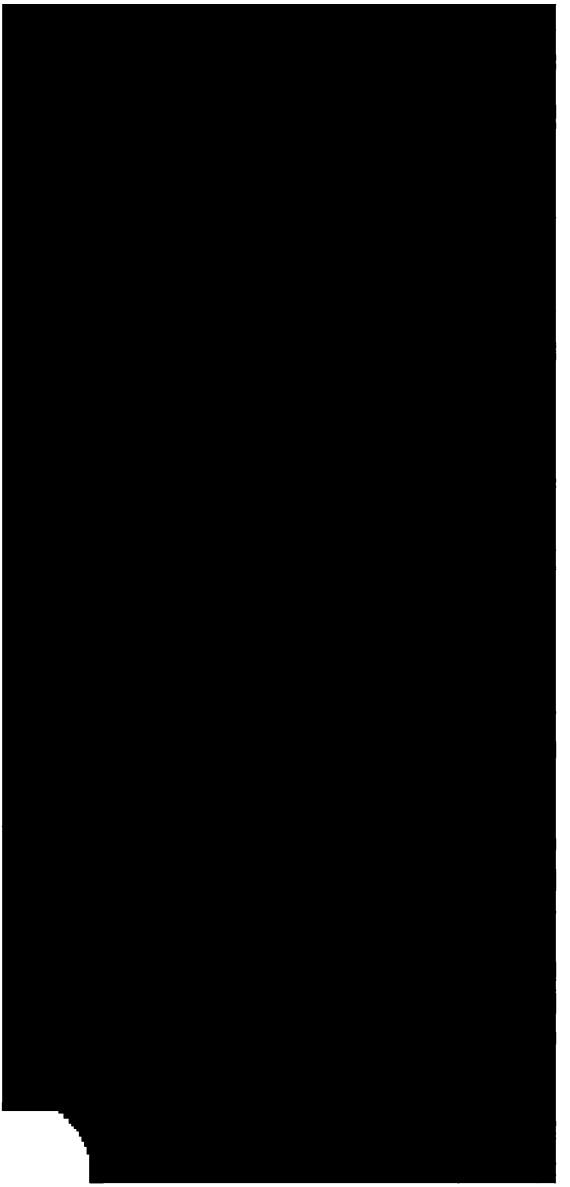
Mademoiſelle, vous n'êtes pas tout à fait
dans la ſimplicité du rôle.

LISETTE.

Auſſi, pourquoi me donne-t-on des rôles de
petite fille ? Cela ne me convient plus. Ah !
voilà ma ſœur.







LUCILE.

! Marton que tu es méchante!

MARTON.

craignez rien. Avouez : c'eſt un ſoula-
ıt pour vous. Vous avez donc fait un
t ? Quel eſt-il ?

LUCILE.

l'ignore. En revenant du couvent avec
nte, j'ai vu dans le caroſſe un jeune ca-
....

Air : *Pour la Baronne.*

Qu'il eſt aimable !
Mon cœur y penſe à chaque inſtant.
Tendre Amour, ſois moi favorable.
Ah ! quel bonheur, s'il m'aime autant
Qu'il eſt aimable !

ɔrûloit d'envie de me parler : mais ma
nous obſédoit.

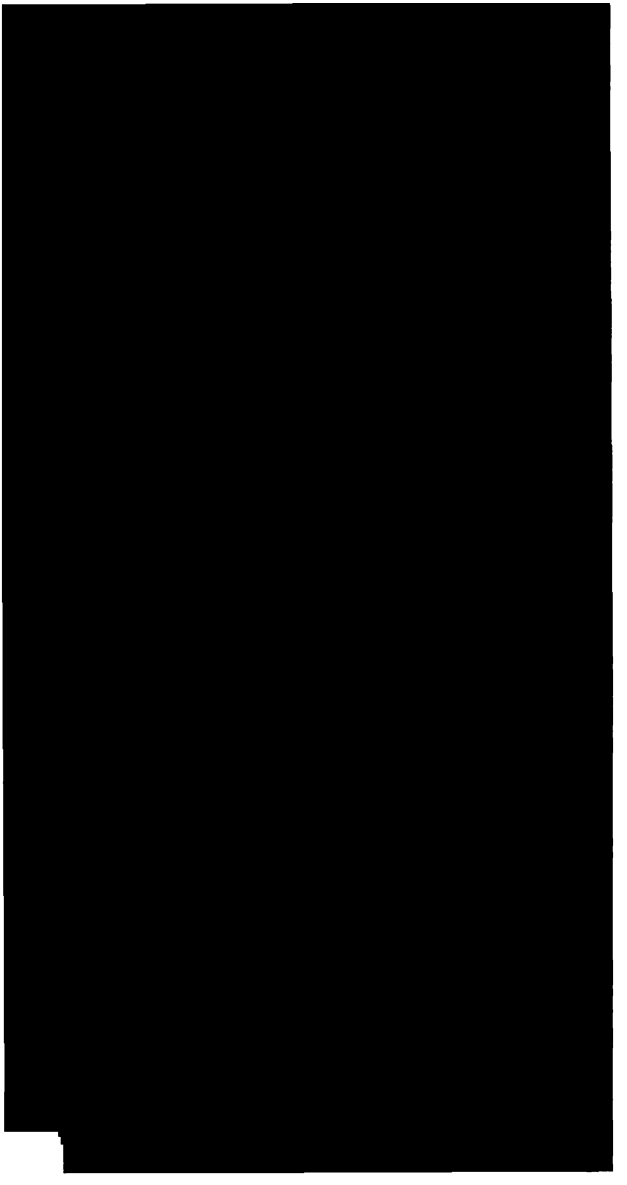
MARTON.

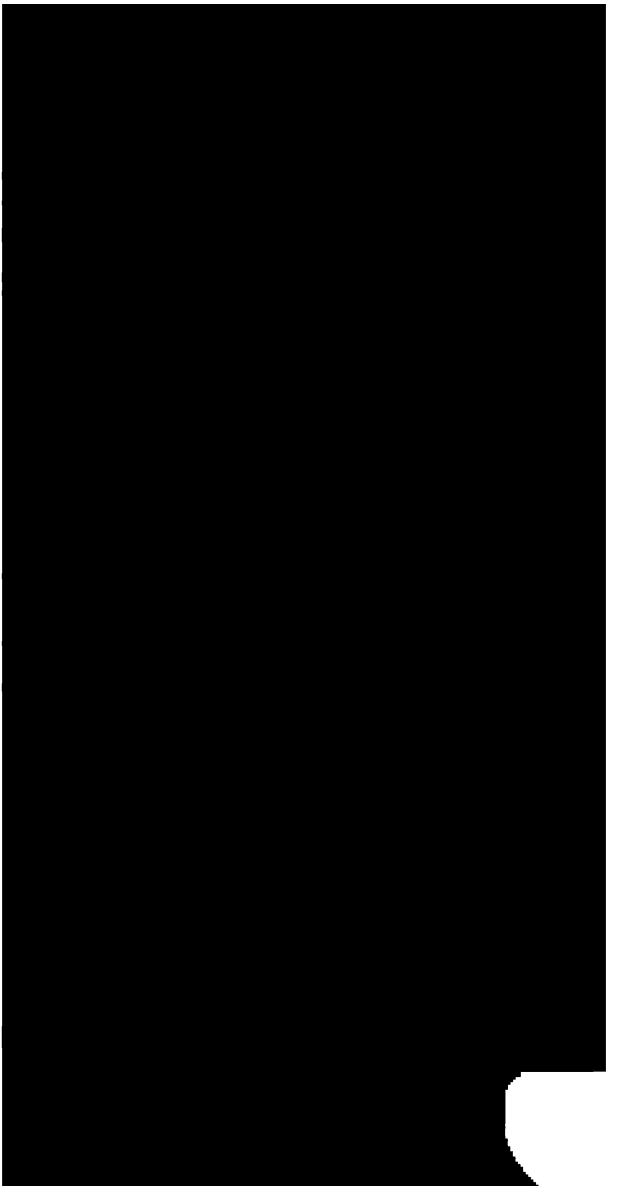
Air : *Charmante Gabrielle.*

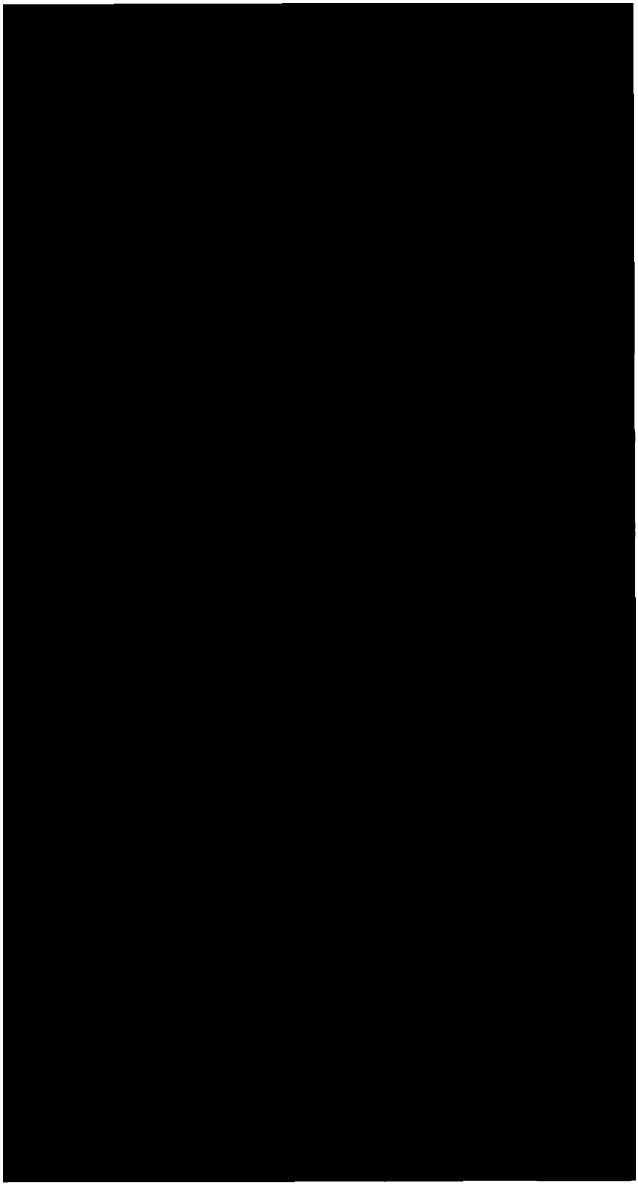
Quand on a le cœur tendre,
On trouve toujours bien
Le moyen de s'entendre.
L'obſtacle n'y fait rien.

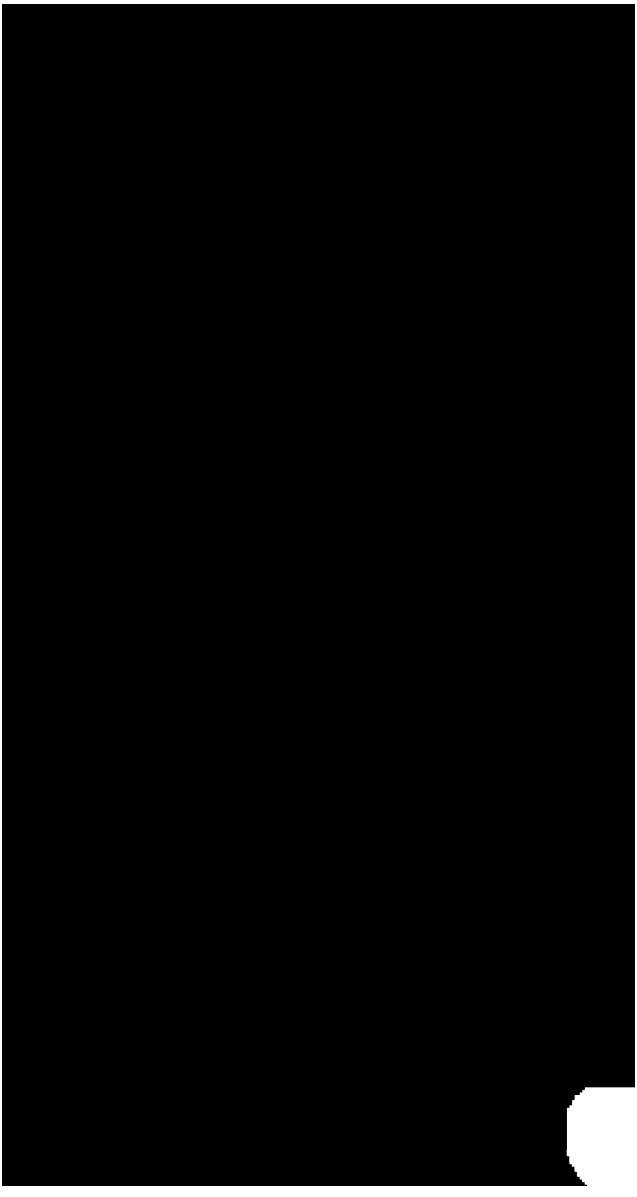
LUCILE.

ı as raiſon.









Air : *La fille de village.*

Conduit par ſa tendreſſe,
Vient-il, dans ce ſéjour,
Epouſer ma maîtreſſe ?
On dit que, pour ce jour,
La nôce eſt réſolue.

CRISPIN.

Oh l'on ſe trompe fort.
Sans l'avoir jamais vue,
Il la hait à la mort.

Il épouſeroit, dit-il, plutôt le diable.

MARTON.

Je t'en offre autant ; & ma maîtreſſe a de même, pour ton maître, une haine des mieux conditionnées.

CRISPIN.

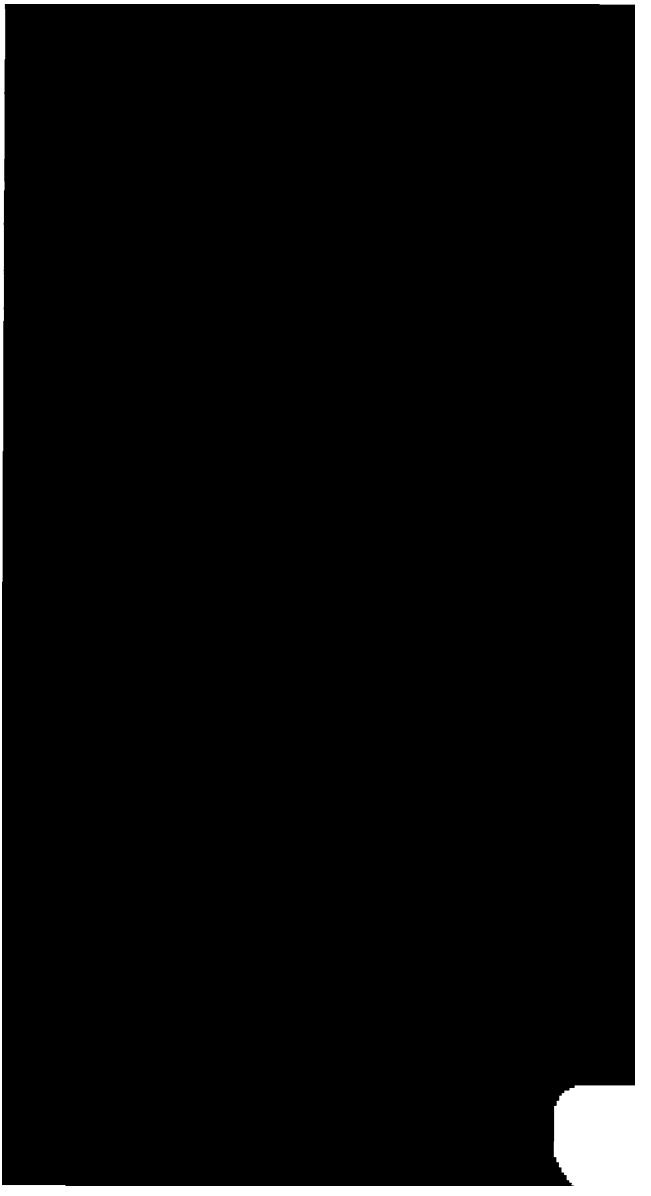
Je gage qu'il y a, de part & d'autre, quelqu'engagement qui s'oppoſe à cette union. Pour mon maître, cela eſt sûr ; depuis une ſemaine qu'il eſt de retour, il s'inquiette, il s'agite ; & du matin au ſoir nous courons toute la ville, pour chercher une jeune fille, qu'il m'a dit avoir vue dans ſa route, & dont il eſt devenu fou. Tiens, voilà le ſignalement qu'il m'en a donné.

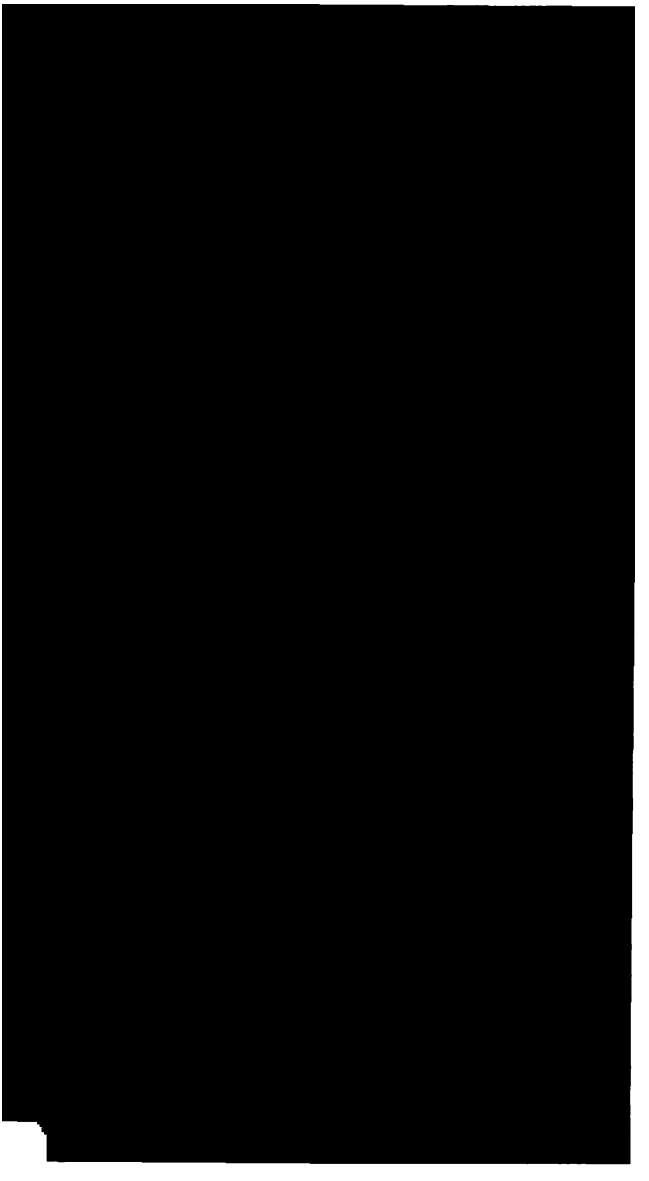
MARTON.

Voyons.

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Elle a la taille charmante,
Grands yeux noirs, regard fripon,
Nez fin & bouche riante,
Dents blanches, joli chignon.





Air : *Des routes du Monde.*

Bien des filles de ce canton
Nous cachent, ſous l'air d'un mouton,
Un eſprit ſujet à bouraſque.
Donnons-nous-en de garde ; car,
De brebis elles n'ont le maſque,
Que pour attrapper le renard.

DORANTE.

Tu es un beau connoiſſeur !

CRISPIN.

Je n'y ſerai jamais pris.

Air : *On dit que vous avez des rats.*

Dans quelques objets ſémillans,
Quand je vois du mérite,
D'abord je prends, d'abord je prends,
D'abord je prends la fuite.

DORANTE.

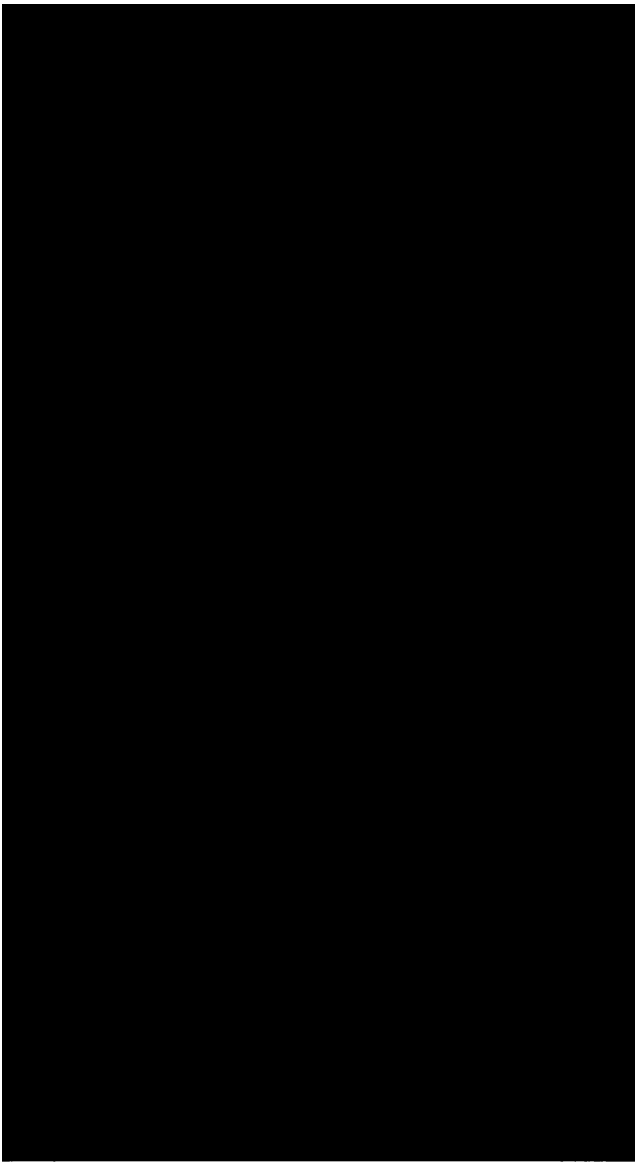
Finis tes ſottes remontrances.

CRISPIN.

Vous êtes incorrigible : mais j'apperçois Monſieur votre pere, qui va ſe joindre à moi, pour vous mettre à la raiſon.

LE RÉPÉTITEUR.

Où eſt donc le pere ? Monſieur Desjardins, à votre Scene. Où eſt-il donc ?



LE RÉPÉTITEUR.

Peut-on boire à cet excès !

ORONTE.

Ah ! cela eſt faux. Une preuve que je n'ai point encore aſſez bû, c'eſt que je ſuis altéré comme tous les diables. Mais, laiſſez-moi jouer. Votre préſence me cho.. oque.

LE RÉPÉTITEUR.

Ce n'eſt par bonheur qu'une Répétition. Allons, parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

Hem ?

LE RÉPÉTITEUR.

Parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

D'un ton de pere ? Ah ! ah ! Monſieur mon fils, vous vous êtes donc réſolu à venir dans cette maiſon ? Vous faites un grand effort ! N'avez-vous pas de honte de votre conduite ? Je voudrois bien ſçavoir quelle a été votre occupation depuis huit jours ?

CRISPIN.

Eh ! mais... celle des jeunes gens.

ORONTE.

J'entends ; courir de Belle en Belle, jouer, jurer, roſſer un fiacre, s'enivrer fort ſouvent... Oh ! vous menez un fort joli train de vie, par ma foi.

DORANTE.

Mais, mon pere....

ORONTE.

Ah ! ah ! que vous ſentez le vin !

DORANTE.

Je veux mourir, ſi...

ORONTE.

Eloignez-vous, éloignez-vous. Fi donc à votre âge !

CRISPIN.

A l'âge de Monſieur, encore paſſe.

ORONTE.

Oh ! il ne ſera jamais rangé comme ſon pere. (*A Dorante.*) Je vous ai dit mille fois....

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Du plaiſir le charme eſt flatteur ;
Mais il eſt bon que ſa douceur,
Sans nous déranger, nous amuſe.
Jeuneſſe, je t'en avertis ;
A force d'en uſer, on s'uſe :
Qui trop en prend, ſe trouve pris.

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà une morale bien placée !

ORONTE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Quand on s'enivre, quel opprobre !
On n'eſt plus le maître de ſoi.
Mon fils, prends exemple ſur moi ;
J'ai toujours été ſobre.

C'eſt pourquoi. (*Il lui prend un hoquet.*) Ho.

LA SOUFFLEUSE, *ſouffle.*

Je vous conſeille.

ORONTE.

Je vous conſeille.... ho.

LA SOUFFLEUSE.

De prendre un établiſſement.

ORONTE.

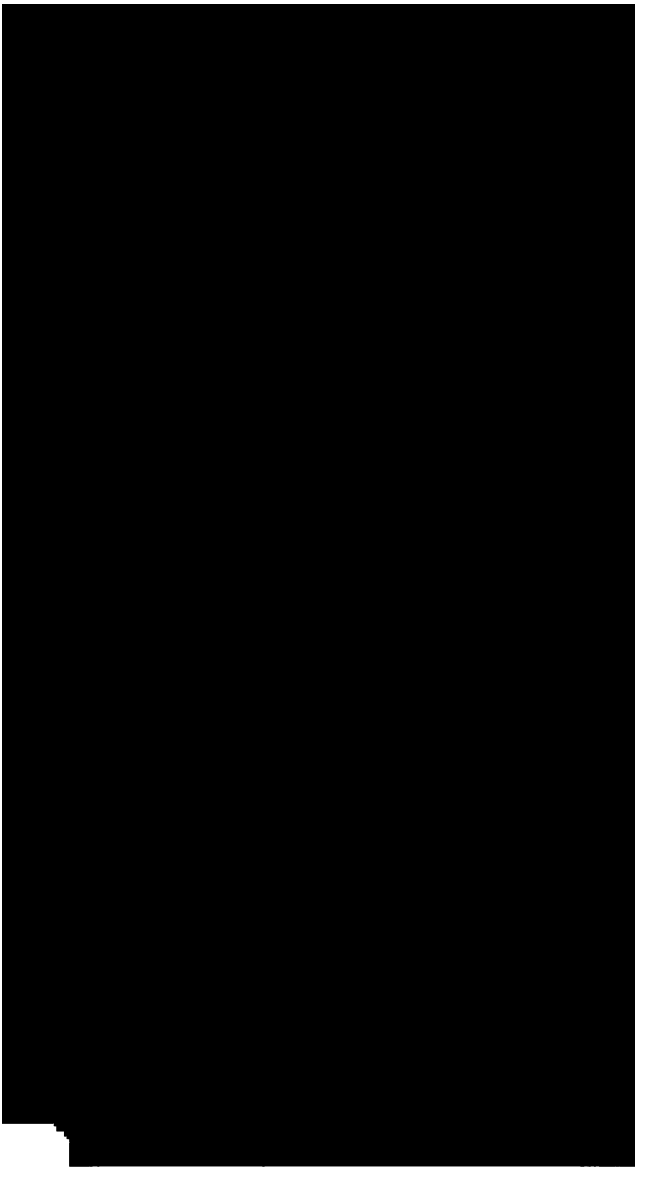
De prendre.... ho.

LE RÉPÉTITEUR.

Que diantre, Monſieur ! a-t-on jamais repété de la maniere ? L'Auteur vous a bien de l'obligation de la façon dont vous rendez ſes ouvrages.

ORONTE.

L'Auteur... ho. L'Auteur ! s'il me raiſonne, je le ferai tomber, (*Il tombe.*) comme moi. Voilà encore un plaiſant Auteur, par ma foi !



dit en montant ſur le Théâtre :) Meſſieurs les Auteurs, donnez-vous bien de la peine : voilà comme on vous traite !

ORONTE, *paroiſſant à ſon tour à l'endroit où l'Auteur eſt ſorti, l'apperçoit ſur le Théâtre, & va le trouver en grimpant avec peine.*

Où eſt-il ? où eſt-il ? Ah ! le voilà ! Attends, Attends.

L'AUTEUR.

Tu n'as qu'à venir.

ORONTE *fait pluſieurs lazzis pour ſe jetter ſur l'Auteur, qui l'eſquive & le fait tomber. Il ſe releve & ſort en diſant,*

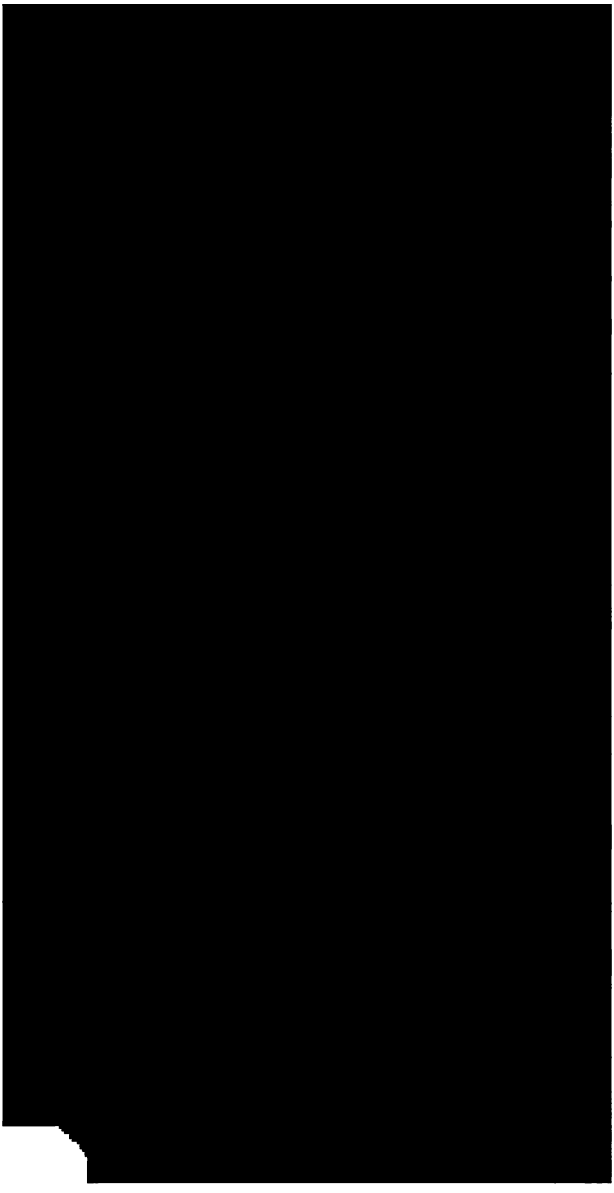
Va, va, tu me le payeras, mangeur de chardons du Parnaſſe.

L'AUTEUR, *après s'être rajuſté, dit à la Souffleuſe.*

Voyons, Madame, où nous en ſommes.

LA SOUFFLEUSE.

C'eſt pourquoi je vous conſeille de prendre un établiſſement.



DORANTE.

Mon pere, votre bonté m'engage à vous découvrir mes ſentimens. Il eſt vrai que j'aime.

L'AUTEUR.

Eſt-ce une fille riche?

DORANTE.

Je l'ignore : mais elle eſt charmante, adorable.

L'AUTEUR.

Ta, ta, ta, charmante, adorable. (*Il fait ſemblant de compter de l'argent & dit :*) C'eſt le cela qu'il faut. La richeſſe de Lucile eſt éelle. Ainſi, plus de raiſons. Vous l'épouſerez ; je le veux, je l'ordonne, & je vais de ce pas envoyer chez mon Notaire.

CRISPIN, *à l'Auteur.*

Monſieur, ſous votre bon plaiſir, je me chargerai de la commiſſion.

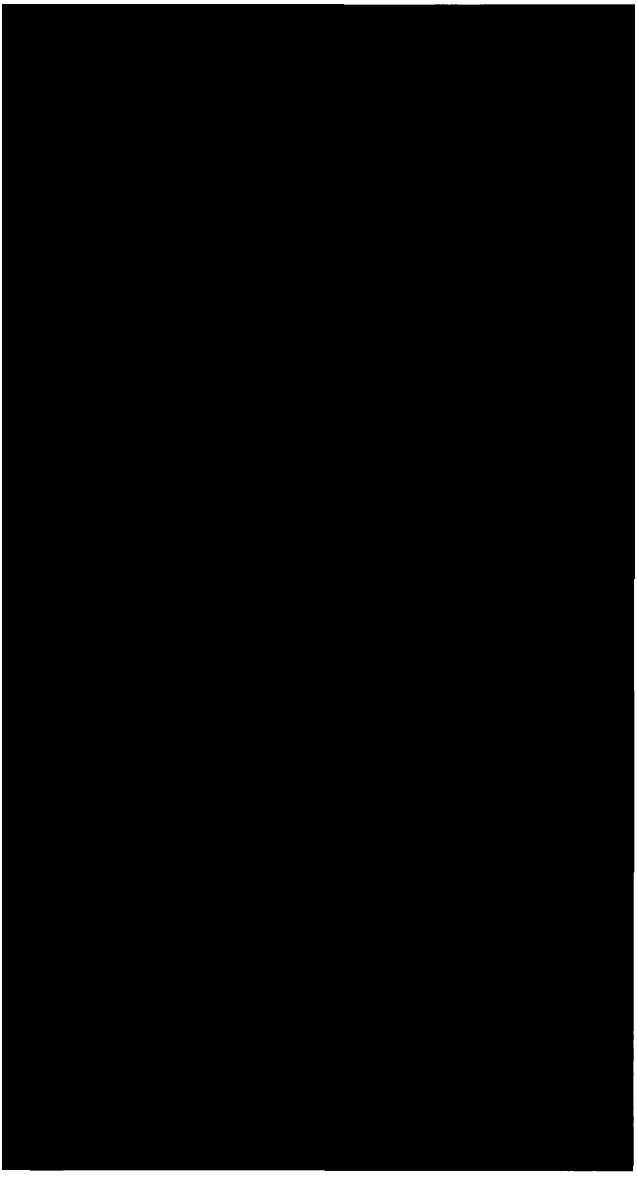
DORANTE.

Eh! boureau.

CRISPIN, *à Dorante.*

Laiſſez-moi faire, il me vient une idée.

(*Il ſort.*)



Air : *La beſogne.*

De mon ſort on va décider ;
Ne pourrois-tu point retarder,
Par quelque petit tour d'adreſſe,
L'inſtant fatal à ma tendreſſe ?

CRISPIN.

J'ai prévenu vos ſouhaits. J'ai trouvé ſur la table la tabatiere de Monſieur Oronte ; j'en ai ôté le tabac, & je l'ai remplie de bétoine. Eloignons-nous un moment ; nous allons voir l'effet que cela produira.

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, L'AUTEUR.

Madame ARGANTE.

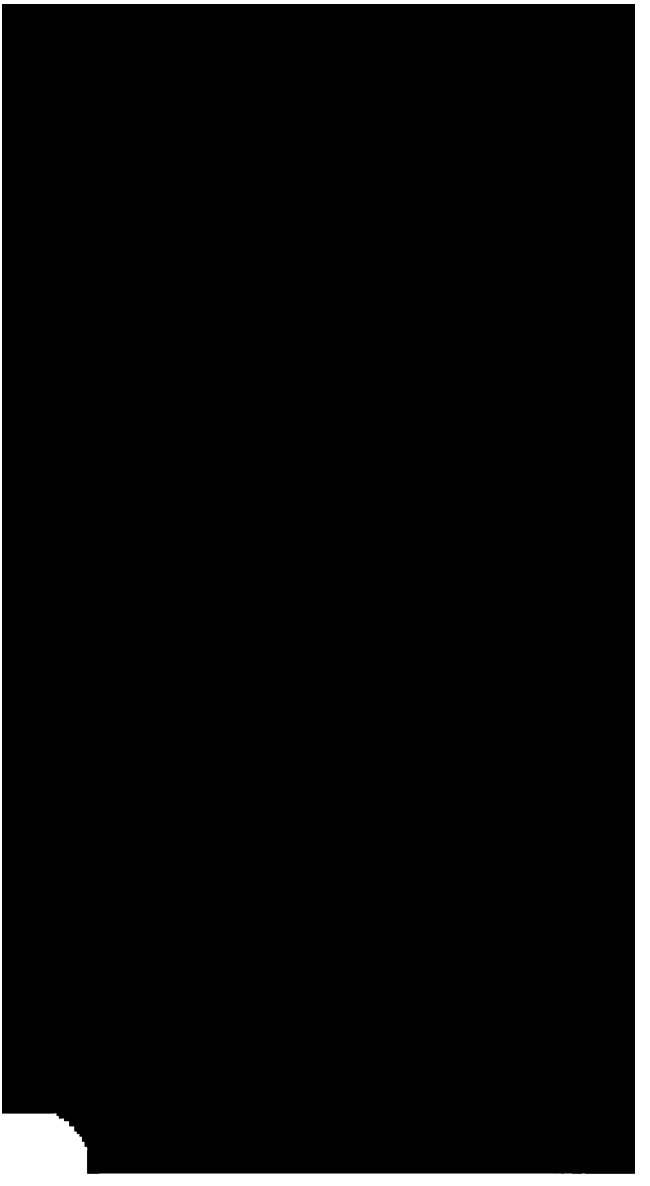
JE voudrois bien voir que ma fille fût rebelle à mes ordres.

L'AUTEUR.

Il ne ſera pas dit qu'un fils que j'ai élevé avec tant de ſoin, ira contre mes volontés. Mais avant que de parler d'affaire, voulez-vous, Madame Argante, que je vous offre une priſe de bon tabac ?

Madame ARGANTE.

Volontiers, Monſieur Oronte. Rien n'eſt plus ſalutaire que cette poudre.



SCENE XV.

L'AUTEUR, Madame ARGANTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

A Vos ordres je ſatisfais.

L'AUTEUR *lui éternue au viſage.*

A.... at-chit.

LE NOTAIRE.

Pour vous, je viens en diligence.

Madame ARGANTE.

A... at-chit.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Je tiens là vos papiers tout prêts.

L'AUTEUR.

Monſieur, je vous dirai que, a... at-chit.

LE NOTAIRE, *à Madame Argante.*

Quand voulez-vous que l'on commence ?

Madame ARGANTE.

Monſieur, je vous ſuis obligée. Mais.... a... at-chit.

LE NOTAIRE, *étonné.*

Qu'eſt-ce à dire ?

Enſemble. L'AUTEUR.
Monſieur, je ne... je ne... a... atc
Madame ARGANTE.
Monſieur, c'eſt que... a, a... atc

L'AUTEUR, *s'en allant.*
J'étouffe.

Madame ARGANTE.
Je n'y puis plus tenir.

SCENE XVI.

ORANTE, LE NOTAIRE, CRISP

LE NOTAIRE, *à Criſpin.*

QU'EST-CE donc que cela ſignifie ?

CRISPIN.

Attendez, je vais vous le dire. Cel gnifie que, a, a, at-chit. (*Il lui éternue au*

LE NOTAIRE.

Comment ! tout le monde me bern Ce ne ſera point impunément, & je va plaindre de la façon dont on traite un ſeiller du Roi.

SCENE XVII.

DORANTE, CRISPIN.

DORANTE, *riant.*

AH, ah, ah!

Air : *Le maître fou que voilà!*

Tous les trois m'ont fait rire,
Et leur éternuement
Soulage mon martyre,
Au moins, pour un moment.
J'en tire un bon augure.
Ah! ah!
La drôle d'aventure!
Le plaisant tour que voilà!

CRISPIN.

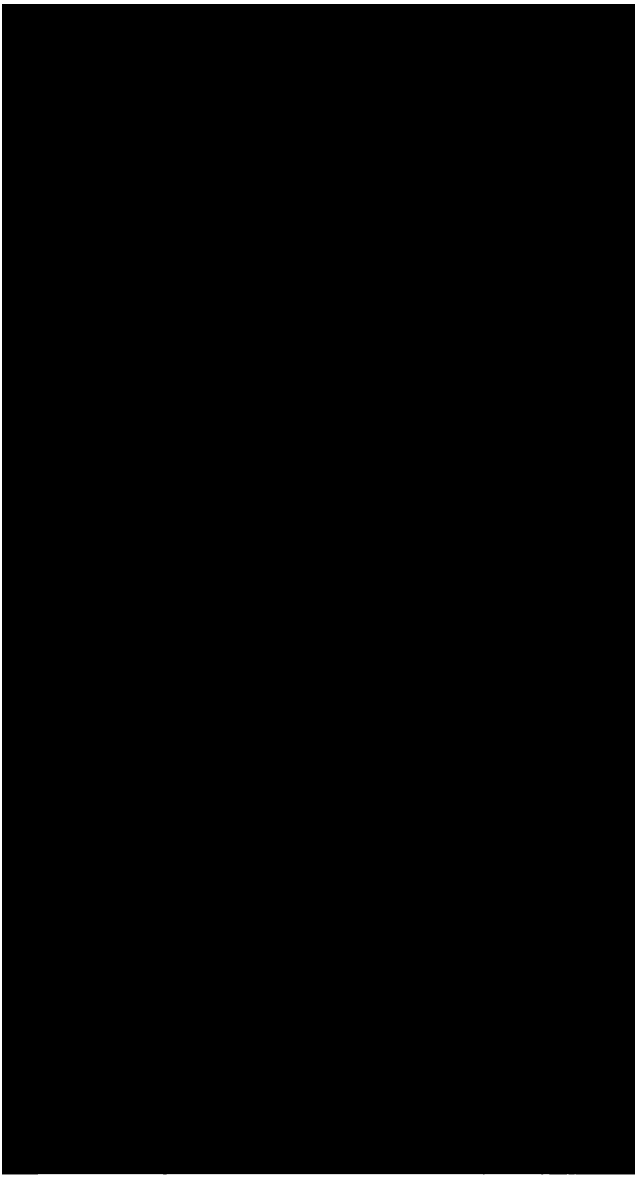
Avouez qu'il y a bien de l'esprit.

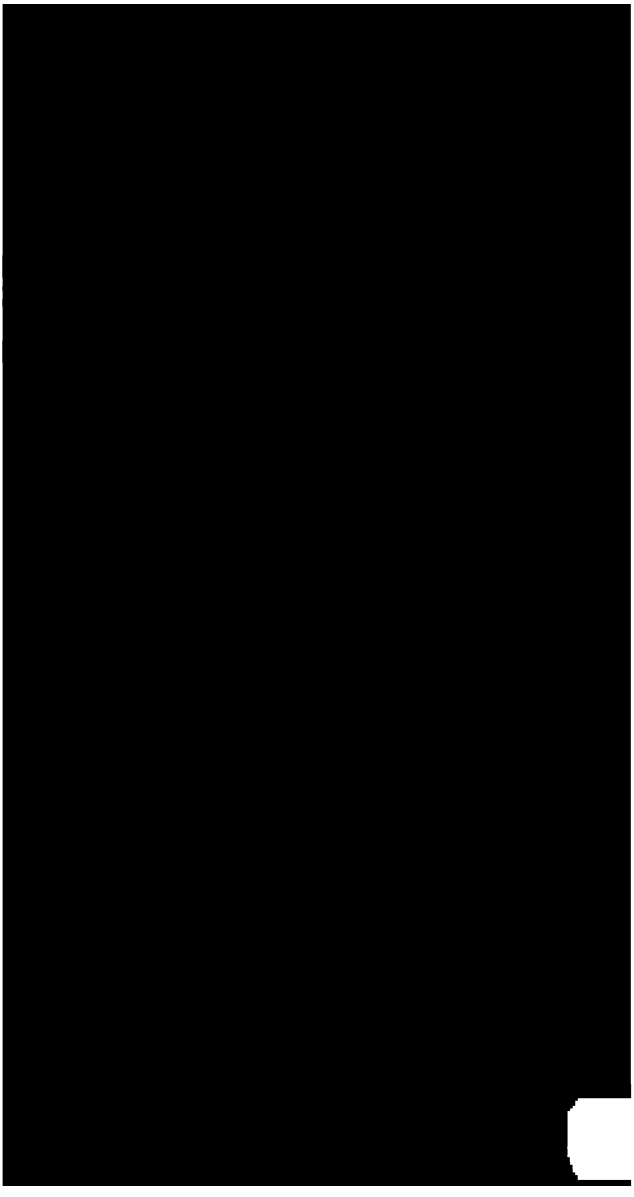
Air : *Jardinier, ne vois-tu pas?*

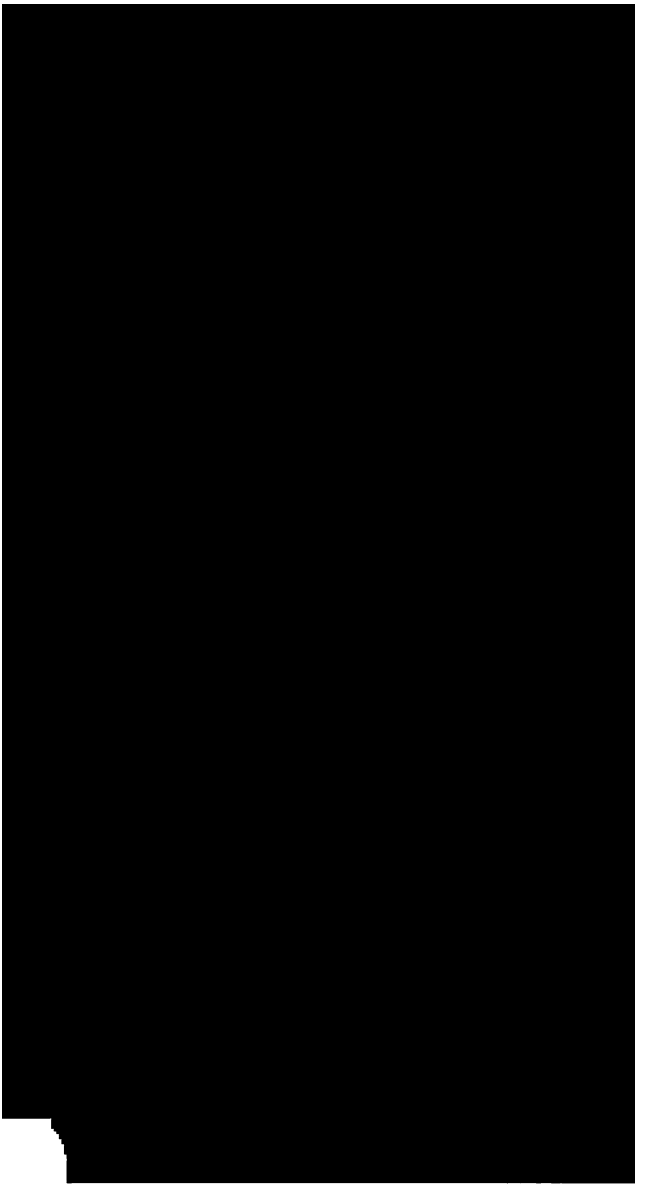
En toussant à chaque instant,
Le bon papa s'esquive;
La mere en fait tout autant:
Et le Notaire, en pestant,
Dérive, dérive, dérive.

DORANTE.

Hélas! cela ne differe mon malheur que de







DORANTE.

Qui peut cauſer ce ſoupir ?

LUCILE.

La crainte de vous perdre, lorſque vous ſerez heureux.

DORANTE.

Que vous rendez peu de juſtice à mon amour ! Par quels ſermens faut-il ? ...

LUCILE.

Bagatelle.

Air : *Faites boire à triple meſure.*

Si l'on peint l'Amour dans l'enfance ;
En voici la cauſe, à peu près :
C'eſt qu'en tous lieux, ſurtout en France,
On ne le voit vieillir jamais.

Air : *Je ſuis un Précepteur d'amour.*

Tout le monde dupe aujourd'hui ;
La fraude eſt le commun ſyſtême.
Comment ne pas tromper autrui ?
On aime à ſe tromper ſoi-même.

DORANTE.

Belle Lucile, vos charmes vous mettent à l'abri de toute crainte.

LUCILE.

Cher Dorante....

DORANTE, *se moquant.*

Ah ! cher Dorante ! Eſt-ce ainſi qu'une maîtreſſe doit parler à ſon amant ?

LUCILE.

Oui, c'eſt ainſi qu'elle doit parler à un amant fagoté comme vous. Ne vous aviſez pas de m'interrompre davantage.

DORANTE.

Apprenez donc à faire une ſcene d'amour.

LUCILE.

Eh ! le moyen ! Vous en dégoûteriez l'univers. Le beau mignon !

DORANTE.

La jolie figure !

LUCILE.

Hom ! qu'il eſt déplaiſant !

DORANTE.

Qu'elle eſt affreuſe !

LE RÉPÉTITEUR.

Vous avez raiſon tous deux. Mais, de grace, à votre ſcene.

DORANTE, *aux genoux de Lucile.*

Air : *Du haut en bas.*

A vos genoux,
Lucile, je vous le répete
A vos genoux

Vous verrez ſouvent votre époux.
Oui, juſqu'au trépas, je ſouhaite
Vous jurer une ardeur parfaite,
A vos genoux.

Air : *Menuet de Granval.*

Que votre cœur au mien réponde :
Daignez enfin ſouffrir mes vœux ;
Et dans les plus beaux yeux du monde,
Laiſſez-moi lire un ſort heureux.

LUCILE.

Air : *Mon papa, toute la nuit.*

Mon cœur, contre tant d'amour,
Ne peut tenir davantage ;
Dorante, il faut qu'en ce jour
Un doux lien nous engage :
Marions, marions, marions-nous :
De mes vœux c'eſt le plus doux.

DORANTE.

Que cet aveu m'enchante ! (*Il ſe jette aux genoux de Lucile, & lui ſerre le bras malignement.*) Pardonnez au tranſport....

LUCILE, *lui donnant un ſoufflet.*

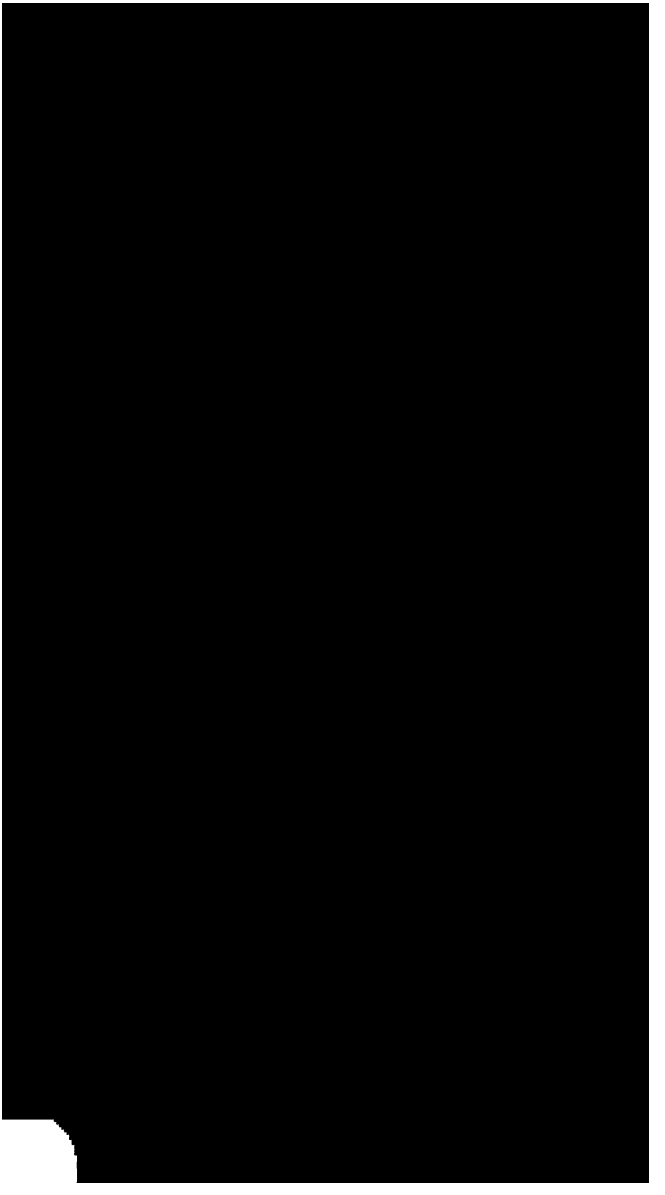
Ahi, ahi, ahi, ouf ; j'ai cru qu'il m'alloit emporter le bras.

DORANTE.

Un ſoufflet ! vous méritiez....

LUCILE.

Jour de Dieu ! ne m'approchez pas.



SCENE XXI.

L'AUTEUR, LE RÉPÉTITEUR.

L'AUTEUR, *déchirant les rôles.*

QUE le diable emporte la Foire, le Théâtre, les Acteurs, la Souffleuse. Que l'on faſſe de ma Piece ce que l'on voudra; je ne m'en mêle plus. *(Il ſort.)*

LE RÉPÉTITEUR.

Nous raccommoderons tout cela. Répétons toujours le Ballet. Meſſieurs Gambillard & Chevrotin, cela vous regarde.

* * *

DIVERTISSEMENT.

CHEVROTIN, *à l'Orcheſtre.*

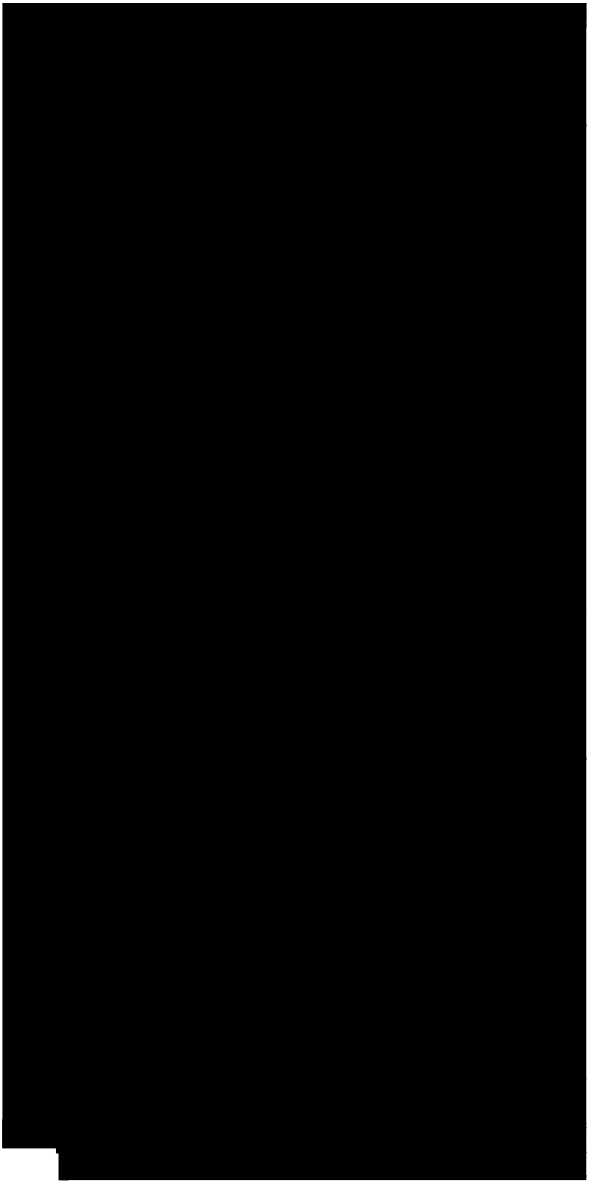
ALLONS, Meſſieurs.

(On danſe.)

CHEVROTIN, *chante.*

Air.

Pour trouver des ſujets nouveaux,
Vainement les Auteurs épuiſent leurs cerveaux.
Toujours à quelques traits leur idée eſt conforme:
Dans tous les ouvrages qu'ils font,
La différence eſt dans la forme,
La reſſemblance eſt dans le fond.



Clitandre ſe plaint d'Iris,
Damon ſe plaint de Laïs;
Voilà la reſſemblance;
L'un murmure des rigueurs,
L'autre gémit des faveurs;
Voilà la différence.

✕

Belle femme & bon mari
Font aiſément un ami;
Voilà la reſſemblance:
L'une en ſe ſervant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux;
Voilà la différence.

✕

Le chaſſeur & l'amoureux
Battent le buiſſon tous deux;
Voilà la reſſemblance:
Bien ſouvent, dans le taillis,
L'un attrape & l'autre eſt pris;
Voilà la différence.

✕

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur;
Voilà la reſſemblance:
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur ſe perd ſans retour;
Voilà la différence.

✕

Par gens prudens & diſcrets,
Cliſtere & contrat ſont faits ;
Voilà la reſſemblance :
L'un ſe paſſe *par-devant*,
Par ailleurs l'autre ſe prend ;
Voilà la différence.

Clé de fer & clé d'argent
Ouvrent tout appartement ;
Voilà la reſſemblance :
Le fer ouvre avec fracas ;
L'argent, ſans bruit & tout bas ;
Voilà la différence.

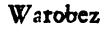
La douceur & la beauté
Font notre félicité ;
Voilà la reſſemblance :
La beauté, deux ou trois ans ;
La douceur, dans tous les tems :
Voilà la différence.

Le Philoſophe & Créſus
Ont tous deux bien des vertus ;
Voilà la reſſemblance :
Le premier les porte là *,
L'autre en ſa bourſe les a ;
Voilà la différence.

* On met la main ſur le cœur.

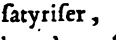
L'Amour donne un grand desir,
Il cause aussi grand plaisir;
Voilà la ressemblance:
Le desir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau.
Voilà la différence;

Maint Procureur & Drapier
D'allonger font leur métier;
Voilà la ressemblance:
L'un allonge le procès,
Et l'autre le Warobez;
Voilà la différence.



Le Perroquet & l'Acteur
Tous deux récitent par cœur;
Voilà la ressemblance:
Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé;
Voilà la différence.

Critiquer, satyriser,
C'est aux abus s'opposer;
Voilà la ressemblance:
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger;
Voilà la différence.



SCENE XXII.

LE RÉPÉTITEUR, GAMBILLARI CHEVROTIN.

LE RÉPÉTITEUR, *à Gambillard.*

Est-ce là tout ? J'ai cru que vous finiri par un cotillon. Vous ſçavez que c' ici l'uſage.

GAMBILLARD.

Cela eſt vrai : mais ce n'eſt pas ma fau J'ai demandé un air à Monſieur.

CHEVROTIN.

Que ne le faiſiez-vous ſur l'air du Vau ville ?

GAMBILLARD.

Sur l'air du Vaudeville ! il ne vaut pa diable, votre Vaudeville.

CHEVROTIN.

Il vaut, mordi, mieux que tout ce qui ſorti de votre miſérable caboche.

GAMBILLARD.

Vous êtes un ignorant, & l'on ne p point en ces termes à un homme comme n

CHEVROTIN.

Un homme comme vous eſt un ſot.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monſieur Chevrotin !

GAMBILLARD.

Un ſot !

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monſieur Gambillard !

GAMBILLARD.

Laiſſez-moi, Monſieur le Directeur ; je veux lui faire un double entrechat ſur la poitrine, à ce maudit Muſicien.

CHEVROTIN.

Viens, viens, mon petit Maître à danſer ; je vais te faire faire la gargouillade.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Meſſieurs !

(Gambillard & Chevrotin ſe battent, & s'arrachent leurs perruques.)

GAMBILLARD, *en s'enfuyant.*

Mon épée, mon épée.

CHEVROTIN, *au Répétiteur.*

Monſieur... Monſieur... je le reverrai... je le reverrai... *(Il ſort de l'autre côté.)*

VOilà deux hommes bien
Spectateurs.) Meſſieurs, 1
vous donner aujourd'hui la Pi
mais le contre-tems dont vou
témoins, nous empêche de la 1

Air : *Réveillez-vous, belle en*

A demain il faut la remettre
Cette nuit nous répeterons
Vous, Meſſieurs; daignez n
Que demain nous vous reve

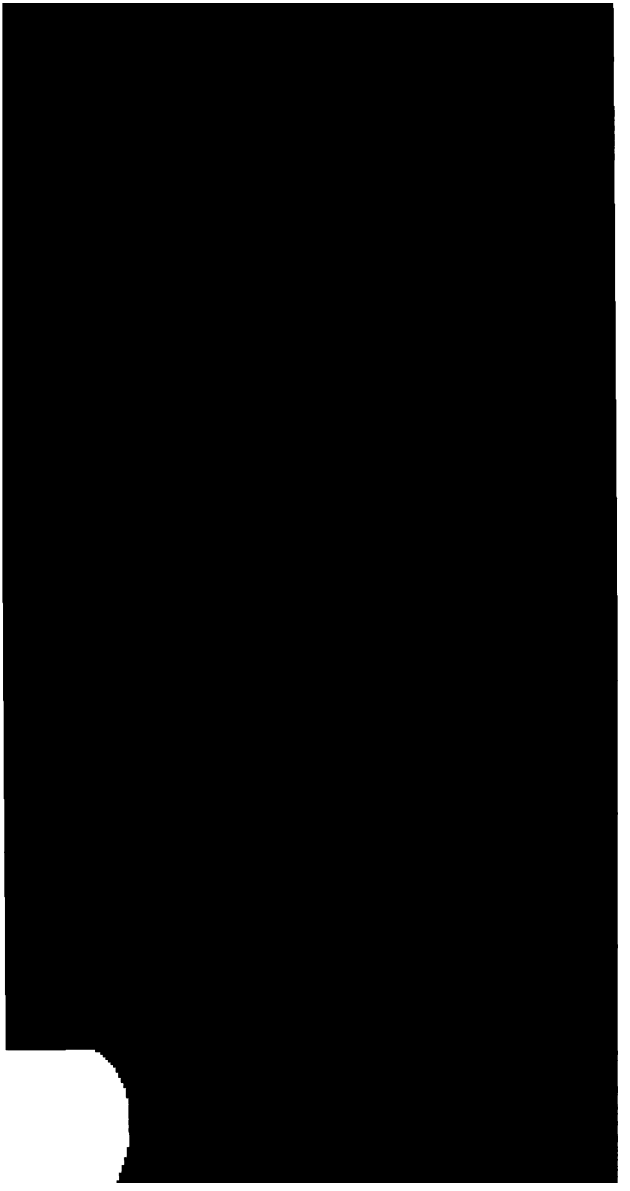
FIN.

L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire, en 1735.



L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

OPERA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIERE.

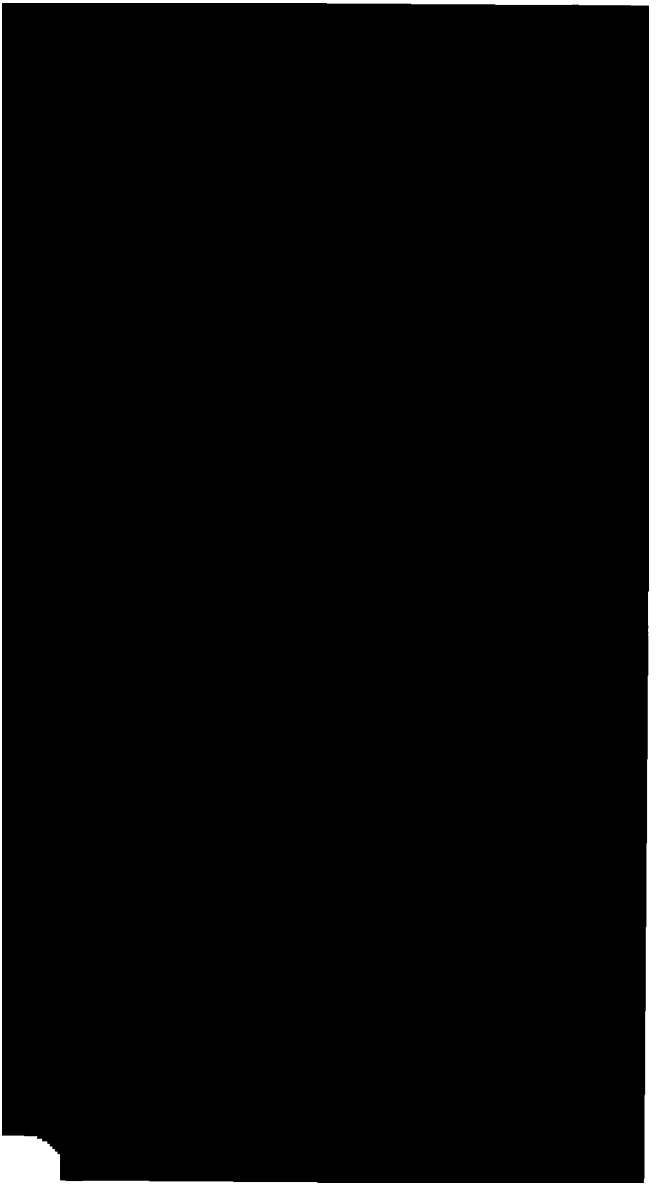
BÉLISE, NERINE.

BÉLISE.

OUI, Nerine,

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Malgré la médiſance,
Et tous ſes vains diſcours,
Je veux à la ſcience
Conſacrer tous mes jours.
Le bonheur que j'envie,
C'eſt de voir ma maiſon
Servir d'Académie
Aux enfans d'Apollon.



NERINE.

Il eſt vrai que chacun vous flatte :
Mais de même ils ne penſent pas.
Je gage qu'ils diſent tout bas :
La plaiſante marotte !
Plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

BÉLISE.

Tu te trompes dans tes jugemens.

NERINE.

Je veux que leur encens ſoit ſincere, doit-il pour cela vous paroître d'un ſi grand prix ? Croyez-moi, il leur coûte peu, & ils le donnent à bon compte. Combien voit-on de rimeurs,

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Qui, forcés par leurs diſgraces
A prodiguer les appas,
Les Ris, les Amours, les Graces,
Donnent tout pour un repas ?

BÉLISE.

Tu n'es pas de leurs amis, & j'en ſçais la raiſon.

NERINE.

Elle eſt fort aiſée à deviner ; peut-on aimer des gens qui n'ont pas le ſol ? Quand il ne s'agit que de louanges, il faut voir comme ils ſçavent multiplier.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Mille appas & mille vertus :
Ce nombre eſt ſouvent dans leur ſtyle ;
Et je ne ſçais que les écus
Qu'ils ne comptent jamais par mille.

BÉLISE.

C'eſt juſtement la raiſon qui m'engage à les recevoir chez moi ; le bien ne nous eſt donné que pour en faire uſage, & le mérite doit avoir la préférence.

NERINE.

Encore ſi votre Académie n'étoit ouverte qu'aux Poëtes ; mais elle l'eſt à tous les talens ; Danſeurs, Muſiciens, Peintres, Déclamateurs, tout y eſt admis.

BÉLISE.

Mademoiſelle Nerine, les petites libertés que vous vous donnez, commencent à me laſſer : finiſſez. Mon frere a-t-il paſſé au logis ?

NERINE.

Non, Madame, & je ſerois charmée qu'il n'y vînt de ſa vie.

Air : *Le maître fou que voilà !*

C'eſt lui qui dans l'idée
Vous a mis cette erreur ;
Son ame eſt poſſédée
De la même fureur.

Peut-on voir ſans colère
Cela ?
L'étrange caractere !
Le maître fou que voilà !

BÉLISE.

erine, vous perdez le reſpect !

NERINE.

e moyen de le garder, quand on vous l'un & l'autre vous amuſer à des ſor-es, au lieu de ſonger à pourvoir vos nieces !

BÉLISE.

'aiſez-vous, encore une fois,... Que font-, mes nieces ? apprennent-elles leur le-de muſique ?

NERINE.

on ! elles ont bien envie de chanter ! les i, voyez ſi elles ont l'air bien contentes.

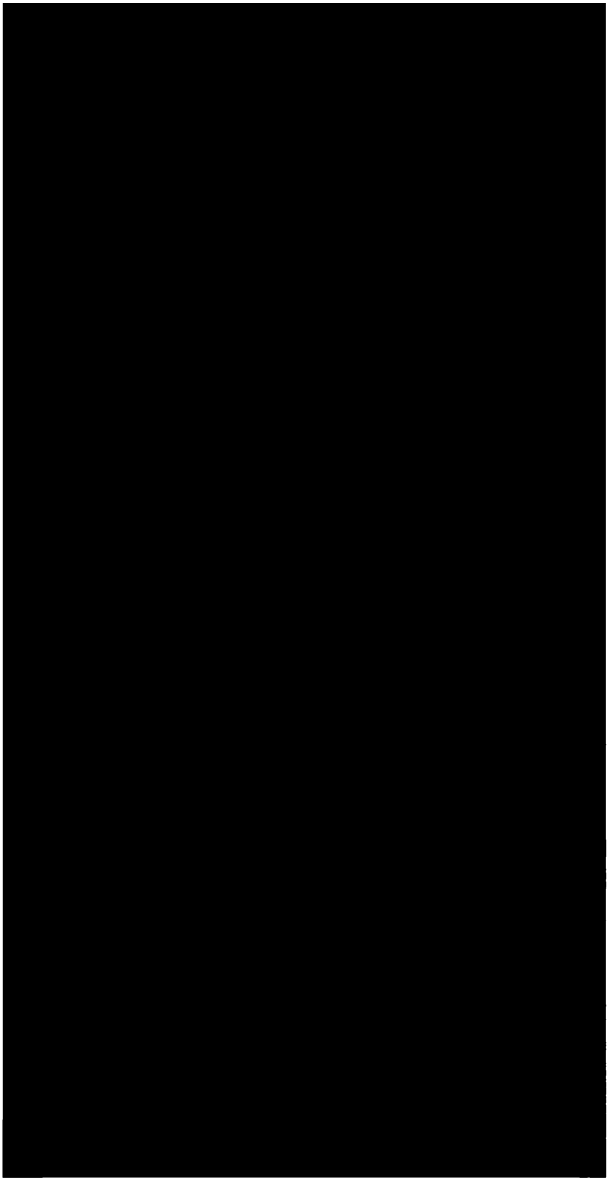
SCENE II.

LISE, NERINE, LÉONORE, ISABELLE.

BÉLISE.

Air : Ne m'entendez-vous pas ?

APPROCHEZ, mes enfans ;
D'où vient cette triſteſſe ?



Menuet : *Attendrai-je long-tems ?*

Dieu de Cythere,
Remplis mes vœux les plus doux ;
Qu'un Berger délicat & ſincere
Soit mon époux ;
Rien, dans la vie,
N'eſt digne d'envie,
Comme un hymen
Dont tu formes le lien :
Fais donc que je l'obtienne ;
Que mon tour enfin vienne :
J'attends ;
Attendrai-je long-tems ?

BELISE, *à Iſabelle.*

t vous ?

ISABELLE.

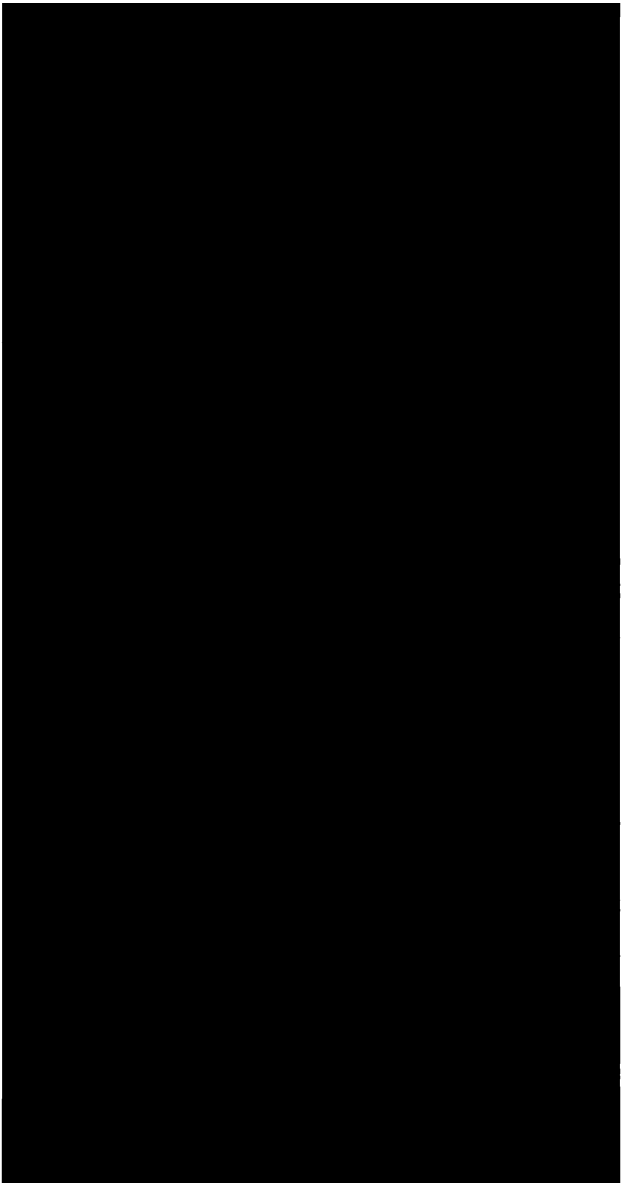
oilà ce que j'ai appris ce matin.

Air : *N'aurai-je jamais un Amant ?*

Damon vient d'épouſer Julie ;
Philis à Clitandre eſt unie :
De leur ſort mon cœur eſt jaloux ;
Amour, ton caprice m'oublie.
Qui peut m'attirer ton courroux ?
N'aurai-je jamais un époux,
Moi qui ſuis ſi jolie ?

NERINE.

oyez, Madame, ſi je me trompe : cela



Nos appétits extravagans,
Va s'exposer aux ouragans;
Mais ce qu'il amene en nos rades,
Ne sert qu'à nous rendre malades,
Et nous n'en serions pas plus mal,
Si l'épice & l'eau des Barbades
Restoient dans leur pays natal.

BÉLISE.

Ce n'est pas mal débuter : à vous, Monsieur Pointillard.

POINTILLARD.

Ce que vous venez d'entendre ne pourra pas tenir contre ce que je vais vous chanter.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Tandis qu'un nouveau parvenu,
Jouissant d'un gros revenu,
Dans un palais vit à son aise,
On voit sans maille, ni teston,
Dans une maison très-mauvaise,
Des gens de très-bonne maison.

BÉLISE ET CRÉON.

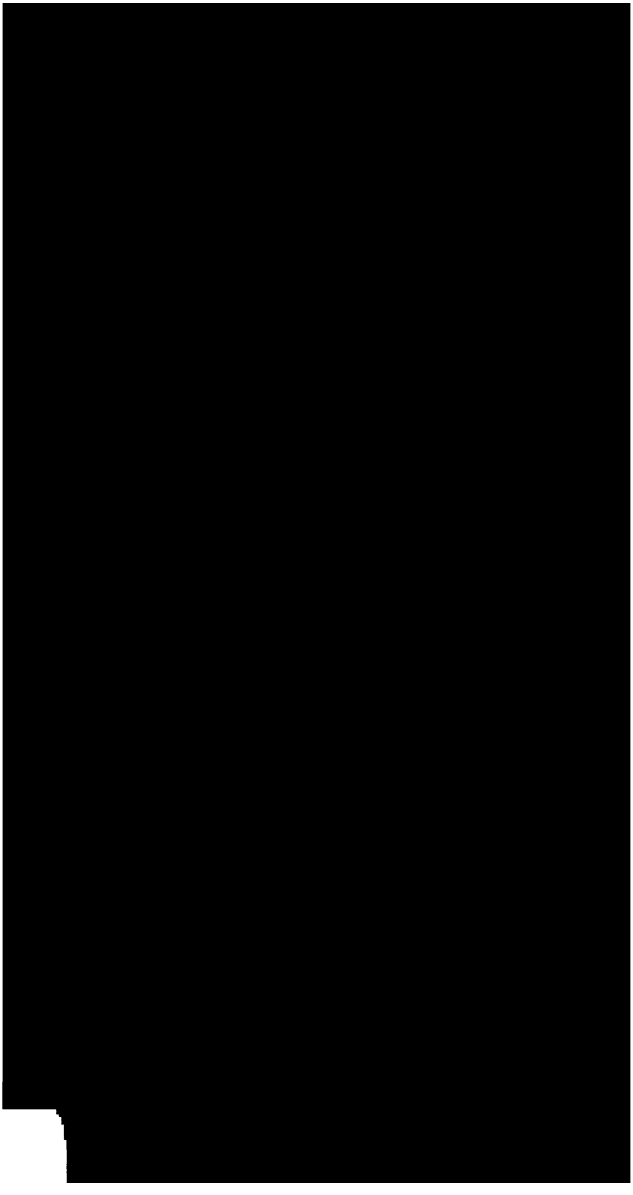
Ah! ah! ah! ah!

POINTILLARD.

Vous n'y êtes pas encore.

Même air.

Sans nous, l'Amour ne seroit pas;
Sans lui, sans ses charmans appas,



POINTILLARD, *en bâillant.*

! il vous endormira, ſi je n'ai ſoin de vous
ler : les belles choſes que je vais vous

Air : *Des routes du Monde.*

Grand orateur on eſt ſouvent,
Sans être un orateur fort grand :
La preuve en eſt ſenſible & claire ;
On peut être, par cas fortuit,
Le plus grand fripon de la terre,
Et le fripon le plus petit.

: mieux en mieux : écoutez.

Même air.

Au Bal, au Cours, à l'Opera,
Si Climene tous les jours va,
Faut-il pour cela qu'on la fronde ?
La différence s'apperçoit
D'une fille qui voit le monde,
A celle que le monde voit.

BÉLISE.

ais, mais, cela eſt adorable.

POINTILLARD.

ſçavois bien qu'il ne feroit que blanchir
:s de moi. Décidez, Madame, pronon-

BÉLISE, *à Créon.*

Air : *Des fraiſes.*

Dans ces lieux vous reſterez
Et vous êtes des nôtres.

POINTILLARD.

Quoi ! vous me le préférez !

BÉLISE.

Mon cher Monſieur, vous plairez
A d'autres, à d'autres, à d'autres.

POINTILLARD, *en s'en allant.*

Air : *Du jus d'Octobre.*

Sort aveugle, ainſi tu l'ordonnes :
Il n'eſt que trop vrai, par malheur,
Que l'on voit, chez bien des perſonnes,
Beaucoup d'honneurs & peu d'honneur.

SCENE V.

BÉLISE, UN INTRIGUANT *du Parnaſſe.*

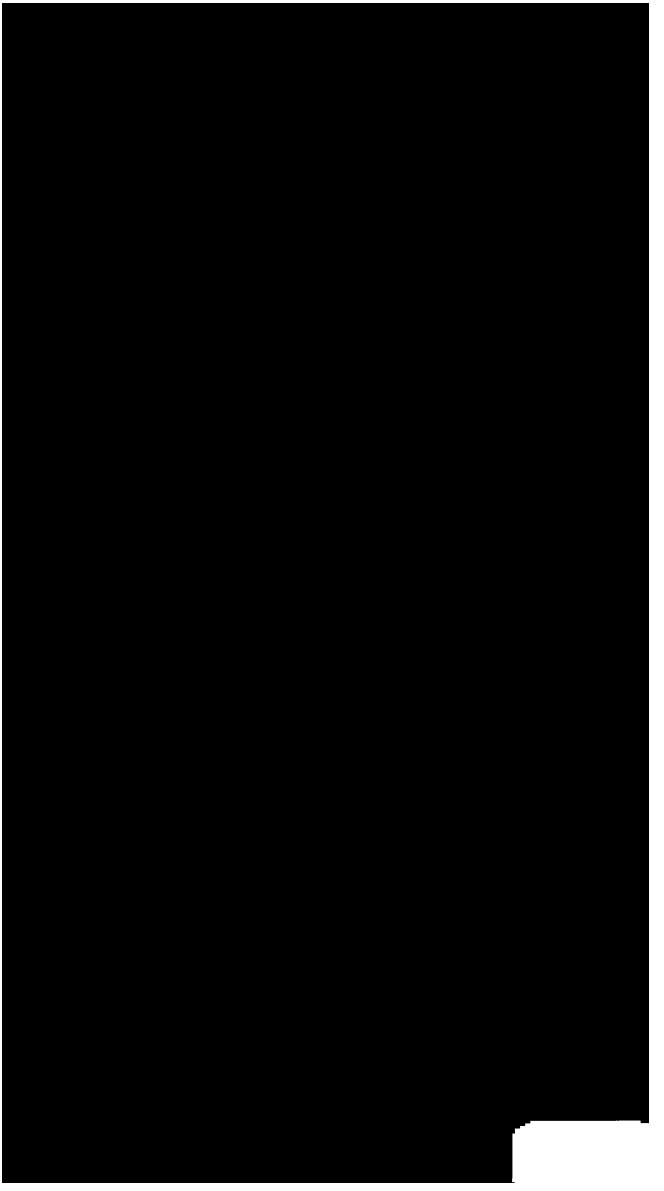
L'INTRIGUANT.

Air : *Guerelin, guin, guin.*

Je ſuis un homme renommé,
Pour mon talent eſtimé ;
Mieux que Ménage & Voiture,
Je ſçais la Littérature,
Des Vers la juſte meſure.

BÉLISE.

Lure, lure, lure, lure, lure.



L'INTRIGUANT.

Oui, Madame, & voici mon plan en deux mots.

Sans ſçavoir pourquoi ni comment,
On eſt par Cupidon frappé dans un moment.
D'abord en ſecret on ſoupire,
On aime ſans oſer le dire;
Mais par de petits ſoins que l'on rend chaque jour
On prouve ſon tendre martyre;
C'eſt le printems de l'Amour.

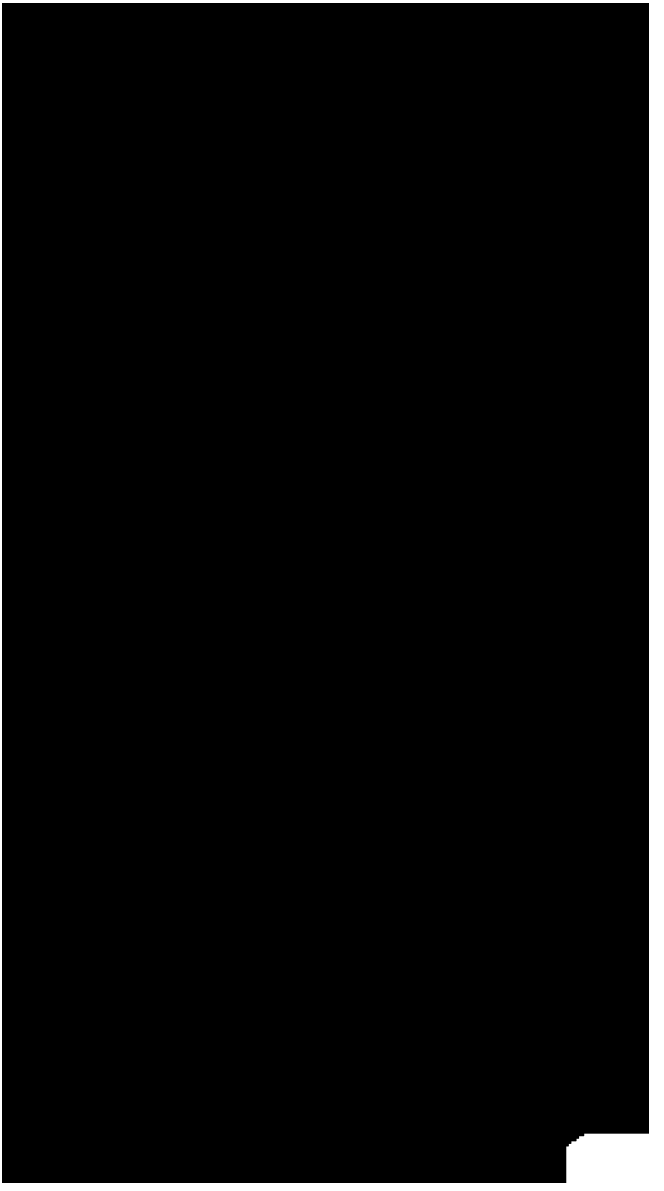
Des parens par leur vigilance,
Des jaloux, des rivaux par leurs empreſſemens;
Traverſent de deux cœurs la douce intelligence:
L'ardeur s'accroît par les tourmens;
C'eſt l'été des amans.

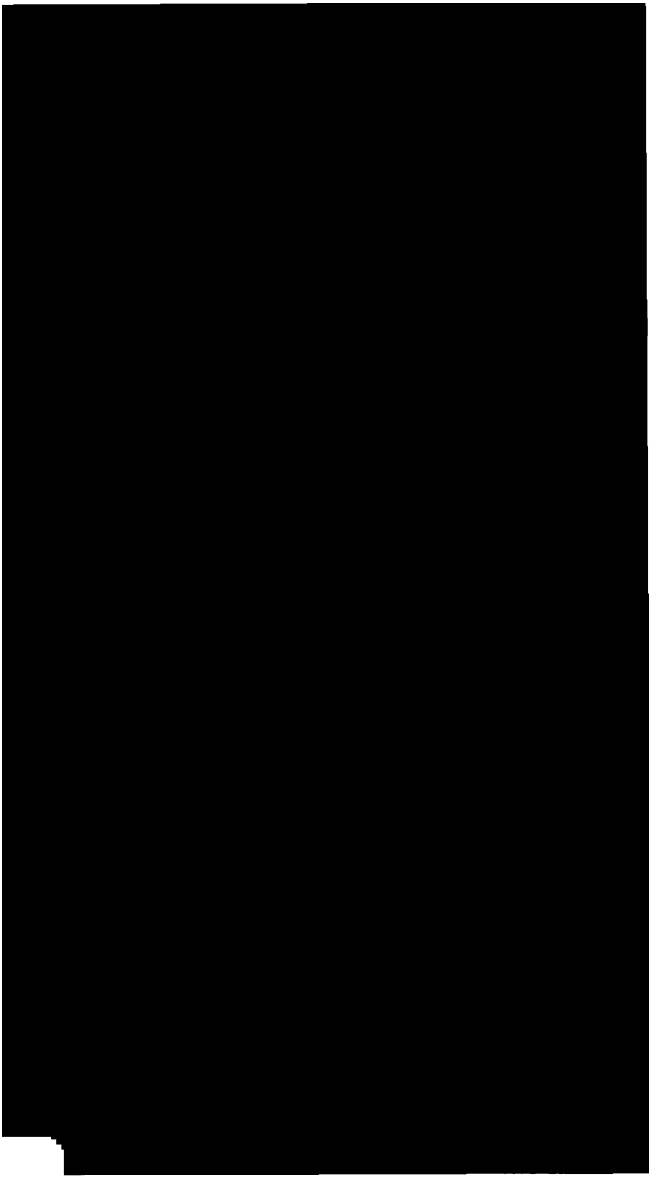
Malgré l'obſtacle on perſévere,
On preſſe, on inſiſte, on pourſuit,
On fait tant qu'à la fin l'on recueille du fruit:
C'eſt l'automne de Cythere.

Mais après quelques mois de joye & de douceur
Le dégoût ſaiſit le vainqueur,
Le dépit guérit la maîtreſſe,
La glace ſuccede à l'ardeur;
C'eſt l'hyver de la tendreſſe.

BÉLISE.

Ce projet, s'il eſt bien rendu, pourra ré
Le Mardi, à quoi le deſtinez vous?





Mais que tout autre, ſur la rime,
Plus aiſément que moi, s'eſcrime,
Je n'en crois rien.

Interrogez-moi, pour voir.

BÉLISE.

Je le veux bien. (*Bas.*) J'ai grand'peur de trouver un Gaſcon.

Air : *O reguingué.*

Quels mots riment à maltotier ?

L'INTRIGUANT.

Altier, cœur d'acier, ſans quartier.

BÉLISE.

Quelle eſt la rime de Notaire ?

L'INTRIGUANT.

Subtil & fin dépoſitaire.

BÉLISE.

A merveille.

Air : *Quel plaiſir d'aimer !*

Pour rimer au peuple qui danſe....

L'INTRIGUANT.

Je dis qu'il rencontre l'abondance.

BÉLISE.

Pour rimer au peuple qui rimaille....

L'INTRIGUANT.

Je dis qu'il n'a ni denier, ni maille.

BÉLISE.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Si-tôt qu'un galant eſt content....

L'INTRIGUANT.

Sa rime eſt le mot *inconſtant.*

BÉLISE.

Si-tôt qu'un époux épilogue....

L'INTRIGUANT.

Sa rime eſt le grand catalogue.

BÉLISE.

Air : *Dans notre village.*

La belle Fatime,
Sous ſes loix, jadis
Eut un vieux Marquis.
Sur ce ſujet, que dit la rime ?

L'INTRIGUANT.

Qu'à la Belle il plut,
Tant... tant que l'or plut.

BÉLISE.

Que répond la rime à la queſtion ſuivante?

Air : *Ma femme eſt femme d'honneur.*

D'où vient qu'on hait un mari,
Et qu'un amant eſt chéri ?

L'INTRIGUANT.

C'eſt que l'un commande,
Que l'autre demande.

BÉLISE.

Même air.

Qu'ordonne-t-elle à celui
Qui veut trouver de l'appui ?

L'INTRIGUANT.

Qu'il ſoit un peu fourbe,
Qu'il rempe & ſe courbe.

BÉLISE.

Ie dit-elle de Plutus ?

L'INTRIGUANT.

Air : *L'aimable jus du petit bois.*

Qu'il dompte le cœur le plus fort,
Que ce Dieu, ſans aucun effort,
Introduit l'Amour dans un Fort,
Et que Vénus eſtime fort
Son coffre-fort.

BÉLISE.

n ne peut pas mieux : voyons ſi vous ré-
lrez à ceci.

Air : *Maître d'un joli jardinet.*

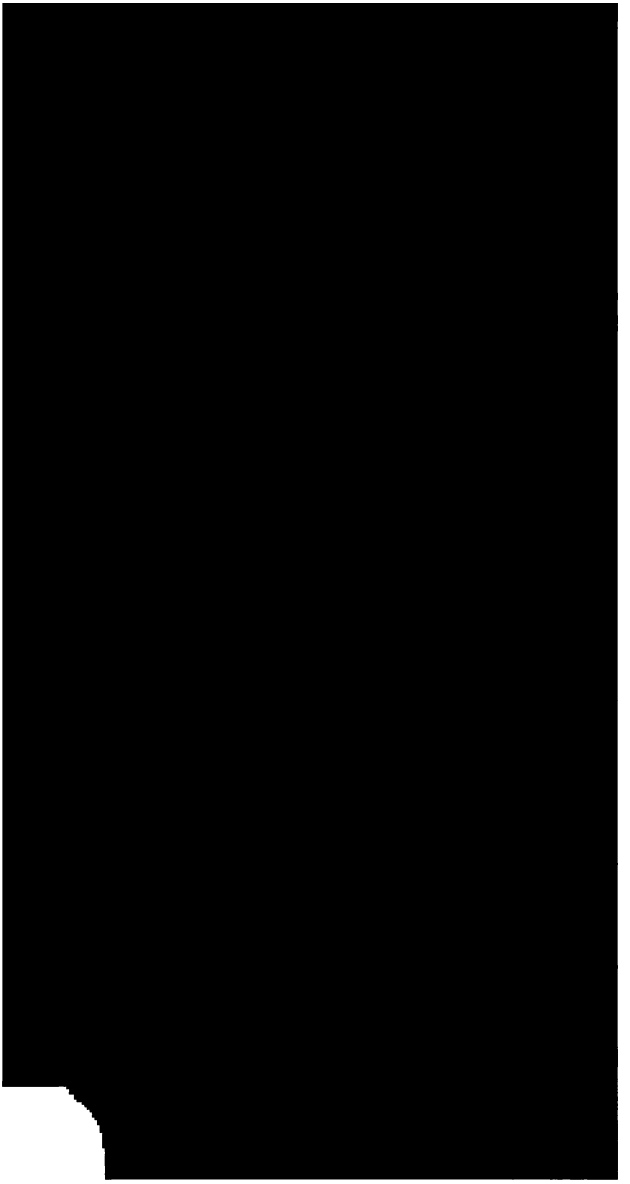
A Paris, il eſt des Beautés
Dont les bontés
Sont trop cheres.

L'INTRIGUANT.

Vous qui craignez peu vos louis,
Dans ce pays
N'allez gueres.

BÉLISE.

Du Duc, ou du Milord
L'or
Là ſe dépenſe.



L'INTRIGUANT.

Celui de fanfaronne
Pafaitement y vient.

BÉLISE.

A Médecin ?

L'INTRIGUANT.

Baſſin.

BÉLISE.

A fillettes ?

L'INTRIGUANT.

Follettes.

BÉLISE.

A Meſſieurs du Palais ?

L'INTRIGUANT.

Délais.

BÉLISE.

A grand complimenteur ?

L'INTRIGUANT.

Menteur.

BÉLISE.

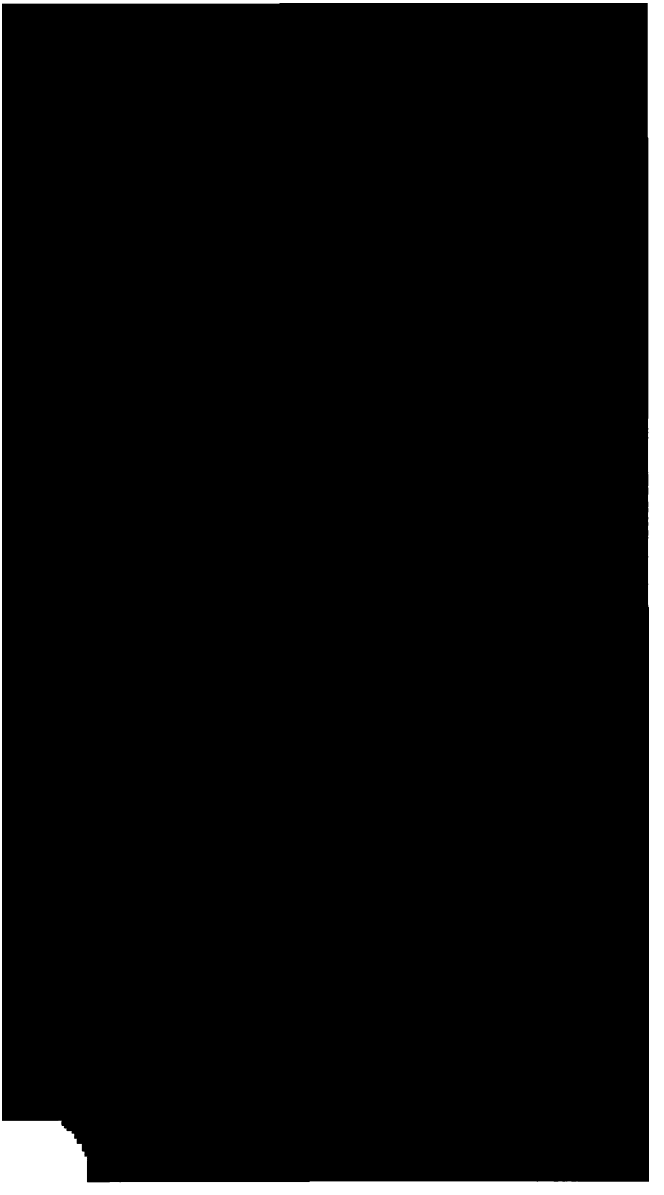
A fleurettes ?

L'INTRIGUANT.

Sornettes.

BÉLISE.

Vous êtes ferré à glace. . . Laiſſons cela ; il vous reſte encore le Samedi.



Par la vertu de ſon pinceau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Il a, comme Apollon, la gloire
De conſerver notre mémoire,
Malgré les Parques & Pluton ;
Rien n'eſt ſi bon.

DORIMENE.

J'en connois tous les avantages.

BÉLISE.

Quel genre avez vous choiſi ? Le portrait ?

DORIMENE.

Non : je crois que je n'aurois guères de pratiques.

BÉLISE.

Pourquoi cela ?

DORIMENE.

C'eſt que je ſuis ſincere.

Air : Robin, turelure.

Je m'attache uniquement
A copier la Nature.
Je peins les défauts en grand ;
Turelure,
Les vertus en mignature ;
Robin, turelure, lure.

Les ſujets hiſtoriés ſont ceux qui m'occupent le plus.

BÉLISE.

Pour être reçu dans notre ſociété, il produire un ouvrage : je vous en avertis.

DORIMENE.

Je viens d'en finir un que je ſoumettrai à votre cenſure, quand il vous plaira; le ſujet eſt grand, & l'imagination y trouve de quoi s'égayer.

BÉLISE.

Qu'eſt-ce que vous y peignez?

DORIMENE.

Un jardin public fort à la mode: voulez-vous que je vous faſſe une petite deſcription de mon tableau?

BÉLISE.

Vous me voyez diſpoſée à vous écouter.

DORIMENE.

Je vais commencer par la principale allée du jardin, qui a été l'objet particulier de mon attention; ſur un banc à droite, j'ai repréſenté, dans un maintien grave, des gens,

Air: *J'entends déjà le bruit.*

Qui des emplois de conſéquence
A tort à travers décidans,
Oſent ſe donner la licence
De fabriquer des Intendans,
Nommer des Maréchaux de France,
Des Gouverneurs & Commandans.

Tout vis-à-vis,

Air: *Entre l'amour & la raiſon.*

On voit des objets agaçans,
Qui ſur des Étrangers paſſans

D'un cadeau fondent l'eſpérance ;
J'ai peint, dans un endroit voiſin,
Une poule du magazin,
Qui ſuit un coq de la finance.

BÉLISE.

Je vois tout cela d'ici.

DORIMENE.

De ce côté, j'ai mis cinq ou ſix jeunes gens qui ſe promenent en voyageurs.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Au lieu de canne, ils ont des gaules,
Qui montent juſqu'à leurs épaules ;
Leur menton touche à leur manchon :
L'un d'eux montre une tabatiere
Où l'on a peint en capuchon
Philis....

BÉLISE.

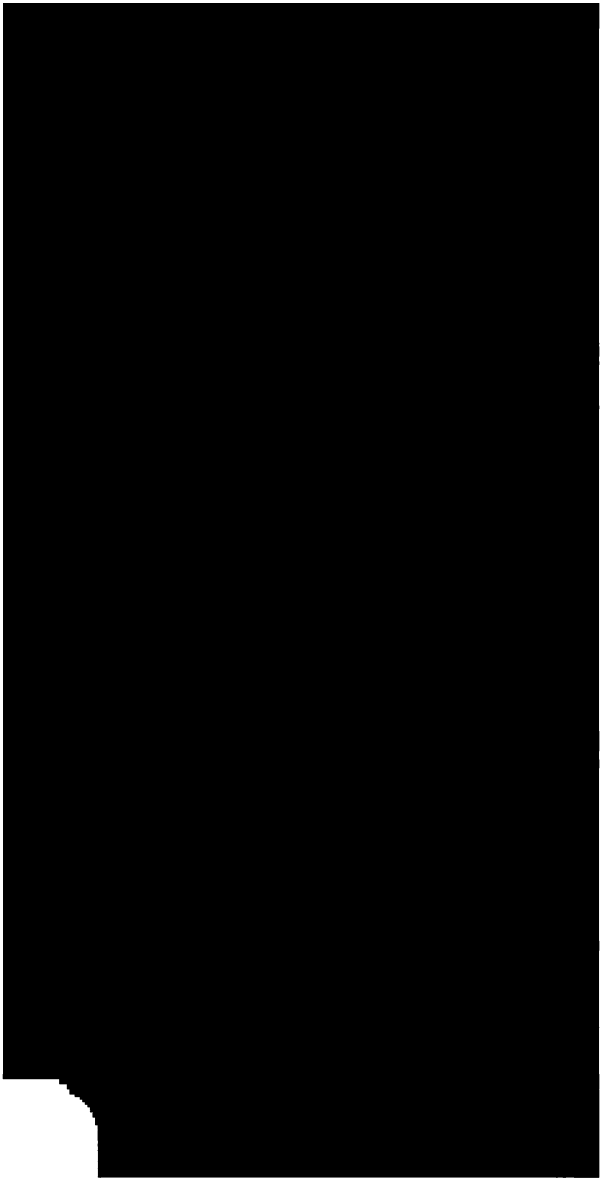
C'eſt la mode derniere.

DORIMENE.

Dans le fond de l'allée, vous voyez un peloton de Politiques de tout âge & de toutes figures.

Air : *Le long de-çà, le long de-là.*

Tout ce burleſque aſſemblage
Forme un cercle en s'amaſſant,
Et, du côté du treillage,
Va toujours en groſſiſſant,
Le long de-çà, le long de-là,
Le long du paſſage,
Par-derriere & par-devant.



SCENE VII.

BÉLISE, DORANTE.

BÉLISE.

AH ! ah ! c'eſt mon frere.

DORANTE.

Bon jour, ma ſœur ; je vous avois promis de venir plutôt : mais cela m'a été abſolument impoſſible. Comment va notre Académie ?

BÉLISE.

Je viens de recevoir deux aggrégés qui feront honneur à notre ſociété.

DORANTE.

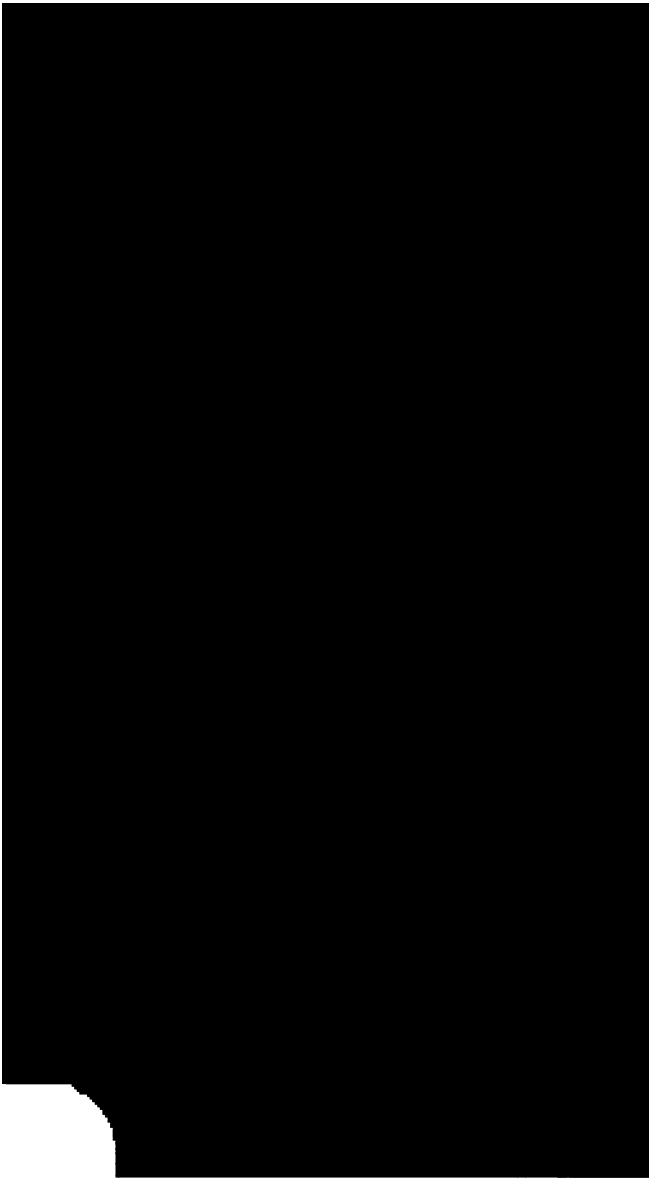
Il y en a encore deux, que j'ai vus là en paſſant.

BÉLISE

C'eſt vous que cet examen regarde. Il eſt juſte que le partage ſoit égal entre nous ; je vous laiſſe.

DORANTE.

Je vous en rendrai bon compte.



truit pas mon ſyſtême, & je vous ſoutiens que l'uſage a introduit bien des façons de parler qui renferment un ſens différent de celui qu'elles préſentent ; vous l'allez voir.

DORANTE.

Je vous écoute avec attention.

ORPHISE.

Si vous priez un commis de vous expédier, il vous répondra d'un ton bruſque :

Air : *Du pouvoir.*

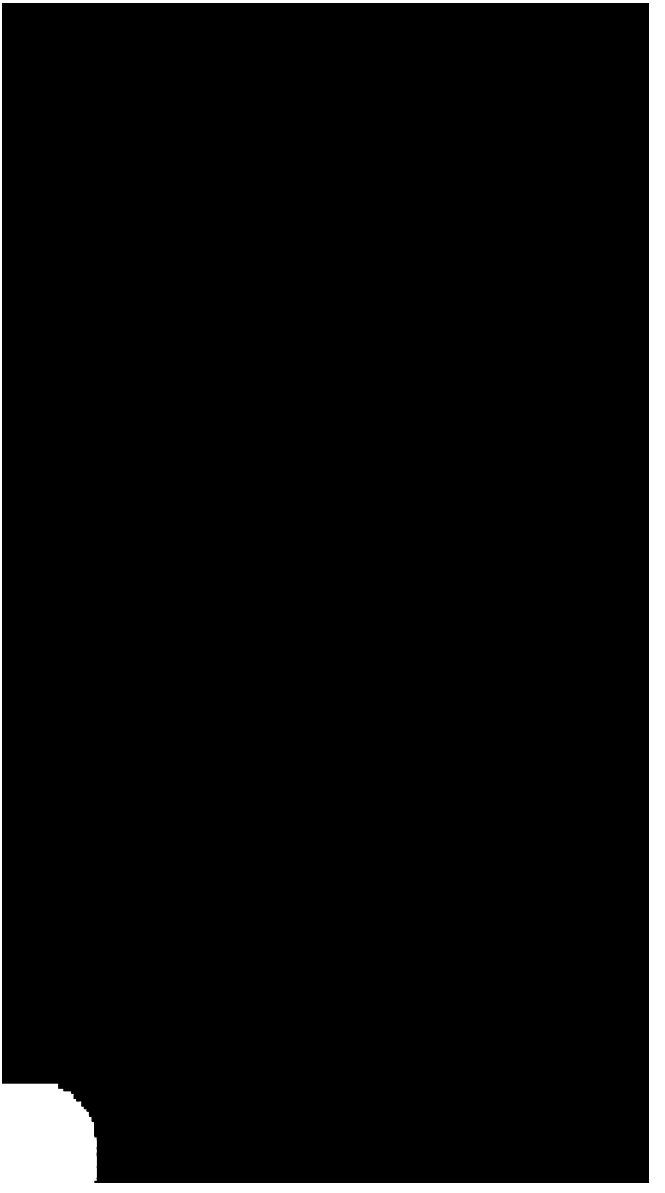
Je ne le puis préſentement,
Je n'ai pas un moment. (*bis.*)
Il vous dit, par ce compliment :
J'ai beſoin d'un préſent. (*bis.*)

DORANTE.

Effectivement, c'eſt le vrai ſens de ſes paroles.

ORPHISE.

Quand une Dame dit dans une compagnie : Madame une telle a le plus joli bras du monde ; cela ne veut-il pas dire, regardez le mien, il eſt encore plus beau ? Une ſoubrette à qui un amant demande l'heure de voir ſa maîtreſſe, lui répond froidement : je n'en ſçais rien ; cela ne ſignifie-t-il pas, j'ai beſoin d'une montre d'or pour vous indiquer cette heure-là ? Un marchand qui vous dit : je vous vends cela en conſcience, n'eſt-ce pas comme s'il diſoit : je



ORPHISE.

J'ai encore un procès à lui faire sur les termes ; il est étonnant comme elle varie à cet égard : ce qu'on appelloit autrefois fourberie, est honoré aujourd'hui du titre de politique.

Air : *Je viens devant vous.*

La fierté s'appelle grandeur ;
L'ait évaporé, gentillesse :
L'entêtement se nomme cœur,
On appelle esprit la finesse ;
Et l'art de prendre adroitement
Usurpe le nom de talent.

DORANTE.

Tout cela n'est que trop véritable.

ORPHISE.

C'est ce qui m'a fait naître l'idée d'un projet d'importance, & que vous approuverez, je crois.

DORANTE.

Quel est-il ?

ORPHISE.

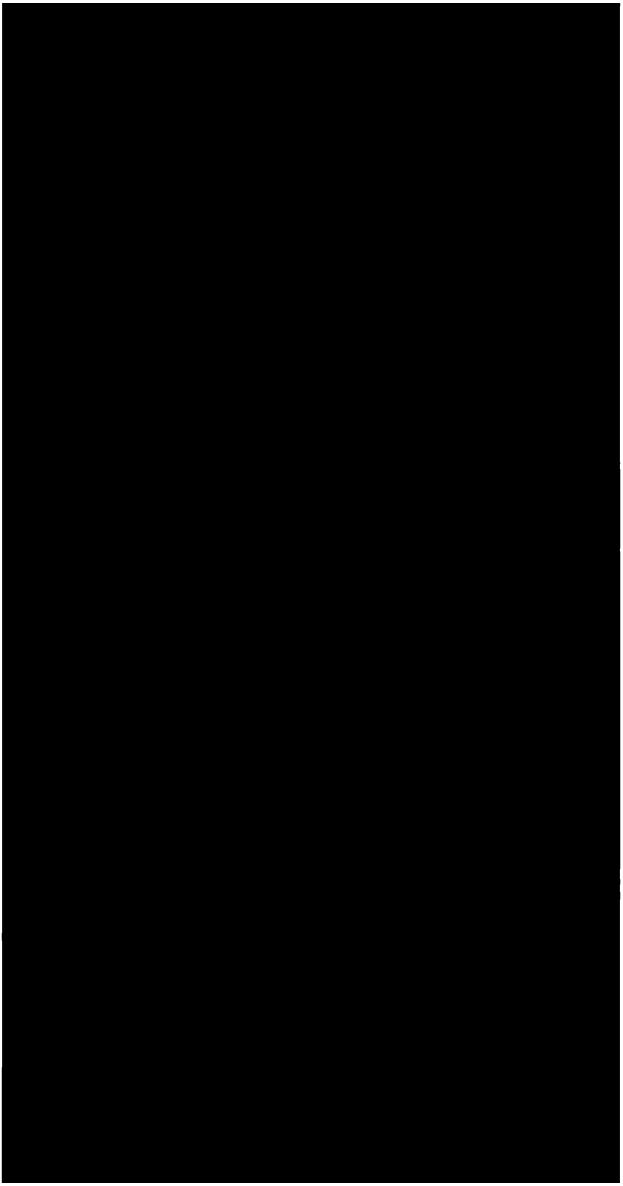
De réformer le Dictionnaire.

DORANTE, *surpris.*

Réformer le Dictionnaire !

ORPHISE.

Dans une infinité d'articles où je trouve de l'erreur ; par exemple, à l'article de l'homme, il le définit animal raisonnable.



N'aime, au fond, que lui-même,
Lon, la,
N'aime, au fond, que lui-même.

Queſt-ce qu'un Philoſophe ſuivant le Dictionnaire?

DORANTE.

Un homme ſage, qui ſe rend maître de ſes paſſions.

ORPHISE.

Erreur : le philoſophe ne reſſemble point à cela.

Air : *Les voyelles anciennes.*

C'eſt un homme qui ſe croit fort,
Et qui n'a que de la foibleſſe ;
Qui, pour un rien, prend feu d'abord ;
Dont la hauteur n'eſt que baſſeſſe ;
Qui, dans ſa vaine illuſion,
Se croit auſſi grand qu'un phantôme ;
Et dans la moindre occaſion,
Devient plus petit qu'un atôme.

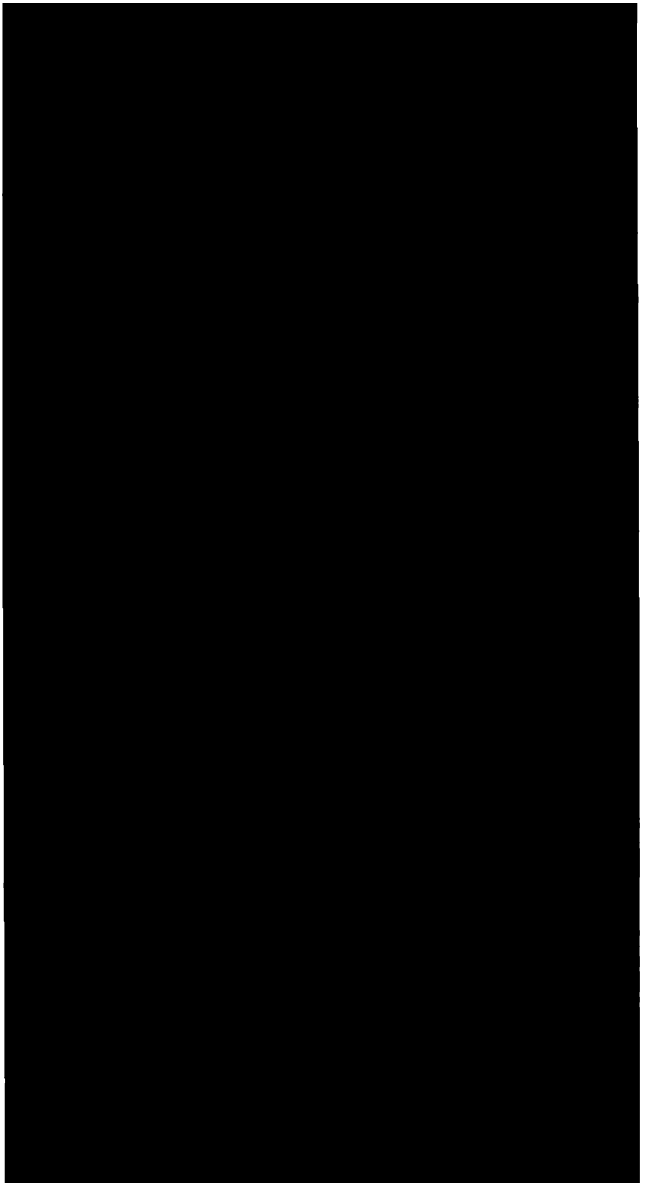
Quelle idée donne-t-on d'un ami?

DORANTE.

Celle d'un ſecond nous-mêmes, qui ſe ſacrifie à nos intérêts.

ORPHISE.

Abus : tout ce qui prend aujourd'hui cette qualité n'eſt qu'un flatteur,



ORPHISE.

En voici, je crois, une définition plus éxacte.

Air : La blonde & la brune.

C'eſt un homme en qui l'on rencontre
Beaucoup d'adreſſe & de micmac ;
Qui faiſant par fois pour & contre,
Tire deux moûtures d'un ſac :
Par lui mémoire, écrit, requête
Sont vainement multipliés ;
Il a le croiſſant ſur la tête,
Et la probité ſous les pieds.

DORANTE.

La peinture eſt vive, & vous ne les flattez pas.

ORPHISE.

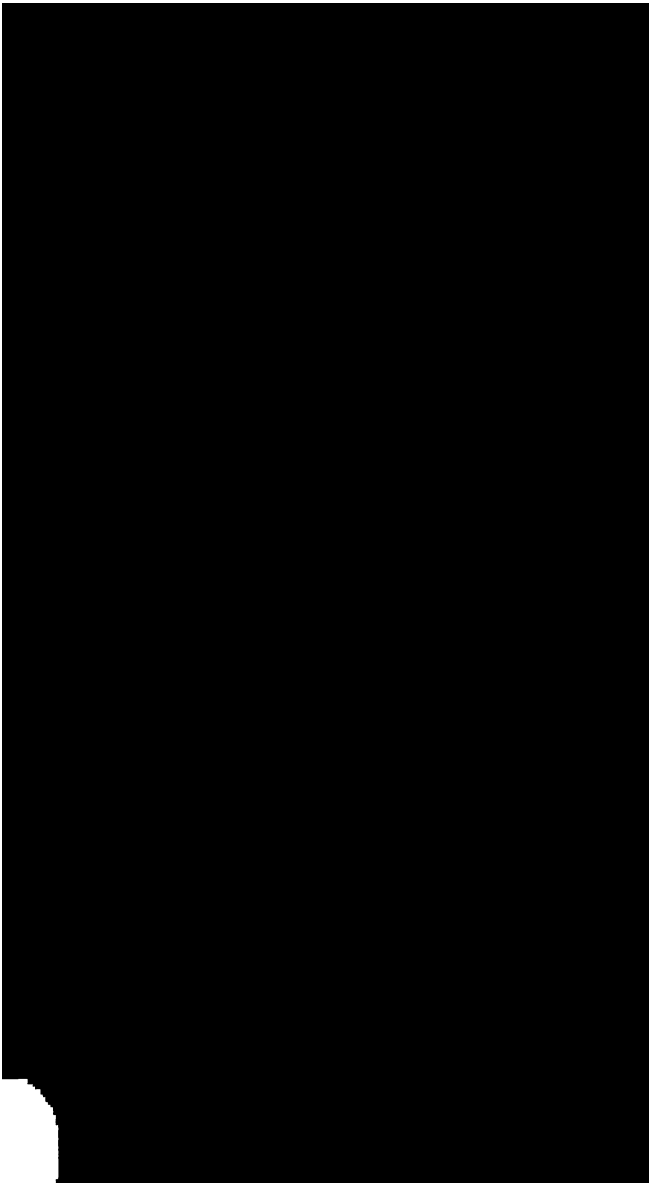
Comment déſigne-t-on un jeune Aréopagite ?

DORANTE.

Sous le titre d'un Candidat, qui par ſon aſſiduité aux audiences, apprend les loix & ſe forme à la Juſtice.

ORPHISE.

N'y en a-t-il point d'une autre eſpece ? Si j'en crois ce que l'on m'a dit,



Air : *Ce pâté qu'on apporte.*

C'eſt un bureau d'adreſſe,
Où gens de toute eſpece
Souvent mettent la preſſe,
Sans y dépenſer rien.
Ces gens criaillent, piaillent,
Braillent,
Argumentent, commentent,
Mentent,
Et dans leur entretien,
Parlent de tout, ſans en parler bien.

DORANTE.

Je ſuis charmé de vos réflexions; la plûpart ſont fondées ſur la vérité.

ORPHISE.

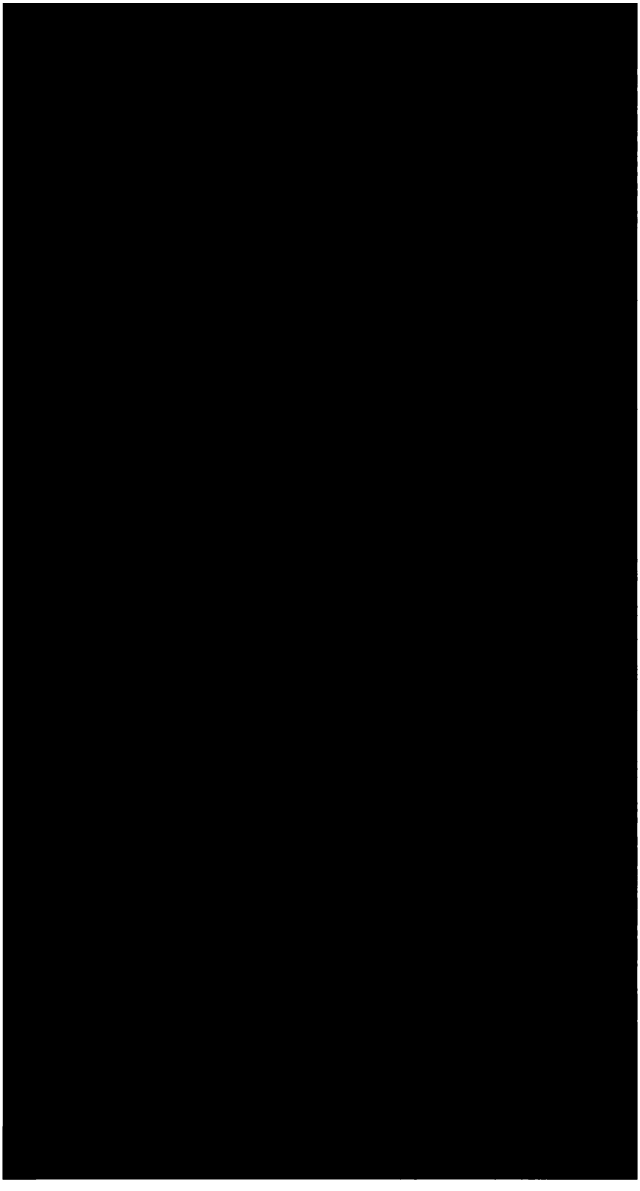
Puis-je me flatter que vous voudrez bien me recevoir dans vos aſſemblées?

DORANTE.

Soyez ſûre d'y tenir un des premiers rangs.

ORPHISE.

Je vais rédiger mon projet, & lui donner la forme néceſſaire, pour vous être préſenté.



LE DÉCLAMATEUR.

Air : *De l'allumette.*

Je m'acquitte de tout emploi,
Mieux que les plus fameux Comiques ;
Nous avons, le Phénix & moi,
La gloire de nous voir uniques.

DORANTE.

Monſieur le Phénix, votre viſite me flatte infiniment ; mais il me ſemble que vous avancez beaucoup : nous avons ici quantité de maîtres qui pourroient vous le diſputer.

LE DÉCLAMATEUR.

C'eſt ce que je ne crains pas.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

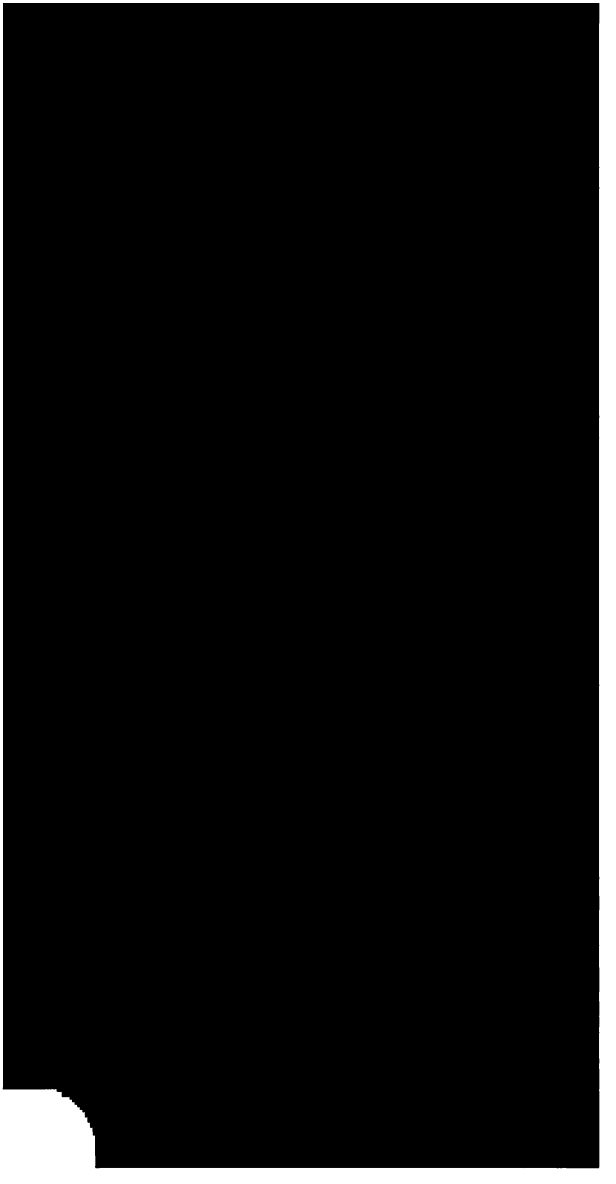
Dangeville ne fit jamais
Le nigaud mieux que je le fais :
Duchemin connoit moins la Scene ;
Mieux que Poiſſon, je fais Criſpin ;
Les Amoureux, mieux que Dufreſne ;
Et les Rois, mieux que Sarrazin.

DORANTE.

Sur ce pied-là vous avez raiſon de vous dire unique.

LE DÉCLAMATEUR.

Preſque tous les Comédiens ſe ſont formés



peint la mort d'un Général des Viſigoths, qui, dans une bataille, voyant quelqu'un des ſiens prendre la fuite, veut les rappeller à leur devoir. (*Il déclame.*)

Il arrive au galop, par le bras les ſaiſit,
Près de lui les retient....

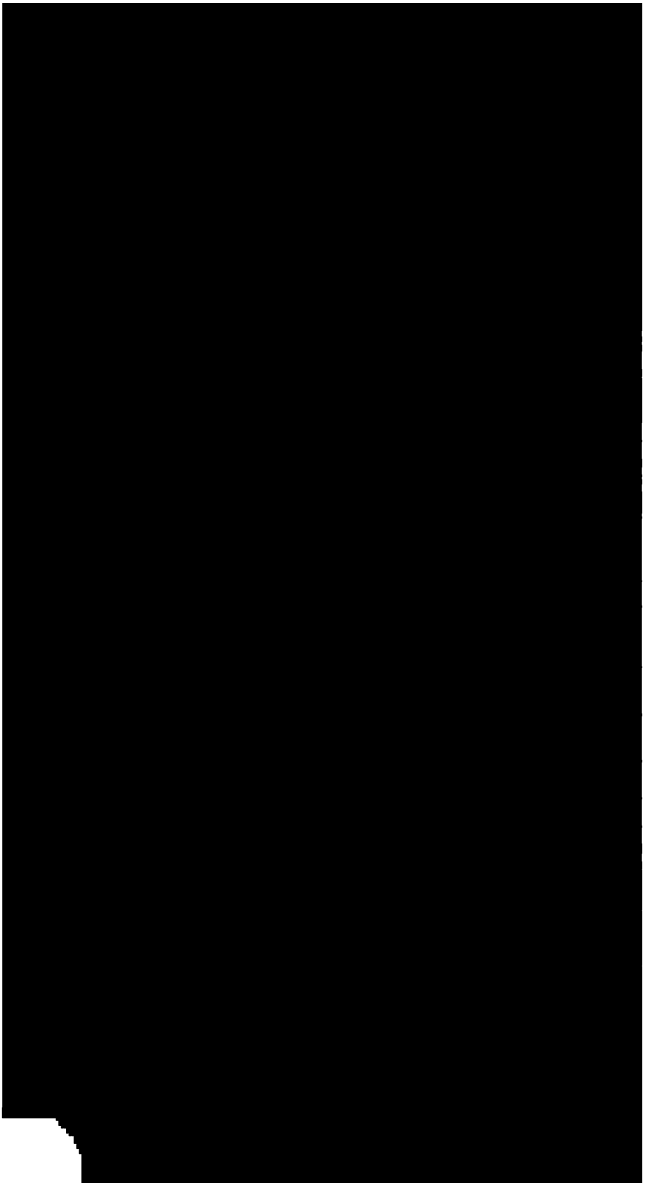
DORANTE.

Doucement, Monſieur.

LE DÉCLAMATEUR.

C'eſt le geſte.

Près de lui les retient, touſſe, crache & leur dit :
Fideles compagnons, qui, depuis plus d'un luſtre,
N'avez jamais bronché dans la carriere illuſtre ;
Soldats, que faites-vous ? & qu'eſt-ce que je vois ?
Tout le vaſte Univers eſt plein de vos exploits.
Du Nord juſqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Les grands & les petits les récitent encore.
Doù vient donc aujourd'hui que vous vous oubliez ?
Quand il faut attaquer, vous tremblez, vous pliez !
Qu'eſt devenu chez vous le deſir de combattre ?
Vous avancez un pas, vous en reculez quatre ;
Et pour aller jouir d'un indigne repos,
Vous vous deshonorez juſqu'à tourner le dos !
Chaſſez, ſoldats, chaſſez une crainte ſervile :
Que le fer dans vos mains ne ſoit plus inutile.
Faites couler le ſang de qui veut vous braver :
Vos lauriers ſont tombés, il faut les relever.
Effacez un affront qui flétrit votre gloire.



Que tes rigueurs, ô Sort, payent mal les grands cœurs!
Et qui pourroit ici ne pas verſer des pleurs?
L'ennemi qui ne peut vaincre un ſi fier courage,
L'attire adroitement dans un étroit paſſage.
Là, tandis qu'il s'apprête à frapper un grand coup,
Son pied gliſſe; il ſe voit aſſailli tout d'un coup:
On l'entoure; on le prend: il s'échappe; on l'arrête;
A la jambe, aux genoux, au corps & dans la tête,
Il eſt percé de coups, & malgré ſon effort,
Chancele, s'affoiblit, ferme l'œil, tombe mort.

DORANTE.

Par ma foi, voilà ce qui s'appelle du beau!

Air: *O reguingué.*

Vous déclamez parfaitement;
Mais vous frappez trop rudement:
Et même encor dans ce moment,
Une douleur au bras me reſte,

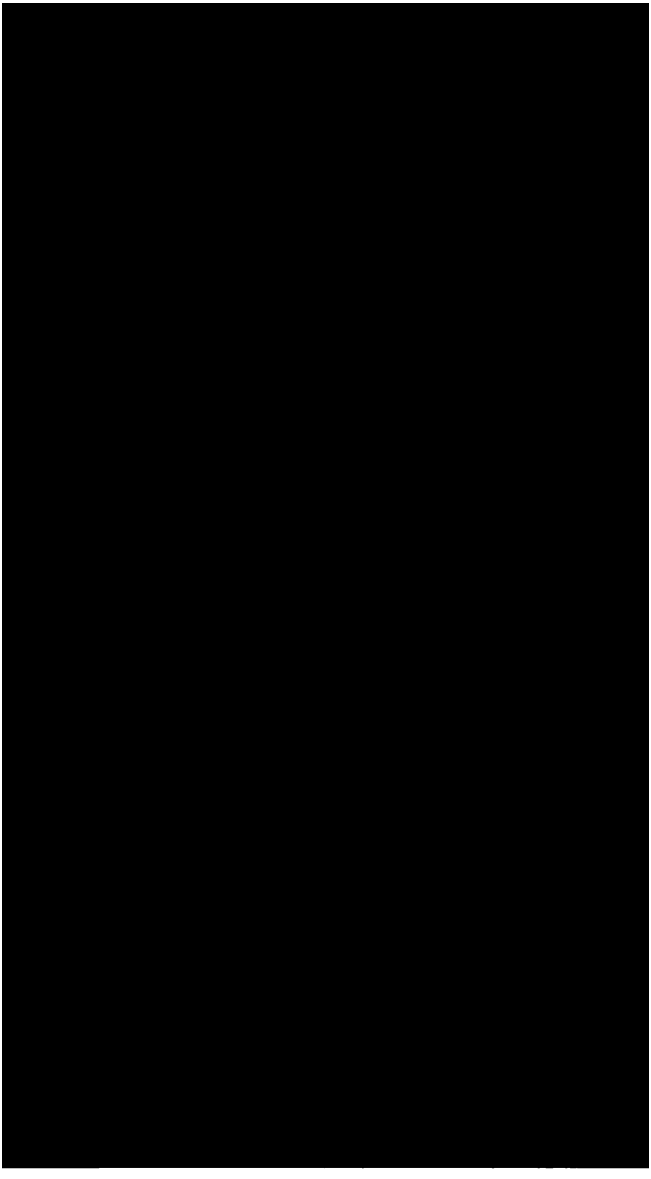
LE DÉCLAMATEUR.

Excuſez, Monſieur; c'eſt le geſte.

Je vous l'ai déjà dit; dans la force de l'enthouſiaſme je ne me poſſede pas.

DORANTE.

Peſte ſoit de l'enthouſiaſme! (*A part.*) Tu vas me le payer, je t'en aſſure. (*Haut.*) Voilà qui eſt fait; je ne veux point d'autre maître que vous: votre façon de déclamer m'enchante; je veux être votre écolier.



LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Valere, ſur ce ton, lui réplique d'abord :
L'autre de lui s'approche, & d'une main trop forte,
Lui fait ſentir un coup qu'en cet endroit il porte.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Valere de ce choc eſt preſque eſtropié ;
Que fait-il ? Un ſoufflet, ſuivi d'un coup de pied,
De vingt coups de baton ſent le préparatoire.
Notre homme les reçoit.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'eſt le geſte.

Ainſi finit l'hiſtoire.

LE DÉCLAMATEUR.

Mais, Monſieur, en vérité, cela paſſe le jeu.

DORANTE.

Que voulez-vous? Dans le fort de l'enthouſiaſme, on ne ſe connoît pas ; mais j'ai oublié une circonſtance dans mon récit, c'eſt que Valere, après avoir étrillé l'importun, le pria

civilement de ſe retirer : je crois que vous tendez ce que cela veut dire.

LE DÉCLAMATEUR.

Oh ! je vous entends de reſte ; c'eſt-à-d que mes ſervices vous ſont inutiles.

DORANTE.

Vous devinez juſte.

LE DÉCLAMATEUR.

Je ſuis fâché de n'être point de votre g mais je m'en conſole aiſément ; je vais un pays, où l'on rendra juſtice à mon mé

Air : *La faridondaine.*

Au plus rigoureux ſpectateur
Je ſuis certain de plaire.

DORANTE.

Monſieur le geſticulateur,
Craignez un ſort contraire.

LE DÉCLAMATEUR.

Là, je ferai bonne moiſſon ;
La faridondaine, la faridondon.

DORANTE.

Comme vous l'avez faite ici,
Beribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

SCENE X. *& derniere.*

ORANTE, BÉLISE, LES NIECES, NERINE.

BÉLISE.

MOn frere, je vous annonce l'arrivée de Monſieur Sautereau, qui vient faire exécuter le Ballet qu'il nous a promis pour ſa réception.

M. SAUTEREAU.

Air : *Margot, ſur la brune.*

Je ſuis vif, ingambe,
J'ai du feu dans la jambe ;
Je ſuis vif, ingambe :
Mes mouvements ſont vrais.
Quelle fineſſe !
Quelle nobleſſe !
Quelle ſoupleſſe !
Vit-on jamais
Des pas mieux tournés & mieux faits ?

DORANTE.

A merveille, Monſieur, à merveille : nous allons donc voir de votre ouvrage.

M. SAUTEREAU.

Oui, Monſieur; j'ai tout préparé pour cela

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

Mes danſeurs, ici près,
Sont tout prêts.
Ils brulent de paroître.
Quand vous l'ordonnerez,
Vous verrez
Si je ſuis un bon maître.

BÉLISE.

Allez les chercher, pour rendre le Divertiſſement complet : nous y ajoûterons les couplets que nous avons faits dernierement ſur un air nouveau.

M. SAUTEREAU.

Air : *Du Mai*; de la Comédie Italienne.

Vous que j'ai formés à la danſe,
Dans ces lieux venez en cadence,
Trémouſſez-vous, & allons gai,
Soyez preſtes,
Soyez leſtes,
Comme on l'eſt dans le mois de Mai.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

JE chante, tour à tour,
Et Bacchus & l'Amour.
Dans la prairie,
Près de Silvie,
prends un ton touchant, & par de doux hélas !
exprime la langueur que cauſent ſes appas ;
Mais à table, près de Grégoire,
Content du Dieu charmant qui préſide au repas,
D'une éclatante voix je célebre ſa gloire.
Je chante, tour à tour,
Et Bacchus & l'Amour.

VAUDEVILLE.

AIR : *C'eſt ce qu'on ne voit guère.*

CHEZ les Sçavants, la ſuffiſance ;
Chez les Chantres, l'intempérance ;
L'avidité, chez les Traitans ;
C'eſt ce que l'on voit en tout temps.

Le ſcrupule chez les Notaires,
Le courage chez les Auteurs,
La mémoire chez les Seigneurs;
C'eſt ce qu'on ne voit guerres.

✕

Qu'une ville que l'on veut prendre,
Soit encor longtems à ſe rendre,
Lorſqu'on eſt maître des fauxbourgs;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours:
Mais que, dans l'Iſle de Cythere,
Un Fort ſoit longtems défendu,
Quand le moindre poſte eſt rendu;
C'eſt ce qu'on ne voit guere.

✕

Ce qu'un homme franc a dans l'ame,
Ce qu'un jeune amant ſent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant;
C'eſt ce que l'on voit dans l'inſtant.
Ce qu'un Politique veut faire,
Ce qu'un fournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur;
C'eſt ce qu'on ne voit guere.

✕

Du ſçavoir chez les ignorantes;
De l'eſprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.

Du ſecret chez les Mouſquetaires,
De la pudeur chez un Abbé,
Chez les Pages de la bonté;
C'eſt ce qu'on ne voit gueres.

✕

Les regrets avec la Vieilleſſe,
Les erreurs avec la Jeuneſſe,
La Folie avec les Amours;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires,
Les graces avec le ſçavoir,
Le plaiſir avec le devoir;
C'eſt ce qu'on ne voit gueres.

✕

De bons nez chez les paraſites,
Des yeux doux chez les hypocrites;
Les bras longs chez les gens de Cour;
C'eſt ce que l'on voit chaque jour.
Des doigts courts chez des Commiſſaires,
Des mains gourdes chez les Sergents,
Chez les Clercs de mauvaiſes dents;
C'eſt ce qu'on ne voit gueres.

✕

Qu'un objet qui danſe ou qui chante,
Faſſe une figure brillante,
Moyennant un certain ſecours;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.

Mais qu'en ce métier l'on proſpere,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque choſe de très commun ;
C'eſt ce qu'on ne voit guere.

✕

Des forgeurs de piece nouvelle,
Des gens qui s'uſent la cervelle,
Pour trouver quelques traits pointus ;
C'eſt ce que l'on voit tant & plus.
Aux François, de nouveaux Molieres ;
A l'Opera, du vrai Lully ;
De l'Almanzine, en ce lieu-ci :
C'eſt ce qu'on ne voit gueres.

AUTRE.

Air : *C'eſt un ouvrage.*

FRONDER dans des couplets brillans,
Et par quelques refrains ſaillans,
L'inconſtance de nos galans,
C'eſt un badinage ;
Parvenir à les corriger,
Les réſoudre à ne plus changer,
Fixer leur cœur toujours leger,
C'eſt un ouvrage.

✕

Blâmer par quelque trait pointu,
De la fortune un Impromptu,
Dans quelque Sujet ſans vertu
C'eſt un badinage.
Perſuader un Parvenu,
Que ſon immenſe revenu,
Chez lui, ſans mérite, eſt venu;
C'eſt un ouvrage.

✕

Pour prévenir de certain maux;
Perdre ſon tems en vains propos,
Nous étendre par de grands mots,
C'eſt un badinage.
Aller au fait ſans nul débat,
Mieux qu'autrefois le peuple Rat,
Attacher le grelot au Chat,
C'eſt un ouvrage.

✕

Du mal d'amour guérir un cœur;
Des plaiſirs le rendre vainqueur,
Quand l'âge affoiblit la vigueur,
C'eſt un badinage.
Pendant la brulante ſaiſon,
Des amorces d'un doux poiſon,
Faire triompher la raiſon,
C'eſt un ouvrage.

✕

Donner aux filles, aux garçons,
Des avis, de bonnes leçons,
Des conseils de toutes façons,
C'eſt un badinage.
Sur ſoi-même les appliquer,
Prêcher d'exemple & pratiquer
Le bien que l'on ſçait indiquer,
C'eſt un ouvrage.

X

Dans une Epigramme qui prend,
Plaire au Public en lui montrant
Son ridicule le plus grand,
C'eſt un badinage.
Guérir l'eſprit du ſpectateur,
Faire ſortir de leur erreur
Buveur, Joueur, Plaideur, Amour,
C'eſt un ouvrage.

AUTRE.

Air : *Rien n'eſt ſi bon.*

UNe Agnès que l'on prend pour femme,
N'a point de malice dans l'ame ;
Elle ne contredit en rien ;
Voilà le bien :
Mais bien ſouvent c'eſt une buche,
Qui donne dans la moindre embuche ;
Sa bonté rend ſon cœur banal ;
Voilà le mal.

✕

Un amant délicat & tendre,
Les doux propos qu'il fait entendre,
Nous font chérir ſon entretien ;
Voilà le bien :
Mais ſouvent ſa délicateſſe
Fait qu'un rien l'offenſe & le bleſſe ;
Tout homme lui ſemble un rival ;
Voilà le mal.

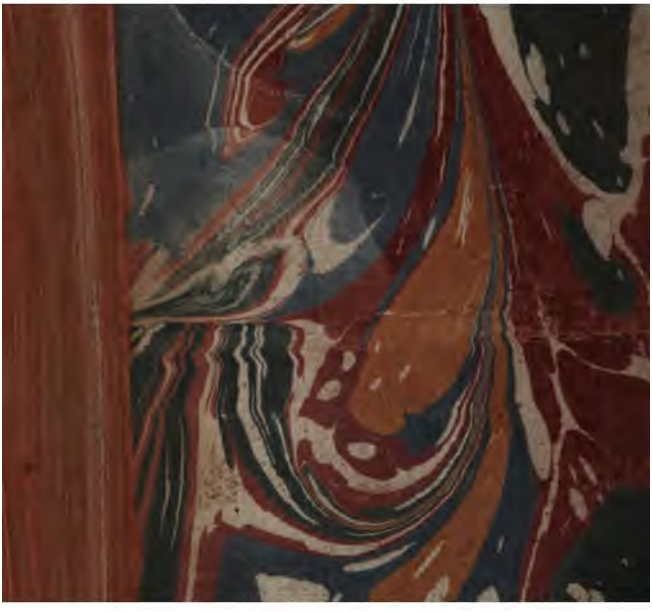
✕

Le bon vin, quand on ſe modere,
Procure un effet ſalutaire ;
De la ſanté c'eſt le ſoutien ;
Voilà le bien.
Si la raiſon n'eſt attentive,
D'encor en encor il arrive
Qu'un coup de trop nous eſt fatal ;
Voilà le mal.

✕

Rien ne réſiſte à l'opulence :
L'Amour la cajole & l'encenſe ;
Vénus ne lui refuſe rien ;
Voilà le bien :
Mais le peu de ſoin qu'il en coûte,
Fait que bientôt on ſe dégoûte
D'un bonheur facile & vénal ;
Voilà le mal.

✕

Les bons rimeurs ont de la gloire ;
Leur renom brave l'onde noire :
Tout l'univers en parle bien ;
Voilà le bien :
Mais pour eux quel fâcheux déboire
Souvent, du Temple de Mémoire,
Ils vont mourir à l'Hôpital ;
Voilà le mal.

Fin du ſecond Volume.